TOURNÉE A LA MODE

DANS

LES ÉTATS-UNIS.

TOURNÉE A LA MODE

DANS

LES ÉTATS-UNIS,

OU

VOYAGE DE CHARLESTON A QUÉBEC

ET D'ALBANY A BOSTON,

PAR LA ROUTE DE PHILADELPHIE, NEW-YORK, SARATOGA, BALLSTON-SPA, MONT-RÉAL, ET AUTRES VILLES OU LIEUX REMARQUABLES;

Contenant des particularités intéressantes sur les événemens relatifs à l'établissement et à l'histoire de ces contrées, notamment sur les guerres du Canada entre les Français et les Anglais, sur la guerre de l'indépendance américaine, sur celle de 1812 à 1815; des détails circonstanciés sur la fameuse bataille de Saratoga, extraits des Mémoires récemment publiés par le général Wilkinson, témoin oculaire; ainsi que sur la bataille de la Nouvelle-Orléans, et sur la nature et les propriétés des eaux minérales de Ballston et de Saratoga; avec une Carte topographique pour l'intelligence des lieux mentionnés dans cet itinéraire.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

AVEC NOTES ET ADDITIONS,

PAR M. BOURGEOIS,

ANCIEN SECRÉTAIRE DU CONSEIL DE VILLE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23,

ÉDITEUR DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE, PAR LE CAPITAINE DUPERREY.

1829.

êt
E
le
et
pa
pa
l'u
ét
l'e
l'E
la
ch
à c
re
flu
On
Nia
sep
sen
gra
rai
dét

AVIS DU TRADUCTEUR.

L'opuscule que nous offrons au public pourrait être intitulé *le Voyage en Suisse des Américains.* En effet, les sites, les paysages, les masses d'eau, les souvenirs historiques de l'Amérique du nord et de la Suisse ont entre eux une analogie frappante. Cependant s'il était question d'établir un parallèle entre les objets de même espèce qui dans l'une et l'autre contrée apparaissent aux regards étonnés du voyageur, certes l'Amérique du nord l'emporterait de beaucoup sur cette partie de l'Europe. Le Rhin et sa cataracte, le Rhône, les lacs de Genève, de Zurich, de Morat et de Neufchâtel, ne sont plus que des portraits en miniature à côté de grands tableaux tels que le Saint-Laurent, le Missouri, l'Ohio, le Mississipi et leurs affluens, les lacs Michigan, Supérieur, Huron, Érié et Ontario, les chutes du Mohawk, et surtout celles du Niagara. On peut donc affirmer que c'est la partie septentrionale du Nouveau-Monde que la nature semble avoir choisie pour y déployer toute sa grandeur et toute sa majesté. L'auteur de cet itinéraire a su réunir dans un cadre très resserré des détails suffisans pour donner une idée exacte de la

statistique d'une portion de cette vaste contrée, et des particularités remarquables sur les principaux événemens dont elle a été le théâtre. C'est ce qui nous a déterminé à le traduire en français, persuadé que la *Tournée à la mode dans les États-Unis* est faite pour intéresser parmi nous une classe nombreuse de lecteurs.

INTRODUCTION.

Cet itinéraire contient une légère esquisse des lieux où l'on passe ordinairement pour se rendre de Philadelphie à Québec par la route de Saratoga et des eaux minérales de Ballston, ainsi que pour effectuer le trajet depuis Albany jusqu'à Boston, avec quelques notes sur les événemens ayant trait à l'histoire politique ou à l'établissement de ces contrées. Pour que notre travail puisse remplir l'objet d'un mémorial ou livre de poche, les faits ont été recueillis de manière à le rendre plus spécialement utile ou intéressant pour le voyageur, qui rarement a le loisir de s'occuper d'une description très détaillée. Les tableaux que nous avons donnés, relativement aux routes et à la distance qu'il s'agit de parcourir pendant toute la durée du voyage, depuis Charleston jusqu'à Québec, et les frais à payer d'un lieu à l'autre, dispenseront de prendre des renseignemens

ailleurs, ou de recourir à d'autres ouvrages du même genre, beaucoup plus volumineux. Voilà ce qui détermine l'auteur à publier ce petit écrit; il sera satisfait s'il a atteint le but qu'il se propose.

TOURNÉE A LA MODE

DANS

LES ÉTATS-UNIS.

Relais et distance de Charleston à Philadelphie.

	milles.
Greenwich	3
Wapetaw-Church	14
Tweden-Cottons	17
Santee-River	10
Georgetown	15
Black-River	14
China-Grove	7
Lynch's Creek	15
G. Pedee-River	4
Stage-House	14
South-Carolina	25
Rowland's Tavern	6
Lumberton	13
Counsell's Tavern	17
Fayetteville	15
Avérisboro'	25
Raleigh	35
Louisbourg	31
Warrenton	25
North-Carolina	16
Harrisville	33
Billing's Tavern	23
Petersburgh	9
Manchester	22
Richmond	2
Fredericksburg	54
Alexandrie	48
Washington	7
Baltimore	39
Philadelphie	93

PHILADELPHIE. Cette cité florissante, capitale de la Pensylvanie, est située sur la rive occidentale de la Delaware, à 5 milles de son confluent avec le Schuylkill, qui forme sa limite à l'ouest. Elle fut fondée en 1682 et incorporée en 1701 (1). Sa charte lui ayant été retirée à l'époque de la révolution, elle fut administrée par le gouvernement de la province jusqu'en 1789 qu'elle fut incorporée pour la seconde fois. Sa population actuelle s'élève à plus de 90,000 ames. Les rues de cette

ville ont depuis 50 jusqu'à 100 pieds de large : bien pavées, bien entretenues, ornées de beaux et larges trottoirs, elles courent dans une direction parallèle, et sont coupées à angles droits. Les maisons, commodément distribuées, sont remarquables par leur élégance et leur propreté. Les édifices publics sont d'un fort bon style, particulièrement la banque de Pensylvanie et celle des États-Unis; ce dernier édifice occupe toute la face d'un îlet (2), et on le regarde comme un chef-d'œuvre d'architecture. Tous les jours il part de Philadelphie pour New-York une voiture publique et une malle-poste : le prix des places est de 4 piastres. Des bateaux à vapeur qui correspondent avec les voitures publiques partent chaque jour de cette ville pour Trenton, où se trouve une diligence pour New-Brunswick, qui en est éloigné de 30 milles; et à New-Brunswick on a établi un bateau à vapeur pour New-York. Entre le point de départ et celui de l'arrivée la distance est de 96 milles : on la parcourt en 12 heures; et en comprenant les frais de toute espèce, la dépense est de 4 piastres 62 *cents*. Les lieux les plus remarquables sur la Delaware, tant villes que villages, sont Frankfort, Bristol, Burlington, Bordentown et Trenton. L'ex-roi d'Espagne, Joseph Bonaparte, fait sa résidence à Bordentown : sa maison fut incendiée par accident, il y a quelques années, mais elle vient d'être reconstruite avec goût et magnificence. Pour se rendre de cette ville à South-Amboy, on a établi une route commode et bien entretenue.

Trenton, ville très commerçante, l'une des plus

peuplées du New-Jersey, et la capitale de l'état, est baignée par la Delaware, à 30 milles de Philadelphie. On y trouve des bateaux à vapeur, à bord desquels on s'embarque sur cette rivière. En face de Trenton, la Delawarre est très rapide; on la passe sur un pont récemment construit, encore plus remarquable par sa solidité que par son élégance. Le trajet jusqu'à New-Brunswick se fait par des voitures publiques qui se correspondent; et comme elles sont fort commodes, cette circonstance augmente le plaisir qu'une route bien entretenue et la beauté du paysage procurent ordinairement au voyageur. Le premier relai est à Princeton, distant de Trenton d'environ 12 milles.

Princeton est une jolie bourgade contenant environ 100 maisons et 600 habitans. On y remarque le collége de Nassau, auquel on a réuni un séminaire pour les étudians en théologie. Ces deux institutions sont confiées à des professeurs aussi respectables qu'éclairés, et l'on y compte, année commune, environ 200 élèves. Les bâtimens du collége sont en pierre et présentent un fort beau coup d'œil; et cet établissement, sous la direction du proviseur actuel, continuera, ainsi que les autres institutions littéraires de notre pays, d'obtenir du public le degré de bienveillance et d'encouragement qu'il mérite.

New-Brunswick, au sud-ouest du Raritan, à 18 milles de Princeton, est sur le bord de cette rivière, au pied d'une montagne escarpée et dans un bas-fond, ce qui en rend le séjour peu agréable. Sa population

n'excède pas 3,000 ames. Queen's-College (le collége de la Reine) y fut établi en 1770, par l'église réformée de Hollande; on avait d'abord eu l'intention d'y placer le séminaire pour les étudians en théologie. Dans le trajet de New-Brunswick à New-York, par le bateau à vapeur, la vue embrasse en même temps des terres bien cultivées sur les deux rives du Raritan, une baie spacieuse et la jolie ville de Perth-Amboy. Placée au fond de la baie, et très bien bâtie, Perth-Amboy est le séjour le plus sain et le plus agréable que l'on puisse trouver sur la côte atlantique.

Relais et distance de Philadelphie à New-York.

	milles.		milles.
Frankfort	4	Princeton	12
Holmesburgh	6	New-Brunswick	18
Bristol	10	Amboy	12
Trenton	10	New-York	24

New-York est située à la pointe de l'île d'York, au confluent des rivières de l'Est et d'Hudson, par les 40 degrés de latitude. Elle fut fondée par les Hollandais, en 1615, sous le nom de Nouvelle-Amsterdam, et incorporée par le gouvernement anglais en 1696. Sa population est de 125,500 ames, et sous ce rapport et pour l'étendue de son commerce, c'est la ville la plus importante des États-Unis. Quant au coup d'œil et à la régularité, New-York ne peut rivaliser avec Philadelphie; cependant elle a un air de grandeur et de richesse vraiment imposant. Cette masse de population toujours en mouvement, dans les rues et sur les quais, annonce cet esprit porté vers les grandes spéculations

commerciales ; tel est effectivement le trait caractéristique de ses habitans. On y voit grand nombre d'édifices publics construits avec un goût et une magnificence dignes de la splendeur de cette métropole de l'Union américaine. La distance de New-York à Albany est de 147 milles, et les communications entre ces deux villes sont alternativement établies par des voitures publiques qui se correspondent et font ce service pendant l'hiver, et par des bateaux à vapeur lorsque la navigation sur l'Hudson n'est pas interrompue par les glaces. Parmi ces bateaux, on s'accorde à donner la préférence au *Richmond* et au *Chancelier-Livingston.*

Le Chancelier et *le Richmond* partent pour Albany les mardis, jeudis et samedis, à quatre heures du soir, et *le Fire-fly* (la Mouche à feu), le vendredi à huit heures du matin.

Pour retourner à New-York, les deux premiers partent d'Albany les mardis, jeudis et samedis, à 10 heures du matin, et *le Fire-fly*, le samedi, à la même heure. Le prix ordinaire du passage est de 6 piastres.

Navigation sur l'Hudson.

Un bateau à vapeur sillonnant les eaux de l'Hudson est un spectacle nouveau et intéressant ; mais on doit ajouter que cette navigation offre au voyageur l'aspect de sites et de paysages tellement variés qu'il serait difficile de trouver ailleurs, et dans un voyage d'aussi courte durée, cet ensemble, cette réunion d'objets enchanteurs. Au plaisir que l'on éprouve en voyant la nature dans toute sa beauté et dans toute sa richesse se joint un contraste tellement frappant que la scène

est aussi pittoresque que ravissante. D'un côté des mornes couronnés d'épaisses forêts, ne laissent apercevoir aucune trace, aucun vestige de culture, et quelques pas plus loin on découvre tout à coup, et comme à l'improviste, de beaux et grands vallons peuplés de laboureurs dont les maisons parsemées çà et là forment un amphithéâtre charmant, tandis que de nombreux troupeaux paissent sur le sommet de mille collines environnantes. Dans le lointain on aperçoit confusément des clochers et des groupes de maisons, et devant soi l'on a pour perspective le tableau sans cesse renouvelé de forêts, de terres cultivées, de villes et de villages. En contemplant ainsi les œuvres infinies du Créateur, le cœur de l'homme s'enivre des plus douces, des plus tendres émotions.

A 40 milles environ de New-York on commence à découvrir les hauteurs nommées Highlands ou Fish-kill; elles méritent une mention particulière, non seulement à cause de leur masse et de leur étendue, mais aussi parce que leur nom se trouve associé à quelques uns des événemens les plus importans de la révolution américaine. Cette chaîne de montagnes a 16 milles environ de profondeur et occupe sur les deux rives de l'Hudson un espace de 20 milles. On estime que la plus haute d'entre elles n'a pas moins de 1565 pieds. Le docteur Mitchell est d'opinion que dans l'origine des temps cette épaisse et solide barrière a formé obstacle au cours des eaux et a donné naissance à un lac assez élevé pour couvrir toute la surface comprise entre Quaker-Hill et les montagnes appelées Laconick à l'est, les hauteurs de Schawangunk et de

Catskill à l'ouest, et entre les petites chutes du Mohawk et les chutes d'Hadley sur l'Hudson; mais que par l'effet d'une convulsion de la nature cette chaîne de montagnes ayant été rompue, les eaux se sont précipitées avec violence dans ce qu'on appelle maintenant la baie de New-York. A l'endroit où commencent ces montagnes, du côté sud, on voit l'emplacement d'un vieux fort sur la pointe de Verplank, en face duquel se trouvait celui de Stoney-Point, qui fut pris sur le général Wayne en 1778, et que cet officier parvint à reprendre sur l'ennemi dans le cours de la même année. Plus au nord, et à la distance de 10 milles, on reconnaît la position du fort Montgommery, qui, malgré la belle et vigoureuse défense du général George Clinton, fut forcé de se rendre aux Anglais, en octobre 1777.

West-Point, l'un des postes militaires les plus importans durant la guerre de la révolution (3), est situé sur la rive occidentale de l'Hudson, à proximité des Highlands, dans la partie nord; on y voit actuellement un grand nombre de maisons et une école militaire construite sur un plateau qui fait partie de la rive de l'Hudson et qui a 176 pieds de haut. On y monte par un chemin pratiqué sur le côté nord de la pointe. Le fort Putnam était placé sur le sommet d'une masse de rochers contigus de 560 pieds d'élévation. Des ruines et le silence des déserts, voilà ce qu'on trouve aujourd'hui dans les lieux où jadis exista cette formidable forteresse. Cet amas de décombres tombant en poussière donne cependant encore une idée exacte de ce que fut cette barrière inexpugnable;

barrière que ne purent franchir les ennemis de notre liberté.

L'école militaire que le congrès a fondée à West-Point, fut organisée dans son origine, en 1802, par les soins du général Williams. Dans le choix des élèves la préférence est accordée d'abord aux enfans des officiers qui firent la guerre de la révolution, et ensuite aux enfans des officiers qui ont pris part à la guerre dernière (1812 à 1815), et qui sont décédés. Aucun élève n'est admis au dessus de l'âge de quatorze ans, et le nombre des cadets est fixé à 250. La dépense annuelle de chaque élève est de 336 piastres (1680 fr. environ), et il en coûte chaque année au gouvernement général 150,000 piastres pour le soutien de cet établissement. Au nombre des élèves on comptait dernièrement deux enfans appartenant à deux chefs indiens : ils avaient en partage les plus heureuses dispositions, et dans les examens et exercices publics ils ont remporté plusieurs prix. Antérieurement un jeune Indien avait déja offert le même phénomène; mais à peine eut-il atteint sa dix-septième année qu'il abandonna le temple des muses pour aller giboyer et par monts et par vaux; goût inné chez ces hommes de la nature.

Le major John André.

La destinée de ce jeune et brave officier est liée au souvenir des événemens de West-Point; c'est là que le perfide Arnold conçut le projet de trahir son pays et d'étouffer sa liberté naissante : il est devenu par cet acte infame l'objet du mépris et de l'exécration de

l'univers, et il est la cause directe de la fin tragique du malheureux André.

Benoît Arnold, né dans l'état du Connecticut, avait dès le commencement de la guerre montré la bravoure et l'intrépidité d'un soldat réunies à l'activité et aux talens d'un bon officier. Il s'était habilement acquitté de la mission difficile et hardie de pénétrer dans le Canada, en partant de l'état du Maine, pour suivre une route inconnue à travers des déserts, des torrens et des précipices. Les fatigues et les privations de toute espèce que pendant la durée de cette expédition il partageait avec ses soldats excitèrent en sa faveur la sensibilité et la reconnaissance nationales. A Québec de même que sur le lac Champlain et à Saratoga, il avait su payer de sa personne de la manière la plus éclatante; et au mois de novembre 1779, lorsqu'il fut promu au commandement du poste de West-Point, il portait d'honorables marques de son dévouement à son pays; je veux parler de ses blessures dans les affaires sanglantes et décisives qui avaient amené la reddition de l'armée de Burgoyne.

Le général Arnold occupait, à l'époque dont il s'agit, la maison de campagne du colonel Béverley-Robinson qui l'avait quittée pour rejoindre l'armée royale à New-York. Cette maison était en face de West-Point, à l'est de l'Hudson, dans un site agreste et solitaire, nullement fait pour adoucir les aspérités d'un caractère fantasque et difficile à contenter : il n'y trouvait point ces scènes si aimables, si attrayantes de la belle nature, qui parlent au cœur de l'homme et le disposent à des sentimens doux et vertueux. Ce fut

dans cette Thébaïde que le général Arnold fit aux Anglais les premières propositions ayant pour objet de leur livrer et le fort de West-Point et les troupes sous ses ordres. Les agens anglais nommés pour suivre cette affaire furent le colonel Béverley-Robinson et le major John André, et ils entretinrent pendant quelque temps une correspondance suivie avec le général américain, en profitant pour cela de leur station à bord de la corvette *le Vautour*, mouillée dans la baie d'Haverstraw, 10 milles environ au dessous des pointes Stoney et Verplank.

Le major André, à peine âgé de vingt-neuf ans, distingué par l'amabilité de son caractère et ses qualités éminentes, soit comme citoyen, soit comme soldat, possédait toute la confiance de ses chefs et jouissait du titre flatteur de favori de l'armée britannique. Il s'était nourri de la lecture des auteurs classiques; et, amateur éclairé des beaux-arts, il avait un goût particulier pour la musique, la peinture et la poésie. Dans sa première jeunesse il était devenu éperdument amoureux d'une très jolie personne nommée Délia : il lui consacrait tous les momens dont il pouvait disposer dans la maison de commerce où il travaillait, lorsque la fatale nouvelle du mariage de sa maîtresse, avec un rival plus heureux, le jeta confondu, désespéré, dans le tumulte des camps. L'auteur de sa biographie fait les réflexions suivantes :

« Il y a quelque chose de singulièrement remarquable dans le caractère d'André et dans les vicissitudes de sa vie. Doué d'un excellent jugement, que l'étude et les voyages avaient encore perfectionné, il

possédait en outre les graces de l'esprit, l'élégance des manières et tous les avantages du physique le plus agréable. Il était savant sans ostentation, s'exprimait avec facilité et avait le ton poli et persuasif; ses sentimens délicats, généreux, inspiraient pour lui la plus vive estime, et la douceur de son caractère lui conciliait l'affection de tout le monde.

« Par la réunion de ces belles qualités, il parvient à obtenir de son général une confiance sans bornes et il s'élève rapidement dans les rangs de l'armée; mais dans l'âge des illusions, au milieu de sa noble carrière, son imagination s'enflamme : séduit par l'appât des plus brillantes récompenses, il concourt à l'exécution du projet le plus avantageux qu'on pût concevoir dans l'intérêt de sa patrie, et tout à coup précipité du faîte des prospérités, il voit tous les rêves de son ambition dissipés et sa perte inévitable. »

Dans le cours du mois de septembre 1780, la funeste entrevue entre Arnold et André eut lieu sur le déclin du jour, et il est plus facile d'imaginer que de décrire les diverses émotions qui agitaient le cœur de ces deux hommes. André avait en perspective honneur, gloire et profit; il voyait une guerre dispendieuse terminée par son intervention, les intérêts de son prince garantis par le succès de son entreprise, et lui-même porté par l'estime et la reconnaissance de ses compatriotes sur les ailes de la renommée. Arnold n'avait point de pareils motifs à faire valoir : la sordide avarice, la soif de l'or, avaient étouffé ses nobles qualités; son pays était la victime désignée de cet infernal projet médité de sang-froid; ses libertés de-

vaient être sacrifiées à son infame trahison, et il ne pouvait envisager d'autre récompense de la part de ses concitoyens que la haine et le mépris.

Sous prétexte d'une correspondance avec le général anglais, au sujet du traité de paix projeté, Arnold était parvenu à enrôler à son service un citoyen aussi intelligent que respectable, nommé Smith. Sous la direction de celui-ci il fit expédier une chaloupe à bord de la corvette *le Vautour*, qui était toujours mouillée dans la baie d'Haverstraw, à 12 milles environ de distance, pour y prendre l'agent anglais et le conduire à l'endroit désigné pour la conférence. En examinant les papiers on vit qu'un sauf-conduit avait été adressé au colonel Béverley-Robinson, et qu'un second avait été laissé en blanc pour servir à tout autre officier qui pourrait être choisi pour cette importante mission. Le troisième portait le nom de John Anderson, sous lequel André consentait à être conduit et à débarquer sur ce rivage d'où il ne devait plus revenir.

L'entrevue se passa au pied d'un morne nommé Long-Clove, à l'ouest de l'Hudson. Le général Arnold s'y était rendu d'avance, et au moment de l'arrivée d'André on le trouva seul au fond d'un taillis de sapins, où devait se tenir leur conférence. Après un colloque qui se prolongea jusqu'à la nuit on s'aperçut qu'il serait impossible au major André de s'en retourner sans être découvert par les sentinelles des forts voisins, Stoney et Verplank. Il fut, en conséquence, conduit dans la maison de Smith, le même qui l'avait débarqué et qui ensuite l'accompagna sur le chemin de New-York. Dans cette maison il troqua

son uniforme pour un habit bourgeois; et muni d'un sauf-conduit du général Arnold, il se mit en route avec Smith pour se rendre à White Plains. Il passa la première nuit chez M. Mac-Coy, à 8 milles environ du lieu de son départ. Le jour suivant, lui et son compagnon de voyage marchèrent sans s'arrêter jusqu'à Pine's-Bridge (le pont des Pins), sur la rivière de Proton, branche de l'Hudson qui coule à l'ouest. Ayant obtenu les renseignemens nécessaires quant à la route qu'il devait suivre, André prit le lendemain matin congé de son guide et partit. Il n'avait pas fait plus de 6 milles de chemin lorsqu'il fut rencontré par trois miliciens, John Paulding, David Williams et Isaac Vanvert qui, avec d'autres, avaient été envoyés à la découverte entre les avant-postes des deux armées. Ces hommes arrêtèrent le major André près de Tarry-Town, en se jetant à la bride de son cheval. Au lieu d'exhiber immédiatement son sauf-conduit, André leur demande d'où ils sont? De là bas, répondent-ils, voulant dire de New-York, où se trouvait alors l'armée anglaise. Le jeune homme trop franc pour soupçonner un piége réplique aussitôt : « Et moi aussi j'en suis, » et se faisant connaître pour officier anglais il leur dit qu'il ne peut s'amuser plus long-temps parce qu'il est très pressé; mais voyant qu'il est leur prisonnier, il offre une montre de prix si on veut le relâcher. Cette offre ne fait qu'augmenter les soupçons; alors ces hommes le saisissent et l'entraînent derrière des buissons; ils le fouillent, et trouvent dans ses bottes plusieurs papiers écrits de la main même d'Arnold, contenant les ren-

seignemens les plus précis sur les munitions et la garnison de West-Point, et la manière la plus sûre de diriger une attaque contre cette forteresse.

Des dépêches furent immédiatement expédiées au général Washington, avec une lettre du major André par laquelle celui-ci informait de sa détention le général Arnold. Par un malentendu, Arnold eut connaissance de cet événement avant Washington. Soudain il s'empare du cheval du courrier et franchit, au risque de sa vie, le précipice qui le séparait de la rivière, y trouve des chaloupes qu'on tenait toujours prêtes pour se rendre à West-Point, et pour en revenir, se jette dans la première qu'il rencontre et fait signe au rameur de le conduire à bord de la corvette. Cependant Washington avait reçu les lettres qui lui étaient adressées; et à peine Arnold achevait de doubler la pointe de Stoney et celle de Verplank que le colonel Hamilton arriva dans ce dernier poste avec ordre de l'arrêter; mais il était trop tard.

André avait été pris le 23 septembre, et le 29 une cour martiale, nommée par Washington, décida que le major John André, adjudant-général de l'armée anglaise, était un espion et devait être traité comme tel, et que, conformément aux lois de la guerre et au droit des gens, il subirait la peine de mort.

L'ennemi protesta contre cet arrêt, sur le motif qu'André avait été admis dans le camp américain comme parlementaire, d'après les instances réitérées d'Arnold, officier commandant du district, à qui il avait eu le droit de demander un passeport tant pour aller que pour revenir. Les Américains déclarèrent

qu'ils regarderaient la sentence comme non avenue pourvu qu'Arnold leur fût livré (4); mais le général anglais n'ayant pas voulu y consentir, André fut exécuté le 2 octobre 1780, à Tappan, ou Orangetown, et il y fut inhumé.

Ainsi, dans le court espace de neuf jours écoulés entre son arrestation et son exécution, ce malheureux jeune homme est frappé de la foudre et précipité dans l'abîme. A la fleur de l'âge, au moment où il se croit le plus cher favori de la fortune, la tombe s'entr'ouvre et l'engloutit! Il possédait de belles et rares qualités, et il emporta l'estime et les regrets de tous ceux qui l'avaient connu.

Un sentiment d'intérêt pour sa mémoire engagea quelque temps après le gouvernement britannique à faire transporter, aux frais de l'état, ses restes en Angleterre : ils ont été déposés dans le caveau réservé pour la sépulture de la famille du prince régent, aujourd'hui George IV. On avait eu la précaution de planter sur sa fosse un cyprès pour reconnaître le lieu où ses cendres reposaient. Lorsqu'on fit les fouilles nécessaires pour son exhumation on s'aperçut que les racines de cet arbre s'étaient entrelacées autour des os du crâne de cet infortuné. On assure que ce cyprès a été pareillement transporté en Angleterre et qu'il est aujourd'hui dans le jardin particulier du roi (5).

Newburgh est une petite ville sur le penchant d'une colline à l'ouest de l'Hudson, 9 milles nord de West-Point et 100 milles sud d'Albany. Elle contient environ 500 maisons, et une population de 3000 âmes.

Par sa position elle est devenue le centre de relations commerciales fort étendues avec la contrée qui l'avoisine à l'ouest, et avec la ville de New-York, par le moyen de la rivière Hudson; pendant la guerre de la révolution elle fut quelque temps le quartier-général de l'armée américaine. De Newburgh on aperçoit distinctement Beacon-Hill, sur l'autre rive du fleuve, et les pointes élevées des montagnes de Fishkill, sur lesquelles on se rend en parties de plaisir dans la belle saison, pour jouir d'un horizon immense : de là on découvre une portion du territoire de cinq états de l'Union américaine. Cette chaîne de montagnes finit par se confondre avec les Apalaches, autre chaîne du même genre dans le nord-est; mais du côté sud, l'œil ne peut en apercevoir le terme. A une distance plus rapprochée on voit la position de West-Point, entourée de mornes dont le pied semble reposer sur le lit même de l'Hudson, tandis que leurs têtes rocheuses se perdent dans les nues.

Poughkeepsie, à 18 milles nord de Newburgh, est situé à un mille de l'Hudson, sur la grande route d'Albany à New-York, et il a été incorporé en 1801. Ce bourg, à peu près de la même étendue que Newburgh, est dans une position charmante, et fait un commerce considérable. Il a la forme d'une croix, les deux principales rues se coupant dans leur centre à angles droits. On y voit un chemin taillé dans le roc, se prolongeant depuis Poughkeepsie jusqu'à l'Hudson, où est un petit port de cabotage.

Catskill tire son nom d'une grande crique qui le traverse, et va verser ses eaux dans l'Hudson. Ce village est sur le bord occidental de ce fleuve, à 33 milles d'Albany; il contient environ 200 maisons et 1000 habitans. Ceux-ci ont su tirer parti de leur position sur la crique, et déja on voit un grand nombre de moulins et de fabriques qui donnent à Catskill un air de vie et d'aisance; c'est d'un bon augure pour son accroissement et sa prosperité future.

Athènes se trouve à 5 milles au dessus de Catskill. Ce village est incorporé et contient environ 1000 habitans. Placé en amphithéâtre sur le penchant d'un joli coteau qui prend naissance au bord de la rivière, et s'élève graduellement, il offre une perspective fort agréable. Le voisinage de la ville d'Hudson, qui se trouve précisément en face d'Athènes, sera probablement toujours un obstacle à ce que cette petite bourgade prenne jamais un grand accroissement sous le rapport du commerce; mais sa position lui assure des avantages d'un autre genre. Athènes offre à sa proximité des sites tellement variés sur les bords du fleuve, qu'il s'y trouve déja grand nombre de maisons de plaisance habitées par de riches propriétaires.

Hudson est sur le bord oriental du fleuve qui porte le même nom, à 30 milles sud d'Albany. Le plateau sur lequel elle est située s'élève presque perpendiculairement à la rivière, par bancs de 50 à 60 pieds de hauteur, et il se termine à l'est au pied de montagnes escarpées, d'où l'on domine la ville et ses environs. On y jouit aussi de la vue du fleuve et d'un paysage

qui se prolonge l'espace de plusieurs milles. Sa population est de 4,500 ames, et chaque jour elle voit accroître ses richesses, son commerce, et le nombre de ses habitans. La crique de Clavérack à l'est, et celle de Kinderhook au nord, sont une ressource précieuse pour les moulins et les fabriques; aussi Hudson en est abondamment pourvu, et occupe le troisième rang parmi les cités manufacturières de l'état. Sur l'autre rive, à proximité d'Athènes et de Catskill, la vue se porte sur des maisons de campagne, des fermes et des terres cultivées; c'est une vaste plaine qui a pour bornes les montagnes escarpées de Catsberg ou Catskill; ces montagnes, par leur forme, rappellent l'idée de ces tours ou forteresses antiques, et leur sommet se perd dans les nues. Celle qu'on appelle le *Round-Top*, et qui est la plus élevée, a 3,105 pieds, et le *High-Peak* 3,019 pieds au dessus du niveau du fleuve. La navigation sur l'Hudson, par le bateau à vapeur, se prolonge jusqu'à 30 milles au-delà d'Albany, mais elle n'ajoute rien au tableau que nous venons de tracer; on y voit la nature dans toute sa simplicité, sans que l'art ait fait aucun effort pour l'embellir.

Distance de New-York à Albany.

	milles.		milles.
Kingsbridge.	12	Poughkeepsie	14
Philipsburgh.	4	Rhinebeck.	16
Tarry-Town.	11	Livingston's Manor.	20
Croton.	8	Catskill.	4
Verplank's Point.	5	Hudson	5
Peekskill-Landing.	4	Kinderhook	13
Fort Montgommery.	6	Baltimore	3
West-Point.	3	Albany.	10
Newburgh.	9		

Albany. On ne peut mettre cette ville en parallèle avec New-York, soit pour le commerce et la population, soit pour la richesse et la beauté; c'est cependant aujourd'hui la capitale de l'état. Baignée par l'Hudson, elle est à 147 milles nord de New-York, et à 10 milles environ au sud de Waterford, où se termine la navigation sur ce fleuve. Le site d'Albany s'élève graduellement jusqu'à 153 pieds, à partir de la rivière. A la distance d'un demi-mille on en juge favorablement; mais cette première impression s'affaiblit quand on la voit de près. Les rues sont généralement étroites et tortueuses; et malgré l'élégance avec laquelle on y bâtit actuellement, l'étranger est trop souvent ramené à l'idée des premiers temps de cette ville, par l'aspect désagréable d'un grand nombre de vieilles maisons détériorées, qui datent de sa fondation. Le Capitole, où siége la législature et où l'on a placé les bureaux des officiers publics, se trouve à l'entrée de State-Street (rue de l'État), sur une éminence de 130 pieds au dessus du niveau du fleuve; il est construit en pierres de taille; sa hauteur est de 50 pieds sur 115 pieds de long, et 90 de profondeur. On assure qu'il n'a pas coûté plus de 1150 piastres. La concession primitive de l'ancien fief de Rensselaër comprenait un district entier sur les deux rives de l'Hudson; sa superficie était de 24 milles sur 42, de l'est à l'ouest. C'est aujourd'hui la propriété de l'honorable Stephen Van-Rensselaër, dont la maison est à peu près au centre de ce vaste domaine, à l'extrémité nord de la ville; et cette maison, par sa magnificence et ses dépen-

dances considérables, fait assez connaître l'immense fortune du propriétaire.

Le Muséum d'Albany est curieux et intéressant. On l'a placé au troisième étage de l'ancien Hôtel-de-Ville, dans une salle assez vaste pour contenir les nombreuses productions de la nature et des arts qui le composent. Cependant le local aurait pu être mieux choisi; mais pour le nombre, la variété et la classification des articles, cette collection égale, si même elle ne surpasse, toutes celles du même genre qui existent dans les États-Unis.

Le mouvement, l'activité qui se déploient dans cette cité indiquent suffisamment à quel point le commerce y fleurit; sa population est d'environ 12,000 ames, et sous ces deux rapports, signe évident de la prospérité publique, elle ne le cède à aucune autre du même état, excepté New-York.

D'Albany il s'expédie régulièrement des voitures publiques pour Montréal en Canada, pour Salem et White-Hall; pour Niagara, dans l'état de New-York; Burlington, Middlebourg, Rutland, Bennington, Bratteborough et Windsor, dans l'état de Vermont; Walpole, Keene et Hanover, dans l'état de New-Hampshire, et pour Boston, dans l'état du Massachussets.

Dans la belle saison il existe un pareil moyen de communication entre Albany et Sandy-Hill, par la route de Troy, Lansingburgh, Waterford, Ballston et Saratoga. Les voitures sont très commodes et les chevaux excellens. L'arrivée à Albany et le départ de cette ville ont lieu tous les jours, excepté les dimanches. Le prix des places pour Ballston est de deux piastres

par chaque personne, et pour Saratoga de deux piastres et demie.

Troy est à six milles d'Albany, en remontant le fleuve. A l'est se trouve une chaîne de montagnes escarpées qui bornent la plaine dans laquelle cette ville est située, et qui s'étendent jusqu'à l'Hudson. Pour la beauté du site et du paysage environnant on ne croit pas exagérer en affirmant qu'aucun lieu habité sur l'Hudson ne l'emporte sur la ville de Troy. Les rues courant nord et sud se rejoignent l'une à l'autre à l'extrémité nord, et sont coupées à angles droits par celles qui courent dans la direction de l'est à l'ouest. Les maisons sont généralement en bois, et ombragées par de beaux arbres plantés le long des rues; celles-ci sont maintenues dans le meilleur état par des remblais de sable et de gravier, à défaut de pavé. La population de Troy est d'environ 7,000 ames. Il y a trois églises ou temples pour les différentes sectes ou communions religieuses, un palais de justice et une prison. Un grand édifice en briques, à trois étages, a été dernièrement construit aux frais de la corporation municipale, pour en faire une école de jeunes demoiselles. Cette maison est tenue par plusieurs dames qui, par leur zèle et leurs talens, ont donné à cet établissement une supériorité incontestable sur tous ceux du même genre dans l'état de New-York. Année commune, 60 à 80 jeunes personnes y reçoivent leur éducation; les amis des lettres viennent aussi de doter un lycée, et cette institution fait concevoir des espérances qui se réaliseront par la suite.

Lansingburgh, à 3 milles de la précédente, ne consiste guère qu'en une seule rue courant parallèlement au fleuve. Derrière cette bourgade s'élève une montagne escarpée, au sommet de laquelle on trouve le fameux rocher du Diamant, qui de temps à autre jette le plus vif éclat par la réverbération des rayons du soleil. Le coup d'œil de Lansingburgh n'annonce pas un grand état de prospérité; la plupart des maisons, généralement mal entretenues, tombent en ruines. Cette bourgade contient cependant deux églises, une banque et une école : sa population n'excède pas 3,000 ames. A l'extrémité nord se trouve un pont très beau et solidement construit sur l'Hudson; ce pont aboutit au village de Waterford, dont nous allons parler.

Waterford a été récemment incorporé, et par sa position favorable au commerce, il est regardé comme chef-lieu du comté de Saratoga. Au confluent du Mohawk avec l'Hudson, il tire grand avantage de cette position par un commerce de cabotage fait au moyen de petites embarcations qui, en très grand nombre et dans presque toutes les saisons de l'année, fréquentent ces parages; il contient une population de 1,500 habitans. Ses relations commerciales sont déja très avantageuses; mais elles prendront un grand essor, lorsque la navigation sera établie sur le canal du Nord (6) qui doit aboutir à Waterford. A un mille environ, dans la direction sud-ouest, se trouve le fameux cohoz du Mohawk.

Cohoz ou chute du Mohawk.

Cette cataracte du Mohawk est à 3 milles de son confluent avec l'Hudson; elle a 950 pieds de largeur et 50 de hauteur perpendiculaire; et si on la mesurait à partir du point où commence le plan incliné qui la domine, elle n'aurait pas moins de 70 pieds d'élévation. Pour jouir du spectacle imposant qu'elle présente et des sites pittoresques qui l'environnent, il faut se placer sur le pont construit à un mille plus bas. La chaîne de rochers à pic qui resserrent le lit du Mohawk, le bruit de la cataracte répété au loin par des échos sans nombre, ces flots écumans qui se précipitent avec fracas dans un goufre entr'ouvert sous les pieds du spectateur, le contraste frappant de cette scène animée et bruyante avec la solitude des lieux d'alentour, tout imprime à ce tableau un caractère de grandeur et de majesté. Une ancienne tradition porte qu'un chef de la nation Mohawk, voulant traverser la rivière en canot, s'embarqua si près des rapides qu'il ne put lutter contre la force du courant; voyant que tous ses efforts sont vains, que sa perte est certaine, il prend son parti en brave; et avec le stoïcisme et le sang-froid d'un véritable Indien, il fait voguer son canot dans la direction du courant, s'assied près du gouvernail, et avec sa pagaye d'une main et sa bouteille de l'autre, il est entraîné dans l'abyme et disparaît à jamais.

L'Île de Van-Schaick, à proximité de Waterford,

est une terre d'alluvion formée par les dépôts successifs du Mohawk. Ce lieu fut le quartier-général de l'armée américaine en 1777, et au mois de septembre de la même année elle quitta ce poste et marcha contre le général Burgoyne, alors campé à Beymus-Heights. Il est peu de contrées au monde qui puissent l'emporter sur les plaines de Saratoga : l'étranger y trouve tout à la fois des souvenirs du plus haut intérêt et tous les agrémens de la vie. D'un côté Hébé lui fournit les moyens de conserver ou de rétablir sa santé, et lui promet les plus précieux avantages que le ciel dans sa bonté ait daigné départir aux mortels; Mars, d'un autre côté, fait entendre sa voix, et lui montre ces champs de bataille où la valeur guerrière fut couronnée des lauriers de la victoire. Tant que les événemens liés à l'histoire de l'indépendance américaine exciteront la curiosité ou l'intérêt, tant que le soin de veiller à sa santé et le désir de se procurer des distractions ou des amusemens seront le partage des humains, Saratoga continuera d'être le séjour du convalescent, de l'homme du monde, du patriote et du philosophe.

En partant d'Albany pour se rendre à Ballston-Spa, on fait 18 milles de chemin sur les rives de l'Hudson, et cette partie de la route est belle; mais après avoir quitté Borough, qui est à 8 milles de Waterford, le chemin devient inégal, raboteux, et dans la saison des chaleurs le voyageur y souffre beaucoup de la poussière. Le paysage est peu varié, attendu le grand nombre d'épaisses forêts de pins qui couvrent cette contrée.

Relais et distance d'Albany à Ballston-Spa.

	milles.		milles.
Troy	6	Borough	8
Lansingburgh	3	Taylor's	7
Waterford	1	Ballston-Spa	5

Ballston-Spa, joli village attenant à la ville de Milton, dans le comté de Saratoga, est dans une vallée, au fond de laquelle coule une branche du Kayadérosséras, dont les eaux se réunissent à celles de l'autre branche, à l'extrémité orientale. Les limites de Ballston-Spa sont tracées par la nature. Au nord et à l'ouest, ce sont des montagnes de sable, et au sud et à l'est, une crête de terre dont la déclivité a lieu du côté du village, autour duquel elle forme un demi-cercle. Le Kayadérosséras, dont les eaux sont assez abondantes pour faire tourner un moulin, coule vers l'extrémité nord-est. Le pêcheur, dans une barque légère, vogue sur ses eaux et remplit ses filets, tandis que le promeneur foule le tapis vert de ses rives. Ce village a été incorporé en 1807; et ses magistrats municipaux, au nombre de trois, sont élus tous les ans. Il contient 112 maisons et 614 habitans. On y a placé la cour de justice, dont le ressort s'étend sur tout le comté; et l'on y trouve deux églises, l'une épiscopale et l'autre anabaptiste, une école, une imprimerie, une bibliothèque et un cabinet de lecture. Sa réputation est due à la découverte d'une source d'eau minérale très abondante qui coule à Ballston et à Saratoga, à proximité de l'auberge tenue par M. Aldridge; on en fit d'abord une espèce de fontaine,

en l'entourant d'un simple tonneau enfoncé en terre jusqu'au niveau du sol, et sans aucune défense contre les incursions des bestiaux qui venaient souvent s'y désaltérer; ensuite, grace à la munificence des citoyens, on la convertit en un beau bassin pavé et entouré de marbre avec une balustrade en fer. Le marbre et le pavé ont disparu, mais la balustrade est restée; elle est tout à la fois un objet d'ornement et de protection pour la fontaine. Cette source coule probablement toujours à partir du point où elle fut découverte, mais quelques pieds au dessous du sol qui l'environne, parce que ce sol a été exhaussé par des remblais successifs, afin d'améliorer et de maintenir en bon état la route sur laquelle se trouve cette fontaine.

Low's Springs est à l'extrémité orientale du village, sur la propriété de M. Low, d'où cette source tire son nom, et à la générosité duquel les habitans du village ont de grandes obligations. Sur cette fontaine on a construit des bains vastes et commodes, et l'on a rendu tributaires de ces bains non seulement les eaux de cette même fontaine, mais aussi celles qui proviennent de plusieurs sources voisines.

Washington-Fountain, ou la *Fontaine de Washington*, située entre les deux sources dont il vient d'être parlé, coule au centre du village, et après avoir parcouru un espace de 50 toises, se jette dans le Kayadérosséras. Elle fut découverte dans l'été de 1817, et on l'a renfermée dans un beau bassin de

pierre enfoncé dans la terre jusqu'à 23 pieds de profondeur, auquel on a adapté un tuyau de 5 pieds de long. Le diamètre du bassin n'a pas moins de 28 pieds, mais il est toujours à pleins bords, et les eaux limpides qui le remplissent s'échappent de leur prison sous la forme d'un joli jet d'eau. Ainsi la fontaine de Washington a un double avantage; elle plaît à l'œil du voyageur, surtout lorsqu'il la voit pour la première fois, et elle flatte son palais lorsqu'il en savoure les eaux salutaires.

L'analyse chimique de ces eaux a donné pour résultat du muriate et du carbonate de soude, du carbonate de chaux, du carbonate de magnésie et du carbonate de fer : ces mêmes ingrédiens se trouvent en plus ou moins grande quantité dans toutes les eaux minérales de cette contrée, tant à Ballston qu'à Saratoga.

Les principales auberges ou pensions bourgeoises sont celles de Sans-Souci, d'Aldridge et de Corey. L'établissement de Sans-Souci, avec ses dépendances, occupe une superficie de plusieurs acres dans la partie orientale du village. Le plan adopté et suivi dans la construction et la distribution de cette maison, ainsi que les travaux d'utilité et d'embellissement qui la décorent, font le plus grand honneur au bon goût de son opulent propriétaire. L'édifice est en bois et a trois étages; sa façade est de 169 pieds, et chacune des ailes a 153 pieds de long; il y a de quoi loger 130 personnes. Il est entouré d'une superbe cour ornée d'arbres et d'arbustes de plusieurs espèces, et avec les galeries et les vastes salles qui s'y trouvent c'est un

séjour délicieux pendant les fortes chaleurs de l'été.

L'auberge d'Aldridge, ornée d'un grand jardin, à l'extrémité ouest du village, et celle de Corey, à l'extrémité sud, méritent d'être citées avec éloge. Leur position, au milieu de belles et riantes campagnes, sera toujours pour elles un droit acquis à la préférence d'un grand nombre de voyageurs pendant leur court séjour aux eaux. Outre ces auberges il y a plusieurs maisons où l'on peut avoir logement et pension à divers prix établis par semaine.

Sans-Souci, 10 piastres; Aldridge, 8 piastres; Corey, 8 piastres; Clark, 5 piastres; Village-Hôtel, 5 piastres, madame Mac-Master, 5 piastres.

La malle-poste, venant des contrées sud et est, arrive à Ballston-Spa les lundis, mercredis, vendredis et samedis, et des contrées ouest le jeudi de chaque semaine; elle part les dimanches, mardis, jeudis et vendredis. Outre le bureau de poste de Ballston-Spa il en existe un dans la ville de Ballston, distante de trois milles, mais les lettres éprouvent des retards ou ne parviennent point à leur destination lorsque les correspondans négligent de désigner positivement celui des deux endroits pour lequel leurs lettres sont destinées.

On est admis à toute heure de la journée dans la bibliothèque et le cabinet de lecture moyennant une très modique rétribution. On peut y lire toutes les gazettes des États-Unis. La bibliothèque contient quelques recueils périodiques; elle est composée d'un petit nombre de volumes, cependant on trouve moyen d'y faire un bon choix d'ouvrages, tant pour l'utilité que pour l'agrément.

A six milles de Ballston-Spa, en se dirigeant vers le sud, on voit le lac de Ballston, quelquefois nommé le Grand lac. Dans cette excursion on ne trouve qu'une seule auberge, ou plutôt une ferme qui en tient lieu, à proximité de la rive occidentale du lac. M. Macdonald, à qui elle appartient, est Irlandais de naissance, et lorsqu'il arriva pour la première fois en Amérique, en 1763, avec son frère, il forma cet établissement où il a constamment résidé depuis. Il reçut pendant quelque temps chez lui sir William Johnson (7), lorsqu'en 1767 celui-ci vint prendre les eaux de Saratoga; c'était la première fois qu'on en faisait usage de cette manière. Le lac offre une belle nappe d'eau de 5 milles de long sur un mille de large. De là on découvre autour de soi un paysage très agréable formé par des terres bien cultivées, et par des bois fort attrayans pour le chasseur, tandis que cette plaine liquide, peuplée de nombreux habitans, ne laisse rien à désirer à l'amateur de la pêche.

Saratoga-Spring, à 7 milles nord-est de Ballston-Spa, et à 24 milles de Waterford, est sur un petit monticule, au centre d'une plaine fertile. On y jouit, sinon de la beauté du coup d'œil, au moins de l'avantage d'un air salubre qui contribue pour beaucoup au rétablissement de la santé de ceux qui viennent prendre les eaux. Celles-ci, dont on vante à juste titre les propriétés curatives, se trouvent sur le revers d'un coteau contigu au village, du côté est, et elles correspondent, par des conduits souterrains, à cette multiplicité de sources dont les principales sont :

le Congrès, l'Hamilton, le Grand-Rocher, le Colombien, le Rocher-Plat, et le Président. A la distance d'un mille environ, à l'est, à l'endroit ou M. Taylor fait sa résidence, on a trouvé un amas de sources de cette espèce, et on les appelle les dix sources (ten springs). Leurs eaux ont les mêmes propriétés que celles de Ballston-Spa, et on ne les distingue les unes des autres que par une légère différence dans les quantités relatives des mêmes ingrédiens.

Congress-Spring. Les eaux minérales du Congrès, se trouvent à l'extrémité sud du village de même nom, sur des terres appartenant à MM. Jean et Robert Livingston. La source en fut découverte il y a vingt-sept ans; elle s'épanchait alors à travers la fente d'un rocher que l'on voit encore à quelques pieds de distance de la fontaine actuelle. Cette source continua de couler ainsi pendant plusieurs années, mais des travaux ayant été faits pour mettre en culture le terrain adjacent, un accident imprévu en dérangea le cours, et par suite elle reparut dans l'endroit où on la voit actuellement. Elle est renfermée dans un tube enfoncé de 12 à 14 pieds en terre, afin d'empêcher que la qualité de ses eaux ne soit altérée par le mélange d'eaux étrangères. Les travaux ayant pour objet de conserver cette source dans toute sa pureté, ont été récemment exécutés aux frais du docteur John Clark, de New-York, et par cet acte de générosité et de patriotisme, il s'est acquis des droits à la reconnaissance des habitans de Congress-Spring.

Le Grand-Rocher (*the High-Rock*), situé sur le côté ouest du vallon adjacent, vers la partie orientale du village, et à un demi-mille environ au nord des eaux minérales du Congrès, est de forme pyramidale; sa base a 9 pieds de diamètre et sa hauteur est de 5 pieds. Il semble avoir été formé par une concrétion de particules pierreuses amenées successivement par des eaux minérales jaillissantes qui coulaient ensuite sur son cratère par une rigole d'environ 12 pouces de diamètre, en suivant exactement toutes les sinuosités ou contours du rocher, depuis la crête jusqu'à la base. Cette source fut visitée en 1767 par sir William Johnson; mais depuis long-temps elle était connue des Indiens, qui y furent conduits soit par l'effet du hasard, soit en donnant chasse aux animaux qui fréquentaient ces parages, alléchés par la salure de ses eaux. Antérieurement à la guerre de l'indépendance une maison de bains avait été construite en cet endroit, ensuite abandonnée, ensuite rétablie, et depuis lors leur grande réputation engagea plusieurs personnes à y former des établissemens.

Depuis quelques années l'eau reste à deux pieds au dessous du cratère; on prétend qu'elle a trouvé une issue à travers une fente occasionnée par la chute d'un arbre, et que par suite de cet accident elle a cessé de déborder; mais on est fondé à révoquer en doute cette opinion. Il est plus raisonnable de penser que ce rocher, formé non dans la profondeur du sol, mais seulement à sa surface, a péché par la base, c'est-à-dire que cette base, fatiguée et dégradée depuis long-temps par l'action continuelle des eaux, a fini par céder, et

les a laissé filtrer entre elle et la terre humide et spongieuse qui l'environne. Cette idée acquiert de la consistance par la seule inspection du pied de ce rocher du côté de l'est; on est parvenu à y enfoncer des morceaux de fer et de bois jusqu'à la profondeur de plusieurs pouces.

Entre le Grand-Rocher et les eaux minérales du Congrès se trouve le grand nombre de sources qui abondent dans cette contrée. A proximité des deux sources principales, celles d'Hamilton et Monroe, on a construit des bains vastes et commodes qui sont des lieux de réunion tant pour le plaisir que pour la santé, durant la saison des chaleurs.

Une notice sur leurs propriétés et leur usage a été donnée par un homme très érudit, auteur d'une analyse des eaux minérales, publiée en 1819, et d'un ouvrage qui a paru dernièrement sur la géologie du comté de Saratoga; je veux parler du docteur John H. Steel, résidant aux eaux de Saratoga. Les remarques suivantes sont extraites de ce dernier ouvrage.

« Les eaux minérales de ce comté ont, dit-il, acquis à juste titre une grande réputation dans les États-Unis, et leur efficacité incontestable dans le traitement de plusieurs maladies est avouée et reconnue, même en Europe. On peut les diviser en trois classes : eaux sulfureuses, eaux acidulo-salines, et eaux acidulo-chalybées.

« Les eaux sulfureuses, c'est-à-dire celles qui contiennent du gaz hydrogène sulfuré, se trouvent, en plusieurs endroits, à proximité des carrières d'ardoises argilacées, et elles doivent probablement leur origine

à la décomposition du sulfate de fer qui se rencontre dans ce rocher (High-Rock ou Grand-Rocher, dont on a déja parlé).

« Les sources d'eaux minérales appartenant à cette classe sont situées sur la rive orientale du lac Saratoga, environ à un mille au dessus de Snake-Hill (montagne du Serpent), au fond d'un ravin qui, se prolongeant jusqu'au lac, laisse apercevoir une belle nappe d'eau. Cette fontaine est à quelques toises seulement du ravin; l'eau sort d'un lit formé de terre argileuse, et répand une forte odeur de soufre dans l'atmosphère; elle est très limpide quand on la puise, mais si on la laisse reposer quelque temps elle se dépouille d'une petite quantité de terre argileuse qui, jetée sur des charbons ardens, s'enflamme comme le soufre. On trouve quelquefois ce sédiment autour de la fontaine et sur le bord de l'eau courante qui en provient.

« Les parties constituantes de cette eau minérale sont l'hydrogène sulfuré et une petite quantité d'alumine qu'elle tient en dissolution, et qui est trop faible pour nuire à sa limpidité.

« On pourrait facilement construire des bains dans le voisinage, et y conduire l'eau de la fontaine, qui en fournit une quantité suffisante pour les alimenter constamment. Les bains d'eaux minérales de cette espèce sont vantés depuis long-temps, et avec raison, comme très efficaces dans la cure d'un grand nombre de maladies éruptives, et il est très probable que par la suite ces eaux deviendront un puissant auxiliaire pour celles de Saratoga et de Ballston; elles n'en sont

qu'à une petite distance, et la contrée offre une réunion de sites et de paysages charmans par la vue du lac et de ses environs.

« L'hydrogène sulfuré se rencontre aussi dans les eaux d'une petite source acidulo-saline, dans la ville de Milton, à 2 milles ouest de Saratoga-Spring ; mais il est presque nul dans les eaux provenant d'une des fontaines de Ballston-Spa.

« Les principes acidulo-salins et calibés caractérisent les eaux de Saratoga-Spring et celles de Ballston-Spa; ils se rencontrent aux extrémités méridionales de leur formation secondaire et dans le voisinage immédiat de la transition. On voit grand nombre de sources de ce genre répandues çà et là sur une superficie de plusieurs milles; toutes ces sources tirent probablement leur origine d'un seul et même laboratoire, vu que les propriétés des divers principes qu'elles tiennent en dissolution sont les mêmes et ne diffèrent que sous le rapport de la quantité.

« Celles dont la réputation l'emporte sur les autres à Saratoga-Spring sont le Congrès, Colombien, Hamilton, Flat-Rock, High-Rock et le Président. Celles de Ballston-Spa, dans le même cas, sont Old-Spring, Washington et Low. Parmi toutes ces eaux, celles du Congrès occupent, sans contredit, le premier rang par la quantité de principes acidulo-salins qu'elles contiennent. D'après l'analyse que j'en ai faite il y a plusieurs années, et qui se trouve pleinement confirmée par des expériences subséquentes, un gallon, ou 231 pouces cubes de cette eau, contient 676 grains de substances en état de dissolution parfaite, dont un peu

plus des deux tiers est du muriate de soude ou sel commun; un peu plus du quart est du carbonate de chaux, et le surplus consiste en carbonate de soude, carbonate de magnésie, et carbonate de fer. Mais ce qui distingue et caractérise d'une manière toute particulière cette même eau minérale, c'est qu'au moment où on la puise elle contient en gaz acide carbonique moitié en sus de son propre volume, quantité jusqu'ici sans exemple dans aucune des eaux minérales fournies par la nature.

« La colombienne est une eau acidulo-calibée; un gallon de cette eau contient 354 grains de substances dont les deux tiers à peu près se composent de muriate de soude, un tiers environ de carbonate de chaux, sept grains et demi de carbonate de soude et de magnésie. Elle contient quelquefois une quantité de gaz acide carbonique excédant son propre volume.

« L'eau du Flat-Rock (Rocher-Plat) est pareillement acidulo-calibée; elle contient la même quantité de fer que la colombienne, mais moins de principes salins; en revanche, elle offre plus de propriétés gazeuses.

« Les eaux d'Hamilton, de High-Rock (Grand-Rocher), et du Président, sont d'une nature saline; les substances qu'elles tiennent en dissolution étant composées de muriate de soude dans la proportion de la moitié aux deux tiers, et de carbonate de chaux dans la proportion d'un tiers environ. Elles contiennent aussi du fer, du carbonate de soude, de la magnésie en grande quantité, et du gaz au delà de leur propre volume.

« A Ballston-Spa les eaux minérales sont toutes aci-

dulo-calibées. La vieille source (Old-Spring) contient par gallon 253 grains de substances en dissolution, dont plus de moitié est composée de muriate de soude, un peu moins du tiers est du carbonate de chaux, et le surplus est composé de carbonate de magnésie, de soude, et de sept grains et demi de fer. Ces eaux contiennent aussi une quantité de gaz excédant leur propre volume.

« Les eaux de Washington contiennent par gallon 235 grains de substances; plus de moitié est du muriate de soude, à peu près un quart est du carbonate de chaux; même quantité de fer que dans les eaux de Old-Spring, et environ un treizième de magnésie et de soude. On trouve pareillement à Washington une autre source nommée *Low-Tube*, contiguë à la fontaine, et sortant des entrailles de la terre sans doute par la même ouverture que celle-ci. Les eaux de cette source contiennent de 13 à 14 grains de substances de plus que celles de la fontaine; cet excédant se compose de muriate de soude. Ces deux sources sont saturées avec excès d'acide aérien, et il s'en échappe du gaz en quantité considérable.

« Low-Spring contient les mêmes principes, mais en moindre quantité.

« A 10 milles environ, à l'est de Congress-Spring, dans la ville de Saratoga, on voit deux ou trois autres fontaines fournissant des eaux de même espèce que celles dont il vient d'être parlé. On les appelle les eaux des Quakers (Quaker-Spring); elles contiennent de la chaux, de la magnésie et du fer tenus en dissolution par l'acide carbonique, et en outre une grande quan-

tité de sel commun et de soude; mais leurs qualités, comme eaux minérales, sont trop faibles pour s'y arrêter.

« Le sulfate de chaux se rencontre dans les eaux d'une source située sur des terres appartenant à M. Earl Simpson, du bourg de Galway, et l'on trouve le même principe dans plusieurs fontaines publiques qui longent des carrières de pierres à chaux.

« La température des eaux dans toutes ces sources et fontaines est à peu près la même; on peut l'évaluer depuis 48 jusqu'à 52 degrés du thermomètre de Farenheit (7°,1 à 8°,9 du thermomètre de Réaumur), elles n'éprouvent aucun effet sensible des variations de l'atmosphère, et les changemens de saison n'ont point d'influence marquée sur la quantité d'eau que ces sources produisent.

« Ces eaux sont d'une limpidité parfaite, et au moment où on les puise, elles pétillent avec la même force que le meilleur champagne. Les eaux salines, et surtout celles de Congress-Spring, souffrent très bien la bouteille, et c'est par ce moyen qu'on est parvenu à en faire des envois considérables dans toutes les parties du monde. A la vérité elles perdent par là une grande partie de leurs propriétés gazeuses, ce qui les rend beaucoup plus insipides au goût que quand on les boit sortant de la fontaine. Les eaux calibées sont pareillement mises en bouteilles et transportées jusque dans les contrées les plus éloignées; mais la plus légère perte de leur qualité gazeuse entraîne immédiatement la précipitation des parties ferrugineuses, et il en résulte que ces eaux, mises en bouteilles depuis quelque

temps, deviennent troubles, et finissent par être dépouillées de leurs parties ferrugineuses : celles-ci s'en séparent entièrement, et s'attachent aux parois du vase.

« Lorsqu'on en fait usage comme boisson, elles sont cathartiques, diurétiques et toniques. On les emploie dans un grand nombre d'affections, mais elles sont d'une efficacité reconnue dans les maladies suivantes :

« La jaunisse et autres affections bilieuses, la dispepsie, la constipation habituelle, les affections hypocondriaques, l'appétit dépravé, les calculs et coliques néphrétiques, les ulcères de mauvais caractère, les éruptions cutanées, les rhumatismes chroniques, la goutte et l'hydropisie dans certains cas, les écrouelles, la paralysie, le scorbut, les ulcères scorbutiques invétérés, les fleurs blanches et les pâles couleurs.

« Dans la phthisie, et généralement dans toutes les autres affections de ce genre, dérivant d'une maladie qui originairement a attaqué les poumons, il faut bien se garder de faire usage de ces eaux, elles irriteraient le mal et augmenteraient son intensité.

« Ce serait une chose curieuse et satisfaisante que de parvenir à expliquer les causes qui ont concouru à la formation de ces eaux minérales d'une espèce tout-à-fait merveilleuse; mais aucune recherche n'a encore dévoilé ce mystère de la nature. On peut cependant, et sans de grands efforts, se rendre raison pourquoi le sel commun se trouve en si grande quantité dans leurs principes constituans; c'est que toutes les eaux salines de l'Europe, aussi bien que celles d'Amérique, se rencontrent dans une position géolo-

gique parfaitement correspondante aux principes dont elles sont imprégnées *. Mais quant à cette quantité d'acide carbonique dont jusqu'ici il n'y avait point eu d'exemple, acide formant le milieu dans lequel les autres principes sont tenus en dissolution, j'avoue que la cause productrice de ce phénomène est encore, et je pense qu'elle restera toujours, dans les termes d'une simple théorie.

« La température douce et régulière de ces eaux minérales semble éloigner l'idée que ce gaz soit l'effet d'un feu souterrain, comme plusieurs personnes l'ont imaginé; l'absence de tout acide minéral, excepté l'acide muriatique combiné avec la soude, prouve jusqu'à l'évidence qu'on ne peut raisonnablement en attribuer l'effet à une telle combinaison. C'est un problème dont la solution est impossible. »

Les auberges et pensions bourgeoises de première classe sont l'hôtel du Congrès et l'hôtel de l'Union, à l'extrémité sud du village; le Pavillon et l'hôtel de Colombie, au nord. On y trouve aussi d'autres maisons du même genre, où l'on peut prendre pension à moins de frais. Parmi celles-ci on citera celle du docteur Porter et celle de M. Lawton, toutes deux à proximité des bains.

* Que non loin de ces fontaines on puisse obtenir de l'eau salée dans toute sa pureté, c'est une assertion que personne ne sera tenté de révoquer en doute, et si l'objet en lui-même paraît d'assez grande importance pour en faire l'essai, il est très probable que ce résultat aura lieu, et que la fabrication du *sel commun* formera un chapitre de plus dans l'histoire de notre économie politique. On m'a certifié qu'il n'en coûterait pas *trois mille piastres* pour s'assurer du fait par des expériences convenables. (*Note du docteur* John Steel.)

L'hôtel du Congrès est à quelques toises seulement de la fontaine du même nom, avec une jolie promenade ornée d'arbres plantés par le propriétaire actuel pour l'agrément de ses hôtes. L'emplacement en face de l'hôtel est occupé par trois corps de logis avec galeries tournantes et balustrades garnies d'une grande quantité de fleurs et d'arbustes; l'hôtel a 196 pieds et demi de long; il est à deux étages, surmontés d'une attique, indépendamment de deux ailes qui ont une profondeur de 60 pieds. Sur le devant est une galerie couverte qui se prolonge sur toute la façade de l'édifice; elle a 20 pieds de largeur, et elle est surmontée d'un pavillon en forme de dais, aussi élevé que la maison, et soutenu par 17 colonnes. Une autre galerie, du côté opposé, s'ouvre sur un beau jardin qui dépend de l'établissement, ainsi qu'un petit bosquet de sapins où l'on jouit d'un air parfumé et d'un ombrage frais. C'est le plus vaste établissement du village, et on peut au besoin y loger 200 personnes.

Le Pavillon, presque aussi vaste que l'hôtel du Congrès, fait partie du village, et occupe une belle position en face des bains de *Flat-Rock*. L'édifice, construit en bois, a 133 pieds de long; il est accompagné d'une aile placée au point central de la maison, et qui a 80 pieds d'étendue, le tout à deux étages avec entresol et attiques. En face, et sur toute la longueur de la maison, règne un beau portique soutenu par des colonnes d'une légèreté surprenante; de sorte que cet hôtel, par son élégance et la régularité de ses proportions, est l'un des plus beaux modèles d'architecture que l'on puisse voir dans cette contrée. Les salles du

Pavillon sont moins vastes que celles de Sans-Souci et de l'hôtel du Congrès, mais elles sont disposées de manière qu'en enlevant les portes intérieures qui les séparent, toutes ces pièces n'en font plus qu'une seule, avantage inappréciable pour les réunions nombreuses, les jeux et les danses. Comme dépendances se trouvent un grand jardin et une belle salle de billard. Il y a aussi une salle de billard à l'hôtel du Congrès. On peut aisément loger 110 personnes au Pavillon, et très souvent il en contient un plus grand nombre. Depuis le décès de M. Lewis, qui en était propriétaire, cet établissement est tenu par sa veuve; la réputation de cette maison n'a point souffert de ce changement, cette dame a su la soutenir à la même hauteur; elle y trouve parfaitement son compte, mais ses hôtes sont satisfaits; c'est agir à merveille.

L'hôtel Colombien a été singulièrement amélioré depuis quelques années; un beau jardin qui en dépend contribue pour beaucoup à l'agrément de sa situation. La réputation méritée dont jouit cet établissement, et le voisinage d'une des principales fontaines, sont deux motifs qui engageront toujours un grand nombre d'amateurs à y prendre logement.

L'hôtel de l'Union est une des plus anciennes et des meilleures auberges de cette contrée; il est situé en face de l'hôtel du Congrès. Dans ce moment-ci la maison a besoin de quelques réparations, mais on assure qu'elles s'exécuteront immédiatement, ainsi que des augmentations et améliorations majeures *.

* L'hôtel de l'Union vient d'être amélioré, d'abord par des augmentations considérables faites à la maison principale, et ensuite par

L'hôtel est très achalandé et mérite de l'être; il est tenu par M. Putnam, fils du fondateur de cet établissement.

Dans les maisons ci-dessous mentionnées, le prix de la pension est fixé par semaine.

Hôtel du Congrès, 10 piastres; Pavillon, 10 piastres; hôtel de l'Union, 7 piastres; hôtel Colombien, 7 piastres; docteur Porter, 5 piastres; Lawton, 5 piastres; Doney, 4 piastres; Wheeler, 4 piastres; Sadler, 2 piastres 62 *cents*.

On trouve à Congress-Spring une imprimerie et une librairie auxquelles on a réuni un cabinet de lecture et une bibliothèque, sous la direction du même propriétaire. Le cabinet de lecture et la bibliothèque occupent le même corps de logis, mais dans des salles distinctes. Celle où se tient le cabinet de lecture est vaste et bien éclairée; elle est ornée de plusieurs plans et cartes géographiques, et quatre fois par semaine on y reçoit environ une centaine de journaux de tous les points des États-Unis et du Canada, sans compter d'autres ouvrages périodiques. La salle voisine contient la bibliothèque, composée d'environ 1,500 volumes bien choisis, et cette collection s'augmente par les ouvrages nouveaux que l'on se procure, à mesure qu'ils paraissent.

C'est un asile contre le bruit et le tapage ayant

l'addition d'une aile ayant soixante pieds de long. Il a maintenant une façade de cent vingt pieds et trois étages, et il est orné de dix colonnes, qui ont presque la même hauteur que l'édifice, et soutiennent le faîtage d'une vaste galerie. Il rivalise, sous tous les rapports, avec les établissemens voisins, du même genre, les plus achalandés. (*Note de l'Éditeur.*)

droit de bourgeoisie dans les auberges; aussi ce cabinet est-il assidûment fréquenté par toutes les personnes de distinction. La rétribution qu'on y perçoit paraîtra très modique, si l'on considère la grande utilité de cet établissement et les frais qu'il entraîne *.

Les malles-postes des contrées est et sud arrivent à Saratoga-Spring les lundis, mercredis et vendredis, à huit heures du matin, et les samedis, à six heures du soir. Elles partent pour la même direction les dimanches, mardis, jeudis et vendredis, à sept heures du matin. Les malles-postes des contrées nord et ouest arrivent et partent le jeudi, à neuf heures du matin.

Durant leur séjour à Ballston et à Saratoga, les baigneurs ne manquent pas de sujets de distraction et d'amusemens. Ceux qui n'aiment ni le billard ni les jeux de cartes peuvent, à toutes les heures de la journée, profiter des ressources que leur offre le cabinet de lecture, ou bien faire des excursions dans le voisinage, où la nature est si belle et si variée. Les amusemens de la journée se terminent ordinai-

* Les encouragemens que le propriétaire de cet établissement a reçus des amis des lettres, des arts et des sciences, l'ont déterminé à y joindre un cabinet de minéralogie, placé au second étage, et aussi vaste que le cabinet de lecture. Cette salle contient un échantillon de tous les minéraux découverts dans cette contrée, un grand nombre de ceux des autres parties de l'Union, et quelques uns d'Europe. En outre, il s'est procuré un assortiment d'excellens ouvrages, tels que les classiques anglais, l'Encyclopédie d'Edimbourg, Nile's Weekly Register, Edinburg-Review, et le Journal des Arts et des Sciences de Sillimon. Quant au cabinet de minéralogie, le propriétaire se fait un vrai plaisir d'annoncer que le docteur J. H. Steel, de Congress-Spring, a bien voulu, ainsi que d'autres personnes, contribuer à augmenter cette collection. (*Note de l'Editeur.*)

rement par la promenade ou la danse. Les salles de l'hôtel du Congrès, de Sans-Souci et du Pavillon peuvent respectivement contenir 150 à 200 personnes au moins; elles ont 80 à 90 pieds de long. La gaieté se trouve ordinairement aux eaux de compagnie avec les charmes du beau sexe; elle préside toujours aux fêtes et aux réunions, c'est dire qu'elle en augmente l'attrait et les plaisirs.

A 2 milles environ à l'est de Saratoga-Spring, on voit un petit étang sur la propriété de M. Barhyte; on s'y rend fréquemment en partie de plaisir, pour se procurer l'agrément de la pêche et pour prendre sa part d'un bon dîner de truites qui abondent dans cet étang; mais le propriétaire exige qu'elles soient mangées sur les lieux, et ne consentirait pas pour tout au monde qu'il en fût emporté une seule hors de chez lui.

Le lac Saratoga, situé à l'est et à 3 milles des bains de Congress-Spring, a 9 milles de long sur 3 de large. On y trouve une bonne auberge, celle de Riley, sur la rive occidentale, à 6 milles environ de Saratoga-Spring, et à la même distance de Ballston-Spa. On s'y rend en foule de ces deux villages, pour respirer un air frais et jouir de l'avantage du coup d'œil pendant les mois de juillet et août. Des bateaux garnis de leurs voiles et de leurs rames, avec tous les ustensiles nécessaires à la pêche, sont préparés d'avance et mis à la disposition des amateurs de ce genre de divertissement qui, du reste, est fort en vogue. Les bords du lac, dans sa partie ouest,

sont praticables seulement en certains endroits, à cause des terres marécageuses qui les environnent. Ces terres furent submergées, il y a quelque temps, par une crue du lac si considérable, que ses eaux s'élevèrent jusqu'à 8 ou 10 pieds. Les vieillards du pays attribuent cet événement à la funeste influence d'une éclipse totale arrivée en 1806. Toutefois je ne partage point leur opinion, et l'on peut, suivant moi, attribuer ce débordement extraordinaire aux défrichemens et autres travaux successivement effectués par les riverains pour augmenter leurs cultures, en sorte que l'eau se trouvant enfin trop resserrée dans son lit, a fait effort pour reconquérir ce qu'on lui avait pris. Sur la rive orientale le terrain est plus élevé, et offre l'aspect de plusieurs fermes bien cultivées, qui passent pour être les meilleures du pays. Non seulement le lac fournit du poisson de toute espèce et d'excellente qualité, mais il est couvert, ainsi que les marais voisins, de canards sauvages et autres oiseaux aquatiques dont le chasseur peut faire ample provision. Il reçoit les eaux de la crique du Kayadérosséras; cette crique, dont nous avons déja parlé, prend sa source à 20 milles environ au nord-ouest, et après s'être grossie dans sa course par le tribut des ondes de plusieurs ruisseaux, ou autres courans d'eau, elle se jette dans ce grand réservoir. La crique du Poisson (Fish-Creek) est pour le lac un espèce de canal par où ses eaux s'écoulent dans l'Hudson, à 6 milles environ dans l'est; cette crique se perd dans l'Hudson à Schuylersville.

SCHUYLERSVILLE est un hameau dépendant de la ville de Saratoga, et contenant environ 40 maisons. Il a un bureau de poste, et on y voit, sur la crique du Poisson (Fish-Creek), nombre de moulins et autres usines construites par M. Philippe Schuyler. Ce hameau est doublement remarquable et comme ancienne résidence de feu le général Schuyler, et parce que l'armée anglaise, commandée par le général Burgoyne, y mit bas les armes et se rendit aux Américains en octobre 1777. Sur la place même où est arrivé ce mémorable événement on voit encore les ruines d'un petit retranchement appelé le fort Hardy. En faisant les fouilles du canal du nord, on a trouvé dernièrement le crâne d'un homme et autres ossemens, à proximité de ce fort. Le champ de bataille où se décida le sort de l'armée anglaise est à 8 milles plus loin, en descendant vers la rivière, dans un lieu appelé Bémus' Heights.

Bataille de Saratoga.

BEMUS' HEIGHTS n'offre par lui-même rien de remarquable, mais il sera toujours du plus haut intérêt, puisque son nom se rattache à des événemens qui ont singulièrement contribué à l'indépendance américaine.

Les deux batailles qui ont précédé la reddition de l'armée anglaise furent livrées, l'une le 19 septembre 1777, et l'autre le 7 octobre suivant. Les mouvemen et la position des deux armées, avant le 19 septembre, ont été décrits en ces termes par le général Wilkinson, témoin oculaire :

« Le général Burgoyne traversa le fleuve Hudson les 13 et 14 septembre, et se porta en avant avec les plus grandes précautions pour se rendre de Saragota à Davocote, où il fit halte, afin de réparer les ponts qui avaient été rompus. La journée du 16 fut employée à ce travail et à reconnaître le pays; le 17 il avança d'un mille ou deux, et le 18 il continua sa marche. Alors le général Arnold fut envoyé par le général Gates, commandant en chef de l'armée américaine, avec un détachement de 1,500 hommes pour le harceler; mais, après une légère escarmouche, il revint au camp sans aucune perte, s'étant borné à ramasser quelques traîneurs. Cependant l'ennemi continua d'avancer et campa sur deux lignes à 2 milles environ du général Gates, sa gauche appuyée sur le fleuve, et sa droite se prolongeant en équerre, sur un terrain bas, l'espace de 300 toises environ, jusqu'au pied d'une chaîne de montagnes escarpées occupées par sa réserve. En avant se trouvait une espèce d'étang ou vivier formé par un ruisseau qui sort d'une grande ravine encaissée par des hauteurs, celles-ci courant presque parallèlement à la rivière jusqu'à un demi-mille du camp des Américains.

« La droite du général Gates occupait le sommet de la montagne près du fleuve; l'intervalle était défendu par une forte redoute. Son camp, en forme de segment d'un grand cercle, la partie convexe du côté de l'ennemi, s'étendait obliquement vers son arrière-garde, c'est-à-dire l'espace d'environ trois quarts de mille, jusqu'à un petit monticule occupé par sa gauche. Son front était couvert depuis la droite jusqu'à la gauche du

centre par une ravine profonde bien boisée, et courant parallèlement à sa ligne. Depuis ce point jusqu'au monticule, à son extrême gauche, le terrain était plat; de distance à autre on y avait fait des abatis; quelques uns des arbres étaient par terre, tandis que d'autres étaient seulement dépouillés de leur écorce. Au delà, c'est-à-dire entre son flanc gauche et la droite de l'ennemi, il y avait quelques petits champs de terre assez mal cultivés et obstrués par des troncs d'arbres, le tout borné à l'ouest par des hauteurs escarpées. Les extrémités du camp étaient défendues par de fortes batteries, et l'intervalle garni d'une palissade formée de pieux et de troncs d'arbres, avec une batterie au centre; on n'avait pas encore eu le temps d'ouvrir les tranchées. La droite pouvait être regardée comme inexpugnable, et la gauche comme étant de difficile accès. Tels étaient les moyens de défense que présentait notre camp vers le 4 octobre.

« Entre les deux armées le terrain était fort inégal; du côté du fleuve une plaine basse et cultivée, de l'autre côté des terres élevées couvertes des forêts que la nature y a placées, à l'exception de trois ou quatre petites fermes récemment défrichées, mais inhabitées à l'époque dont nous parlons, et séparées les unes des autres par des bouquets de bois se prolongeant sur les flancs des deux armées du côté opposé à la rivière. L'une de ces fermes appartenait à un nommé Freeman. Indépendamment des ravines en face des deux camps, il y en avait une troisième à peu près à moitié chemin et à angle droit avec la rivière. Les forêts intermédiaires empêchaient absolument l'ennemi de voir en face la

position des Américains, et ceux-ci ne pouvaient apercevoir que la gauche de l'armée anglaise placée à proximité du fleuve. »

Dans la matinée du 19, le colonel Colburn qui, la veille, avait été envoyé avec son détachement pour observer les mouvemens de l'ennemi, rapporta que l'armée anglaise se mettait en marche pour gagner les hauteurs, en se dirigeant sur la gauche de l'armée américaine. Sur cet avis le général Gates expédia le colonel Morgan avec ses tirailleurs, et lui ordonna de retarder la marche de l'ennemi et de le harasser autant que possible. Vers midi le bruit de la fusillade annonça que le corps de Morgan en était venu aux mains. A trois heures l'action fut générale, et continua avec acharnement jusqu'à la nuit, qui mit fin à la lutte. On comptait 3,000 combattans américains et 3,500 anglais.

« Cette bataille, dit le général Wilkinson, fut absolument l'effet du hasard. De part et d'autre les généraux ne méditaient aucune attaque ce jour-là, et sans le rapport du lieutenant-colonel Colburn l'engagement n'aurait pas eu lieu; le mouvement du général Burgoyne n'ayant pour objet que de prendre position sur les hauteurs en face de la grande ravine, de placer ses divers corps de troupes sur les points qu'ils doivent respectivement occuper dans la ligne, d'embrasser le front de notre armée, et de couvrir ses transports, bagages et munitions par l'arrière-garde de sa gauche. Quant à nous, les travaux pour mettre notre camp sur un pied de défense respectable étant encore imparfaits, et des renforts nous arrivant chaque jour, il eût été imprudent au général Gates de courir les chances d'un

combat. Et, chose étonnante! l'ennemi resta sur la défensive, se tint obstinément sur le terrain où il se trouvait au commencement de l'action, et n'effectua pas la plus légère manœuvre pendant toute la durée de la bataille, la plus longue, la plus chaude et la plus opiniâtre qui ait jamais été livrée en Amérique. Le général Gates pensait que l'ennemi venait l'attaquer, et les apparences étaient de nature à faire naître une idée semblable dans l'esprit du général Burgoyne. Un épais taillis entre les deux armées les empêchait de connaître leur position et d'apercevoir leurs mouvemens respectifs; leurs chefs devaient donc prendre les plus grandes précautions, et assurer avec soin la défense des points vulnérables. En conséquence, les grenadiers et les chasseurs formant l'élite de l'armée anglaise, au nombre de 1,500 hommes, occupèrent une éminence afin de couvrir la droite, et se tinrent sous les armes, immobiles spectateurs d'une lutte acharnée qui dura jusqu'au coucher du soleil. De son côté le général Gates fut obligé de tenir son aile droite l'arme au bras pour empêcher l'ennemi de le prendre en flanc par la plaine qui longeait la rivière. Si l'un des généraux eût su à quoi s'en tenir sur les dispositions de son adversaire, on eût attaqué avec succès, soit notre gauche, soit la droite de l'ennemi. Mais c'est une lâcheté, c'est une injustice de faire dépendre de l'événement le mérite d'une manœuvre militaire, et cependant tous les jours nous entendons raisonner ainsi. Cela explique pourquoi les Romains avaient élevé des temples à la Fortune; mais, à l'époque où nous vivons, des motifs blâmables pourraient détourner bien des

gens de rendre hommage au génie et à la sagesse dans les temples qui leur seraient consacrés.

« Le théâtre du combat était tel que bien que les assaillans eussent changé de position au moins douze fois dans le cours de la journée, cependant la lutte se termina sur le point même où elle avait commencé. Il est facile d'en rendre raison en peu de mots : la ligne anglaise était postée sur une colline dans une clairière de pins; en avant se trouvait la ferme de Freeman, terrain oblong qui allait de son centre à sa droite, puis au delà, et dans la même direction, venait un morne qui s'élevait graduellement depuis la ferme, et qui était couvert d'un bois touffu. On se battit donc dans la clairière, entre le bois et l'éminence occupée par l'ennemi; le feu de nos tirailleurs postés dans ce bois était trop meurtrier pour que l'ennemi pût l'essuyer sans rompre sa ligne; et quand il plia, nos gens quittèrent l'embuscade, se précipitèrent comme un torrent, et le poursuivirent jusque sur les hauteurs. Mais, après ce pas rétrograde, l'ennemi voyant ses flancs protégés se rallia, nous chargea à son tour, et nous repoussa jusque dans le bois; là un feu terrible recommença et le contraignit de faire retraite. Ces fluctuations, semblables aux flots d'une mer courroucée, ces alternatives de revers et de succès, se prolongèrent pendant quatre heures sans la moindre interruption. Chaque fois que nous chargions l'ennemi, son artillerie tombait entre nos mains, mais nous ne pouvions en faire usage faute de mèches et de cornes d'amorce, et l'extrême rapidité des manœuvres ne nous laissait pas le temps de nous en

procurer. Nous ne pouvions pas non plus emmener ces pièces, parce que l'épaisseur du taillis nous en empêchait. La brigade d'artillerie souffrit beaucoup dans cette affaire; elle perdit son capitaine, et sur quarante-huit hommes qui la composaient, trente-six furent tués ou blessés. C'était véritablement un combat de géans; en voyant la mort de si près, on s'était familiarisé avec elle, on ne la redoutait plus. Les avantages furent balancés; de part et d'autre on ne songeait point à la retraite, et la nuit seule put mettre fin au combat. L'armée anglaise garda sa position à proximité du champ de bataille; et nos troupes, lorsqu'enfin les ténèbres de la nuit ne leur permirent plus de distinguer les objets, regagnèrent leur camp. »

Dans l'intervalle du 19 septembre au 7 octobre, les deux armées s'occupèrent de fortifier leurs positions respectives. Le général Burgoyne avait le projet d'effectuer une attaque du 20 au 21 septembre, et, s'il l'eût tentée, tout porte à croire qu'elle eût tourné à son avantage, les travaux du camp américain n'étant pas encore terminés, et les troupes n'ayant fait aucun des préparatifs nécessaires pour recevoir chaudement l'ennemi. Quelque incident fit différer l'attaque et laissa au général Gates le temps de compléter ses travaux et de renforcer son armée par des corps de miliciens qui, chaque jour, arrivaient en foule. Persuadé qu'en temporisant l'armée américaine avait tout à gagner, tandis que l'ennemi ne pouvait qu'y perdre, le général Gates se borna, jusqu'à nouvel ordre, à observer les mouvemens des Anglais, sans sortir de ses retranchemens. Il y resta jusqu'au 7 octobre, jour solennel qui éclaira ce brillant

fait d'armes où le sort de l'armée de Burgoyne fut décidé, et le triomphe de la liberté américaine assuré. Écoutons là-dessus le général Wilkinson.

« Dans l'après-midi du 7 octobre, la générale est battue par l'avant-garde du centre; bientôt elle se fait entendre sur toute la ligne, et les troupes regagnent leurs postes en toute hâte. J'étais alors au quartier, et, avec le consentement du général en chef, je montai à cheval pour connaître la cause de ce mouvement; mais en arrivant au poste qui avait donné l'alarme je ne pus obtenir aucun renseignement positif; on me dit seulement que quelqu'un avait rapporté que l'ennemi marchait sur la gauche de notre armée. Je me portai en avant, et étant monté sur un petit tertre en face du poste de l'avant-garde, et distant d'un demi-mille environ de la ligne de notre camp, j'aperçus, à 30 ou 35 toises du lieu où j'étais, plusieurs colonnes pénétrant dans un champ de maïs qui n'était séparé de moi que par un petit ruisseau. En un mot, je m'en trouvai si près que, même sans le secours de ma lunette, j'aurais pu distinguer tous leurs mouvemens. Après être entrés dans le champ, les soldats se déployèrent, se formèrent en ligne, et s'assirent sur deux rangs, tenant leurs armes entre les jambes. Des fourrageurs se mirent alors en devoir de couper le maïs, et bientôt après j'aperçus plusieurs officiers qui, montés sur le toit d'une cabane, cherchaient, à l'aide de leurs lunettes, à reconnaître la gauche de notre armée, dont la vue était interceptée par les bois environnans.

« Après les avoir ainsi observés pendant douze ou quinze minutes, fermement persuadé qu'ils ne médi-

taient aucune attaque, je revins sur mes pas, et fis mon rapport au général, qui me demanda quelles pouvaient être les intentions de l'ennemi. — Il est occupé à fourrager et à reconnaître votre gauche, et je pense, général, qu'il vous laisse l'initiative du combat. — Quelle est la nature du terrain? et quelle est votre opinion? — Son front est à découvert et son flanc appuyé sur des bois à l'abri desquels on peut l'attaquer; sa droite s'appuie sur un morne. Quant à moi, je voudrais le voir de près. — Bien! bien! En ce cas ordonnez de ma part à Morgan de commencer le bal. — J'allai trouver ce colonel, dont le régiment était placé en avant du centre de l'armée, et lui communiquai les ordres du général en chef; il connaissait le terrain et fut à la découverte. L'ennemi avait pris position sur une terre fraîchement labourée; ses grenadiers, avec plusieurs pièces de campagne à leur gauche, étaient appuyés sur un bois et sur une petite ravine formée par le ruisseau dont on a parlé; son infanterie légère, sur la droite, s'appuyait sur une haie ou barrière au pied d'un morne couvert de bois, et son centre était formé de bataillons anglais et allemands. Le colonel Morgan, avec sa sagacité ordinaire, demanda l'autorisation de prendre avec son régiment une voie détournée, c'est-à-dire de se diriger d'abord vers notre gauche; et ensuite, sous le couvert des bois, de gagner les hauteurs sur la droite de l'ennemi, ajoutant que rendu là il attaquerait à l'instant où notre feu commencerait sur l'aile gauche des Anglais. Ce plan, le meilleur qui pût être suivi, contribua essentiellement à la victoire prompte et décisive que nous remportâmes.

« Cette proposition ayant reçu l'assentiment du général en chef, il fut convenu qu'on laisserait au colonel le temps nécessaire pour faire le circuit projeté et prendre position sur la droite de l'ennemi, avant que notre attaque fût entreprise sur sa gauche. La brigade de Poor, composée des troupes du New-Hampshire et de New-York, reçut ordre d'agir, et commença l'attaque au moment convenu, en prenant en flanc et en front les grenadiers anglais. A ce signal, et dans cet instant critique, Morgan se précipite des hauteurs et attaque en front et en flanc la droite de l'ennemi. Sur ces entrefaites l'infanterie légère ayant essayé de changer sa position, Dearborn profite de ce mouvement, se porte rapidement en avant et lui fait essuyer son premier feu, après quoi, franchissant la haie, il la charge à grands cris et la fait plier. Cependant, à la voix de son chef, le comte de Balcarras, officier d'une rare intrépidité, elle se rallie immédiatement et se reforme derrière une haie, non loin du poste qu'elle venait d'abandonner. Mais, attaquée de nouveau avec autant de vigueur que d'audace, par une force supérieure, la résistance devient inutile, et toute la ligne, commandée par Burgoyne en personne, fait volte-face, et regagne le camp avec précipitation et en désordre, laissant sur le champ de bataille deux pièces de douze et six pièces de six, et plus de 400 hommes tués, blessés ou prisonniers. De ce nombre était l'élite de ses officiers : le brigadier-général Frazer; le major Ackland, commandant les grenadiers; sir Francis Clark, son premier aide-de-camp; le major Williams, commandant l'artillerie; le capitaine Money, adjoint du quar-

tier-maître-général, et plusieurs autres. Après avoir transmis au général Poor l'ordre qui lui désignait le point sur lequel il devait diriger son attaque, j'avais été immédiatement envoyé à l'arrière-garde pour faire avancer la 10ᵉ brigade de milice de l'état de New-York, forte de 3,000 hommes, et commandée par le colonel Broëck. Cette mission remplie, je regagnai le champ de bataille au moment même où l'ennemi prenait la fuite, cinquante-deux minutes après que le premier coup de fusil eut été tiré. Le terrain qui avait été occupé par les grenadiers anglais présentait une scène d'horreur. Dans un espace de 6 à 7 toises carrées gisaient dix-huit grenadiers dans les angoisses de la mort, et trois officiers, dont deux étaient blessés mortellement, couverts de sang, presque sans voix, et appuyés sur des troncs d'arbres. Quel spectacle pour celui qui est naturellement porté à aimer ses semblables, et quelles émotions violentes éprouve le cœur de l'homme sensible à l'aspect de ces scènes de mort et de carnage! J'y trouvai le brave colonel Cilley à cheval sur une pièce de douze en bronze dont il s'était emparé pendant l'action, et tout fier de cette capture. J'y vis aussi un chirurgien de notre armée, fort habile dans sa profession, occupé à panser un des officiers blessés, et qui, dans le paroxisme d'une rage patriotique, élevant vers moi ses mains teintes de sang, s'écria : « Wilkinson! j'ai enfin trempé mes mains dans le sang des Anglais! » Je lui fis une sévère réprimande sur sa brutalité, et continuant avec ma troupe à poursuivre l'épée aux reins l'ennemi qui fuyait de toutes parts, marchant sur le corps des morts et des blessés, j'en-

tendis quelqu'un criant à haute voix : « Protégez-moi, Monsieur, contre ce jeune garçon. » Ayant tourné les yeux du côté d'où partait cette exclamation, je vis fuir à toutes jambes un polisson de 13 à 14 ans qui, l'instant d'auparavant, était en train de dépouiller un malheureux officier blessé, étendu par terre à l'angle d'une haie. M'étant informé quel était son grade : « J'avais l'honneur, me répondit-il, de commander les grenadiers. » Je le reconnus aussitôt pour être le major Ackland, que le capitaine Shrimpton, officier au même régiment, avait porté sur ses épaules à travers une grêle de balles et au péril de sa propre vie, depuis le champ de bataille jusqu'à l'endroit où je le trouvais gisant. Je descends de cheval et lui prenant la main : J'espère, lui dis-je, que vous n'êtes pas blessé dangereusement. — Pas dangereusement, réplique ce brave et charmant officier, mais bien cruellement, j'ai reçu un coup de feu aux deux jambes. Auriez-vous la bonté, Monsieur, de me faire transporter jusque dans votre camp? — Je fis mettre pied à terre à mon domestique, et disposant de son cheval en faveur du major, nous l'aidâmes de notre mieux à se mettre en selle, et j'ordonnai de le conduire au quartier-général. Ensuite je m'acheminai promptement vers le lieu où la lutte venait de se renouveler; nos gens dirigeaient leur attaque principale sur le flanc droit de l'armée anglaise, et étendaient leurs rangs jusqu'à sa gauche, à travers un bas-fonds couvert de bois, à 20 toises du retranchement occupé par l'infanterie légère. Le bruit du canon et de la mousqueterie avait quelque chose de sublime dans cette conjoncture toute nou-

velle; car, tandis que les troupes réglées et aguerries de l'ennemi étaient à couvert derrière leurs retranchemens, les nôtres, composées de milices levées à la hâte, étaient en rase campagne, exposées au feu, ou fort imparfaitement abritées par des troncs d'arbres et des bas-fonds. Le flanc droit de l'ennemi, formé par les régimens allemands de Brémen, était défendu par un parapet de pièces de bois posées horizontalement les unes sur les autres, entre des pieux perpendiculaires garnis d'arcs-boutans enfoncés dans la terre. Ce rempart se prolongeait d'environ 125 toises sur un terrain découvert, et sur sa droite il y avait une batterie de deux pièces de canon. L'intervalle entre la gauche des Anglais et leur infanterie légère était défendu par les régimens provinciaux, occupant deux baraques construites avec des troncs d'arbres. Les Allemands campaient immédiatement en arrière du parapet, et le terrain en avant venait en pente très douce l'espace d'environ 60 toises, après quoi il s'enfonçait tout à coup. Nos troupes, rangées en bataille dans cet enfoncement, et couvrant les hauteurs du rempart, étaient vigoureusement aux prises avec les Allemands. Au soleil couchant j'aperçus le général Learned qui se dirigeait sur l'ennemi avec sa brigade, ayant en tête le régiment du colonel Jackson, du moins à ce qu'il me semblait; ce qui m'empêchait d'en être certain, c'est qu'à mesure que j'avançais vers le général, près duquel je me rendais, je voyais distinctement à côté de lui le lieutenant-colonel Brooks qui, ce jour-là, commandait ce même régiment. Quand j'eus salué ce brave et vieux militaire, il me demanda où il pourrait se placer le

plus avantageusement. J'avais attentivement examiné le terrain entre la gauche des Allemands et l'infanterie légère, c'est-à-dire celui qui était occupé par les régimens provinciaux, et j'avais remarqué que dans cette partie le feu mollissait. D'après cela je conseillai au général Learned d'appuyer à droite, et de diriger son attaque sur ce point, ce qu'il fit sur-le-champ avec la plus grande intrépidité. Les provinciaux plièrent et abandonnèrent le poste; par ce moyen le flanc des Allemands restait à découvert : assaillis avec impétuosité ils sont culbutés en cinq minutes, laissant sur le champ de bataille, au nombre des morts, leur brave commandant le lieutenant-colonel Breyman. Après la déroute des Allemands, le camp des Anglais restait ouvert; mais les ténèbres de la nuit, l'épuisement de nos gens accablés de fatigue, et le désordre inévitable parmi des troupes qui ne sont point pliées au joug d'une sévère discipline, ne nous permirent pas de profiter de tous nos avantages, et pendant la nuit le général Burgoyne leva son camp et revint occuper sa première position, qu'il avait fait fortifier, et qui se trouvait derrière la grande ravine. »

Dans la matinée du 8 l'armée américaine s'empara du camp des Anglais, évacué dès la veille. L'ennemi continua sa retraite jusqu'à ce qu'il eût gagné les hauteurs au delà de Fish-Creek, où il campa le 10. Voyant que toute retraite ultérieure lui était coupée par un corps de troupes qui avait pris position sur ses derrières, et qu'il ne pouvait faire un pas en avant sans rencontrer des forces supérieures, le général Burgoyne accepta les termes de la capitulation proposée par le

général Gates, et se rendit avec son armée aux troupes américaines le 17 octobre 1777. Ainsi qu'on l'a déjà remarqué, ce fut au fort Hardy que les Anglais mirent bas les armes, et il leur fut accordé d'en sortir avec les honneurs de la guerre. Cet heureux événement fut suivi de nombreux et brillans succès, et finalement amena la reddition du lord Cornwallis, ce qui termina glorieusement la lutte de l'indépendance, après une période de 8 ans, depuis les premières hostilités (8).

Le terrain où s'effectua la reddition de Burgoyne et de son armée fait partie d'un vallon, à proximité de l'auberge de Cléveland, d'où on l'aperçoit parfaitement. Cette auberge est située près du péage de Schuylersville. Sur ce terrain sont encore les vestiges d'un camp retranché. A l'extrémité sud du vallon on a tout récemment fouillé un bassin de communication avec le canal du nord.

A demi-mille environ du bassin, on trouve la maison de Philippe Schuyler qui, avec d'autres bâtisses, fut brûlée par les Anglais lorsque leur armée était en pleine déroute après l'affaire du 7 octobre.

En suivant la direction du chemin au bas du péage de Schuylersville, le voyageur peut voir les différentes positions qu'occupèrent les deux armées, et les ruines des redoutes et retranchemens que l'on distingue encore sans peine. A 6 milles environ au dessous de Schuylersville, près de la fameuse ferme de Freeman, dont le général Wilkinson fait mention dans ses Mémoires, il y a une petite maison autrefois appelée la maison de l'épée (sword's house); c'est actuellement une taverne tenue par un nommé Smith. A l'époque

de la bataille, elle était à environ 50 toises de la rivière au pied de la montagne; elle fut ensuite transportée sur le bord de la route, à l'endroit où on la voit maintenant. Durant la guerre c'était le quartier-général et l'hôpital de l'armée anglaise. Le général Frazer ayant été blessé dans la bataille du 7 octobre 1777 fut transporté dans cette maison, où il expira le lendemain. La chambre qu'il occupait sert aujourd'hui de salle d'audience; le plancher n'en a point été changé, quoique depuis ce grand événement un quart de siècle se soit écoulé. Sa dépouille mortelle fut déposée, suivant ses désirs, sur le sommet d'une montagne, à 40 toises environ de distance. Le gouvernement anglais chargea, il y a quelques années, un agent de reconnaître le lieu où cet officier est inhumé, en l'autorisant à élever un monument à sa mémoire; mais le fripon s'appropria l'argent qui lui avait été remis dans cette pieuse intention, et disparut sans s'être occupé de l'objet de sa mission, donnant pour prétexte que malgré toutes ses recherches il n'avait pu rien découvrir; en sorte qu'il n'existe aucun monument, pas même une pierre, pour indiquer la place où reposent les cendres de ce vaillant guerrier.

La baronne de Reidsell (9), qui, avec ses deux enfans, logeait dans la maison où le général rendit le dernier soupir, a donné des détails sur ses derniers momens. En voici un extrait :

« Nous devions passer par de rudes épreuves, et l'origine de nos malheurs date du 7 octobre. Ce jour-là, étant à déjeuner avec mon mari, je soupçonnai qu'on projetait quelque chose de sérieux. Je devais

avoir à dîner les généraux Burgoyne, Phillips et Frazer. Je vis un grand mouvement dans l'armée ; mon mari me dit qu'il s'agissait seulement d'aller reconnaître la position de l'ennemi, ce qui me rassura un peu. En me promenant autour de la maison je rencontrai plusieurs Indiens dans leur accoutrement guerrier et armés de fusils : leur ayant demandé où ils allaient, ils se mirent à crier : *Guerre! guerre!* voulant dire qu'ils marchaient au combat. J'en ressentis une vive émotion, et à peine étais-je rentrée au logis que le bruit du canon et de la mousqueterie se fit entendre; il allait toujours croissant, et à la fin il devint terrible. Vers les quatre heures de l'après-midi, au lieu des convives que j'attendais, je vis arriver le général Frazer, porté sur une litière et mortellement blessé. Le couvert était déja mis, mais il fut enlevé à l'instant et remplacé par un lit pour le général. Je m'étais assise toute tremblante dans un coin de la salle ; le bruit s'approchait de nous et l'alarme augmentait : il me vint en idée que d'un moment à l'autre on pourrait m'apporter mon mari blessé à mort ; cette idée fut affreuse et me fit éprouver un serrement de cœur inexprimable. « Dites-moi si ma blessure est mortelle, ne me flattez pas ; » telles étaient les paroles que le général adressait à son chirurgien. Il avait reçu une balle au travers du corps, et malheureusement pour lui il avait déjeuné copieusement, en sorte que l'estomac se trouvant extrêmement tendu, la balle, au dire du chirurgien, avait percé ce viscère. Je l'entendis plusieurs fois s'écrier en gémissant : *O fatale ambition ! Pauvre général Burgoyne ! O ma pauvre*

femme! On lui demanda ce qu'il souhaitait qu'on fît pour lui : « Si le général Burgoyne, répondit-il, veut le permettre, je désirerais être enterré sur le sommet de la montagne, dans la redoute qu'on y a bâtie. » Je ne savais dans quel coin me réfugier ; toutes les chambres étaient pleines de blessés. Vers le soir je vis arriver mon mari ; alors j'oubliai tous mes chagrins, et je remerciai le ciel de me l'avoir conservé. Nous prîmes à la hâte un léger repas derrière la maison, lui, son aide-de-camp et moi. On m'avait dit que nous avions battu l'ennemi; mais les visages décomposés qui m'environnaient me prouvèrent le contraire, et, avant de s'en retourner, mon mari m'ayant pris, en particulier me dit que les affaires allaient au plus mal et que j'eusse à m'occuper des préparatifs de mon départ, sans mettre personne dans la confidence. Je donnai pour prétexte que je voulais me rendre le lendemain dans mon nouveau logement, et mes paquets furent bientôt faits.

« Lady Ackland avait une tente près de nous ; elle y couchait ordinairement et passait le reste du temps au camp. Tout à coup un homme vient lui dire que son mari est prisonnier et dangereusement blessé. Cette nouvelle pensa la faire évanouir ; nous la rassurâmes en lui affirmant que sa blessure était légère, et en même temps nous l'engageâmes à solliciter la permission de l'aller voir, ce qu'elle obtiendrait sans difficulté, et qu'alors elle pourrait lui donner ses soins ; c'était une excellente femme, tendrement attachée à son époux. Je passai une partie de la nuit à la calmer, et je revins ensuite trouver mes enfans,

que j'avais mis au lit. Je ne pouvais aller me coucher, parce que le général Frazer et tous les autres officiers blessés occupaient ma chambre; mais j'appréhendais bien vivement que mes enfans ne vinssent à se réveiller, et que par leurs cris ils ne troublassent les derniers momens de l'infortuné général, qui souvent m'adressait la parole pour me prier de l'excuser *du dérangement qu'il m'occasionait*. Vers les trois heures du matin on me dit qu'il n'avait plus que peu d'instans à vivre; alors j'habillai mes enfans à la hâte et je descendis au salon avec eux. A huit heures du matin, il rendit le dernier soupir; après quoi on le sortit du lit, et on l'enveloppa d'un linceul : nous rentrâmes dans la chambre, et pendant toute la journée nous eûmes sous les yeux cet affligeant spectacle. Ce qui redoublait encore nos chagrins, c'est qu'on amenait à chaque instant des officiers blessés que je connaissais particulièrement. La canonnade recommença; quelqu'un proposa de faire retraite, mais personne ne parut partager cet avis. Vers les quatre heures du soir je vis les flammes consumer la maison qu'on venait de bâtir pour moi, et l'ennemi était alors près de nous. Sur ces entrefaites on nous informa que le général Burgoyne avait accordé la dernière demande du général Frazer; bien qu'en y accédant il dût en résulter un retard dans les mouvemens de l'armée, ce qui rendait sa situation encore plus critique. A six heures le corps du défunt fut transporté sur la montagne; tous les officiers généraux s'y étaient rendus pour assister à ses funérailles : le chapelain, M. Brudenell, officia, et les fonctions de son ministère étaient d'au-

tant plus solennelles et imposantes que cette lugubre cérémonie se faisait sous le feu et le fracas de l'artillerie ennemie. Les boulets sifflaient autour de moi ; mais j'avais les yeux fixés sur la montagne où mon mari se trouvait au milieu du feu de l'ennemi, et j'oubliais le danger qui m'était personnel.

« Le général Gates a dit, depuis, que s'il eût su que cette réunion sur la montagne avait lieu pour des funérailles, il aurait défendu qu'on tirât dans cette direction. »

A un demi-mille environ de la taverne de Smith, et à proximité de la rivière, on remarque le domaine du major Ezra Buell : cet officier servait dans l'armée du général Gates, et depuis il a toujours continué de résider dans ce lieu mémorable. Malgré son âge avancé, sa mémoire est encore très bonne, et tous les ans il accompagne les étrangers dans leurs excursions sur le champ de bataille, leur indiquant les divers points où se sont passés les principaux événemens.

Sandy-Hill se trouve un peu à l'est de la route de Saratoga-Springs au lac George ; mais le voyageur ne regrettera pas de s'être détourné de quelques milles pour visiter cet intéressant village, près de l'Hudson, immédiatement au dessus de Baker's-Fall, à 18 milles environ de Saratoga-Springs. Sur la rivière est un pont de bois aboutissant à un chemin pénible qui conduit jusqu'au sommet de la colline où le village est situé. La direction des rues lui donne une forme triangulaire : au centre est une place publique entourée de jolies maisons et de beaux magasins. Il en contient plus de

90 et renferme environ 400 habitans : les cours de justice du comté se tiennent alternativement à Sandy-Hill et à Salem.

Glen's-Falls, village de même dimension à peu près que le précédent, est à 3 milles plus loin. Il tire son nom des chutes de l'Hudson; les eaux de ce fleuve ne forment qu'une nappe jusqu'au bord du précipice; mais bientôt divisées par les rochers en plusieurs colonnes dont les principales sont au nombre de quatre, elles forment une cascade d'environ 40 pieds. A quelques toises au dessous on voit dans le roc une grotte profonde se prolongeant d'une colonne à l'autre. Sur ses murs sont écrits les noms d'une quantité considérable de personnes qui, en venant visiter ces lieux, ont cru devoir se conformer à l'usage établi. Non loin se trouvent un pont où l'on perçoit un droit de péage, et plusieurs moulins et autres usines, auxquels l'Hudson procure des débouchés considérables. A 9 milles environ de Glen's-Falls, plus au nord, et après avoir parcouru un chemin difficile, on arrive au lac George.

Lac George.

Ce beau bassin, le rendez-vous à la mode de tous les environs, est à une petite journée de Ballston et Saratoga. Quand on prend les eaux, on ne peut, suivant l'usage, se dispenser d'aller voir le lac George. A la vérité, il n'est peut-être aucun point du globe plus fait pour exciter la curiosité. A l'intérêt qui se rattache aux événemens dont ce lieu fut témoin se joint l'attrait de scènes romantiques et admirables. Le pre-

mier objet qui frappe les regards est le charmant petit village de Caldwell, en tête de ce grand réservoir, d'où l'on domine, l'espace de plusieurs milles, tout le paysage d'alentour. Les maisons sont remarquables par leur air de propreté; et la population est d'environ 600 ames. On y trouve une grande et belle auberge fournie de tout ce qui est nécessaire, un bureau de poste, une imprimerie, une église et un palais de justice. Dans cet endroit le lac a un mille de large; mais en général il varie depuis trois quarts de mille jusqu'à 4 milles. Sa longueur est de 36 milles (12 lieues). A la hauteur de Ticondéroga il communique au lac Champlain par un goulet ayant 2 milles de long et une pente de 100 pieds.

Le lac George est très profond, mais ses eaux sont tellement limpides, qu'on aperçoit presque partout, et très distinctement, leur lit de gravier. Il abonde en poisson de toute espèce, et c'est un attrait de plus pour les amateurs de la pêche : on y prend une quantité considérable de truites saumonées, de dix à vingt livres pesant. Il est parsemé d'un grand nombre de petites îles, dont les principales sont l'île du Diamant, qui autrefois était fortifiée, et Tea-Island (l'île du Thé), sur laquelle on a bâti une maison où l'on se réunit en parties de plaisir dans la belle saison. De l'extrémité supérieure du lac on aperçoit ces deux îles; quant au nombre total, il y en a, dit-on, autant que de jours dans l'an.

Les bords en sont généralement montueux, et sauf quelques petits vallons bien cultivés et très fertiles, le terrain s'élève en pente douce l'espace de quelques

toises, et devient ensuite très escarpé; il a depuis 500 jusqu'à 1,000 pieds de haut. C'est à son extrémité sud, près de l'ancien fort George, aujourd'hui en ruines, que l'on jouit de la plus belle vue. On y découvre d'un coup d'œil le village de Caldwell et cet archipel d'îles innombrables s'élevant au milieu de cette nappe d'eau si belle et si calme, et formant un contraste frappant avec ces hautes montagnes nues, pelées, qui en occupent parallèlement les deux rives sur près de 14 milles d'étendue.

Près de la rive sud on aperçoit les ruines d'un vieux fort appelé William Henry, c'est-à-dire quelques vestiges des murs et des ouvrages avancés. Avant que ce fort fût construit, son emplacement était occupé par l'armée anglaise sous les ordres de sir William Johnson qui méditait une attaque contre Crown-Point. Sir William n'avait encore fait aucun mouvement lorsque le baron Dieskau, à la tête de l'armée française, se mit en marche de Ticondéroga sur le fort Édouard; mais ayant ensuite changé d'avis, il se dirigeait vers l'extrémité supérieure du lac, quand il tomba à l'improviste au milieu d'un détachement anglais que sir William envoyait au secours du fort Édouard. On se battit de part et d'autre en désespérés, les Anglais furent vaincus et forcés de prendre la fuite; l'armée française les poursuivit jusque dans leurs retranchemens et essaya d'emporter leur camp de vive force; mais elle fut repoussée avec une perte considérable. Le baron fut encore plus malheureux dans sa retraite, car dans une troisième affaire avec un parti anglais qui avait été dépêché du fort Édouard pour porter du secours à sir William Johnson,

il fut entièrement défait. Ces trois combats se livrèrent le même jour, 6 septembre 1755, à proximité de *Bloody-Pond* (l'Étang-du-Sang), dans lequel on jeta les cadavres de ceux qui avaient péri sur le champ de bataille. En 1757, le fort William Henry avait une garnison de 3,000 hommes, sous le commandement du colonel Munroe. Le marquis de Montcalm, après avoir tenté trois fois, mais en vain, de s'en emparer, porta la force de son armée jusqu'à 10,000 hommes et somma le colonel Munroe de rendre la place. Sur le refus de cet officier, Montcalm donna l'assaut et obligea les Anglais de capituler. Les termes de la capitulation étaient honorables pour les assiégés; mais ils furent indignement violés par les sauvages qui avaient suivi l'armée française; ces barbares massacrèrent sans pitié la garnison, sauf quelques hommes qui parvinrent à s'échapper et à gagner le fort Édouard. Quant au fort Henry il fut rasé jusqu'aux fondemens par ordre de Montcalm, et depuis il n'a pas été rétabli. C'est au pied de l'emplacement qu'il occupait que s'effectua, en 1758, l'embarquement du général Abercombrie et de son armée forte de 15,000 hommes, pour descendre le lac et attaquer Ticondéroga.

A 40 toises du côté sud, et sur un plateau très élevé, on trouve les vestiges du fort George. Il ne rappelle par lui-même aucun événement important, mais il mérite de partager l'intérêt général qu'inspire l'histoire du lac George, et l'étranger n'hésitera pas d'en visiter les ruines. Les murailles avaient été primitivement construites en pierre; et la portion respectée par le temps a 20 pieds de haut. Le général

Burgoyne avait fait de ce fort le dépôt des approvisionnemens de son armée pendant la guerre de la révolution.

Le bateau à vapeur établi sur ce lac pour aller de Caldwell à Ticondéroga fut dernièrement la proie des flammes. On espère qu'un autre ne tardera pas à le remplacer, ce qui facilitera les communications avec le Canada, et rendra probablement le lac George et ses scènes admirables une source féconde d'agrémens pour le voyageur partant de là pour se rendre à Québec, ou venant de cette ville en suivant la même direction.

Le voyageur, après avoir visité le lac, retourne aux eaux, d'où il peut faire route pour Schénectady tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, en profitant des voitures publiques qui vont d'Albany à Niagara.

Schénectady est une ville sur le Mohawk, belle et grande rivière qui la borne au nord. En 1690 elle fut brûlée par les Indiens, et en 1819 elle devint encore la proie des flammes; depuis ce dernier accident elle a été rebâtie avec goût et élégance. Le collége de l'Union est sur une hauteur qui domine la ville et le Mohawk, l'espace de plusieurs milles : il est actuellement composé de deux corps de logis en briques; mais d'après le plan adopté, il aura par la suite une chapelle et d'autres édifices placés en arrière et sur les côtés de ceux qui existent. Deux cents élèves y reçoivent annuellement leur éducation, et le prix de la pension est de cent trente piastres. Sous le rapport du nombre des écoliers et des bonnes études, le collége de l'Union

rivalisera bientôt avec les plus florissantes institutions de ce genre dans notre pays. Un beau pont a été construit sur le Mohawk, à l'extrémité ouest de la ville : il a 997 pieds de long, et la diligence d'Utique y passe pour se rendre à sa destination.

Depuis Schénectady jusqu'à Utique, la majeure partie de la route borde la rive du Mohawk : cette route est généralement très praticable, quoique montueuse et étranglée par d'étroits défilés. Au surplus si l'on y est un peu cahoté, on se dédommage de la fatigue par l'aspect des maisons de plaisance, des riches cultures, des scènes variées que présente la vallée dans toute son étendue. On y trouve plusieurs petits villages où les diligences s'arrêtent le temps nécessaire pour le service des bureaux de poste : on citera Amsterdam, Caughnawaga, Palatin, Manheim, Little-Falls, Herkimer et Schuyler.

Little-Falls tire son nom des chutes situées dans son voisinage : celles-ci sont beaucoup moins considérables que le fameux Cohoz, et pour cette raison elles ont été appelées les petites chutes (Little-Falls) du Mohawk. La chaîne des rochers du Catsberg, en se prolongeant au travers de la rivière, présente aux eaux une surface fort inégale, et celles-ci, gênées dans leur cours, se précipitent avec violence entre les pointes de ces roches escarpées. En tournant au sud-est le lit de la rivière est encaissé par le sommet sourcilleux de montagnes à pic qui le dérobent aux yeux et cachent également la vue de la cataracte. Le voyageur est averti qu'il approche des chutes par le

bruit des eaux et par un nuage d'écume jaillissante. Peu après la route tourne brusquement à gauche et offre l'aspect de la cataracte tombant avec fracas sur une masse de rochers d'environ 40 toises. Au pied de la chute, et à la distance d'un demi mille, se trouve le village contenant 500 habitans. Un groupe de maisons en amphithéâtre entre le bord du Mohawk et le sommet pelé, raboteux, des hauteurs voisines; les eaux qui suivent mollement leur cours paisible et naturel, et qui, se brisant contre les rochers, entrent subitement en fureur, se précipitent dans le gouffre et font jaillir leur écume jusqu'au ciel; plus loin, la vallée sur les deux rives, ornée de champs fertiles et bien cultivés, de vergers, de prairies et de jolies maisons de campagne; tout se réunit pour offrir aux yeux une scène animée et pittoresque, digne de la célébrité dont elle jouit.

Le Mohawk, en facilitant le transport des denrées et objets de fabrique, est un débouché fort avantageux pour le village de Little-Falls. Le canal où l'on s'embarque pour faire le tour des chutes, contient huit péages qui, en 1817, ont produit une recette de 12,000 piastres. Lorsque le canal de l'ouest sera terminé, l'heureux village en retirera un profit considérable.

Après avoir quitté Little-Falls, la route suit le bord de l'eau, et l'on y jouit de la vue d'une riche vallée formée par les dépôts successifs de la rivière, et connue sous le nom d'Herkimer et German-Flats. Cette contrée, jadis le théâtre des plus sanglans exploits, présente aujourd'hui l'aspect d'une culture aussi belle que profitable. Durant la guerre entre la France et

l'Angleterre, et celle de notre révolution, elle fut ravagée par les armées européennes et par les incursions des sauvages. Les Français s'étant rendus maîtres d'Oswégo en 1756, elle tomba en leur pouvoir; mais leurs établissemens furent détruits de fond en comble, dans le cours de l'année suivante. Au centre de cette vaste plaine est situé le village d'Herkimer.

Herkimer et Little-Falls font partie du même *Township*, ou corporation municipale, sous le nom collectif d'Herkimer; c'est une réunion de hameaux ou bourgades qui longent les rives du Mohawk, l'espace d'environ 15 milles. La Crique du Canada occidental se jette dans cette rivière, à un mille environ à l'est, et l'on a construit un très beau pont près de son embouchure. Le village d'Herkimer a deux rues parallèles contenant environ 100 maisons et 800 habitans. On y trouve l'abondance et la prospérité.

Entre Herkimer et Utique est le hameau de Schuyler, à 6 milles environ du premier et à 8 milles de l'autre. Au delà d'Herkimer le pays est uni et fertile, quoique l'agriculture n'y soit pas encore très avancée.

Relais et distance d'Albany à Utique.

	milles.		milles.
Schénectady	16	Little-Falls	10
Amsterdam	15	Herkimer	7
Canghuawagua	8	Schuyler	6
Palatin	15	Utique	8
Manheim	10		

Utique, bourg florissant sur la rive méridionale du Mohawk, occupe l'ancien emplacement du fort Schuy-

ler, à 96 milles d'Albany et 13 du fort Stanwix, sur les ruines duquel s'élève non pas la fameuse ville de Rome, mais seulement un modeste village qui porte le même nom. Utique a été incorporé en 1798, et compte à peine 30 ans d'existence; cependant il a des prétentions à devenir le chef-lieu de l'état de New-York dont il fait partie. Par sa position, ce bourg est le centre de toutes les communications par terre et par eau, entre la ville d'Albany et la fertile contrée du nord et de l'ouest. Son commerce s'accroît rapidement, et déja sa population est d'environ 4,000 ames : il possède deux banques et une quantité de fabriques et de manufactures. La cour de justice pour le comté d'Onéïda y est établie; et par un acte récent de la législature, la cour suprême de l'état tient à Utique sa session du mois d'octobre, privilége dont jouissait auparavant la ville de New-York. La plupart des maisons sont en briques et construites avec autant de goût que d'élégance. Les voitures publiques s'y rendent de tous les points de l'état, et il n'est pas rare d'en voir arriver jusqu'à 10 et 12 dans un jour, au grand hôtel d'Utique.

Le canal de l'ouest doit traverser ce bourg, et ne contribuera pas peu à favoriser son accroissement et sa prospérité : les fouilles sont déja très avancées sur toute l'étendue qu'il doit parcourir. Bientôt seront terminés les travaux d'un autre canal qui aura un cours de 160 milles, entre Little-Falls et Rochester; il est déja navigable sur une étendue de 100 milles, c'est-à-dire depuis Utique jusqu'au bassin de Weed. Vous trouvez sur ce canal des paquebots qui ne laissent rien à désirer pour la nourriture, la commodité et l'a-

grément : ils sont tirés par deux chevaux, et font 4 milles à l'heure. Le prix du passage, nourriture comprise, est de 4 *cents* (20 centimes) par mille. Un paquebot part d'Utique les lundis, mardis, jeudis et samedis, à 8 heures du matin, et arrive au bassin de Weed le lendemain à la même heure; pour se rendre à Canandaigua, on peut prendre une chaise de poste qui arrive à cette destination dans l'après-midi.

Quant à ceux qui, pour faire la même route, ne s'effraient pas des inconvéniens et des fatigues de la voiture publique, ils en seront amplement dédommagés par la variété du paysage, tandis que le canal n'a rien de récréatif. Une diligence part d'Utique pour Niagara tous les jours à 3 heures du matin; le prix ordinaire des places est de 4 *cents* par mille. Chemin faisant, on voit plusieurs jolis villages; aucun de ceux qui conduisent à Auburn n'a rien de remarquable.

Auburn est à 170 milles d'Albany, sur le goulet du canal Owasco : il contient un grand nombre de moulins et autres usines pour lesquels sa position est très favorable. On y compte environ 250 maisons et un millier d'habitans. Parmi les édifices publics on remarque la cour de justice et la maison de correction réunies dans le même corps de logis, et une prison pour les criminels, bâtie aux frais de l'état. On a fondé depuis peu à Auburn un séminaire pour les étudians en théologie : cet établissement, sous la direction des presbytériens, est le seul de ce genre dans l'état de New-York. La position de ce village offre tout ce qui peut en rendre le séjour agréable pour le com-

merçant et pour l'ami de la belle nature. Un nouveau canal passe à 7 milles au nord, aura-t-il pour les habitans un résultat avantageux ou non? c'est au temps seul à en décider.

Au delà d'Auburn le pays est plus ouvert et mieux cultivé : à chaque pas votre vue se porte sur de jolis villages et des maisons de campagne très agréables. Les lieux habités sur les différens lacs sont riches, bien bâtis, et dans la situation la plus riante; mais Canandaigua est celui d'entre eux qui mérite la palme.

Canandaigua, sur le lac du même nom, forme un amphithéâtre d'où l'on jouit d'un beau paysage et d'un vaste horizon. La principale rue a 2 milles de long avec une rangée d'arbres de chaque côté, à travers lesquels vous apercevez des maisons peintes avec goût et ornées de persiennes. La place publique est au centre, et là se trouvent le palais de justice et le greffe du comté. Canandaigua est entouré de maisons de campagne élégantes, avec de jolis jardins et des vergers remplis d'arbres fruitiers de toute espèce : ce paysage, joint à la vue du lac se prolongeant dans le sud, forme un ensemble très agréable. Sous le rapport de la beauté et de la variété des sites, du goût et de l'élégance qui ont présidé à la construction des maisons, peu de villages peuvent entrer en parallèle avec lui. Il est à 208 milles d'Albany, à 111 d'Utique, à 88 de Buffalo, et à 108 des chutes du Niagara.

Les sources brulantes (Burning-Springs) ont été récemment découvertes, à 9 milles environ de Canan-

daigua, dans le sud-ouest. L'eau pénètre par filtration dans une ravine très profonde, et laisse voir à sa surface une flamme d'un très vif incarnat. Si l'on en approche des brins de bois, de paille, ou autres matières combustibles le feu y prend à l'instant; elle est au degré de température ordinaire, et n'a ni odeur, ni goût particulier. Dans le voisinage se trouvent plusieurs sources sulfureuses.

On prend ordinairement la voiture publique pour aller de Canandaigua à Buffalo et de là aux chutes du Niagara. Cependant beaucoup de voyageurs donnent la préférence à la route du nord, plus courte et mieux entretenue. Au bout de quelques milles, le chemin longe la rivière de Génessy, et vous conduit à proximité de son embouchure dans le lac Ontario. Cette rivière prend sa source en Pensylvanie, et après un cours d'environ 125 milles, dans la partie ouest de cet état, elle se jette dans l'Ontario, au village de Charlotte. A quelques milles seulement de son embouchure sont trois chutes considérables : la première a environ 96 pieds de haut, la seconde 25, et la troisième 80. Près de la première on trouve le bourg florissant de Rochester.

Rochester, déja célèbre par ses moulins, ses fabriques et son commerce, prendra sans doute encore un grand accroissement lorsque le canal projeté, auquel on travaille sans relâche, lui fournira une communication directe et facile avec Albany. Rochester contient plus de 300 maisons et magasins, et n'a pas moins de 3,000 habitans. La rivière qui le traverse a 25 toises

environ de largeur, avec un pont de 50 pieds au dessus du niveau du sol. Le village de Carthage est à deux milles plus bas, près de la troisième chute.

Carthage était favorisé par le voisinage d'un très beau pont qui faisait donner la préférence à la route de la partie ouest de l'état. Ce pont, placé près du bassin des chutes, était formé d'une seule arche ayant 250 pieds d'élévation à partir du fil de l'eau, et 300 pieds de diamètre. Cette masse énorme fut de courte durée : elle s'écroula sous son propre poids. Depuis lors Carthage est désert.

De Rochester à Léwiston, la route passe sur une levée ou crête produite par une alluvion. Cette crête longe la partie sud du lac Ontario, sur un espace de 80 milles, c'est-à-dire depuis la rivière Génessy jusqu'à celle du Niagara. Le chemin est bombé au centre, et a généralement une largeur qui varie de 2 à 4 toises. En certains endroits il excède de 120 à 130 pieds le niveau du lac, dont il est éloigné de 6 à 10 milles. Cette route, formée par la nature, est parfaitement unie et en bon état sur toute l'étendue des 40 premiers milles, et bordée presque toujours de terres bien cultivées; mais la majeure partie du chemin restant à faire pour arriver à Léwiston est détestable; c'est une longue chaussée formée avec de grands arbres placés transversalement au milieu d'épaisses forêts, où l'on rencontre de loin en loin pour toute diversion les cases ambulantes de quelques défricheurs (*Settlers*), semblables à ces anciens patriarches qui émigraient avec leurs familles, certains qu'ils

sont de trouver dans cette contrée un morceau de terre pour les recevoir et les nourrir (10).

Léwiston, sur le côté est de la rivière Niagara, est en face de Queenston dans le Canada. La navigation sur le lac Ontario se termine à Léwiston, d'où par un portage on se rend au fort Schlosser, à la distance d'environ 8 milles. Tout fait présumer qu'autrefois les chutes versaient le torrent de leurs eaux sur l'emplacement même où est aujourd'hui Léwiston, mais que le volume des rochers ayant considérablement diminué avec le temps par l'action continuelle des eaux, celles-ci ont rétrogradé jusqu'au point où elles sont maintenant, c'est-à-dire à la distance de 8 milles. Avant d'arriver à Niagara, l'immense caverne appelée le Trou du Diable (the Devil's Hole), attire l'attention des curieux. Les eaux éprouvent un tournoiement continuel au fond de cette cavité, dont la circonférence est d'environ 1,200 pieds. Dans ces parages les bords escarpés de la rivière peuvent avoir 300 pieds.

Relais et distance d'Utique à Niagara.

	milles.		milles
New-Hartford	4	Geneva	6
West-Moreland	7	Seneca	7
Vernon	6	Gorham	5
Sullivan	9	Canandaigua	4
Manlius	12	Bloomfield	12
Derne	3	Lima	5
Onondaga	7	Avon	5
Auburn	24	Rochester	4
Cayuga	9	Léwiston	82
Junius	8	Niagara Falls	8

Chute du Niagara.

Cette cataracte réunit les eaux du lac Érié et autres lacs supérieurs, avec celles du lac Ontario et du fleuve Saint-Laurent; elle est sur la rivière de même nom qui a 35 milles de long, et depuis un demi-mille jusqu'à 6 ou 7 de largeur. Au dessus des chutes, la hauteur de ses rives varie depuis 4 jusqu'à 100 pieds. Immédiatement au dessous, le gouffre n'a pas moins de 300 pieds; mais depuis ce point jusqu'au lac Ontario, le lit de la rivière s'élève graduellement, et n'a pas au delà de 25 à 30 pieds de profondeur. Le Niagara est parsemé d'un grand nombre d'îles, dont la plus considérable, connue sous le nom de grande île, fut cédée à l'état de New-York, en 1815, par les Indiens de la nation sénécale. Pour prix de cette cession, l'état donna 1,000 piastres comptant, et s'obligea à faire une rente perpétuelle de 500 piastres par an. Cette île a 12 milles de long sur une largeur qui varie de 2 à 7 lieues. Des agriculteurs, formant environ 150 familles tirées du Canada et de l'état de New-York, sont venus la mettre en état de culture; de grands travaux ont été faits jusqu'à ce jour et continuent de s'exécuter avec succès.

Les chutes se trouvent au dessous de la grande île, à 20 milles environ du lac Érié et 14 du lac Ontario. A la hauteur de la crique de Chippeway, la rivière a près de 2 milles de largeur, et le courant en est extrêmement rapide. De ce point jusqu'aux chutes, elle se rétrécit de moitié; la pente des rapides est évaluée à 58 pieds. Le courant de la rivière au dessus des chutes se porte presque entièrement à l'ouest, et au dessous il

tourne brusquement au nord-est et coule dans cette direction l'espace d'environ un mille et demi, après quoi il tourne au nord jusqu'au lac Ontario. La cataracte s'épanche sur une crête de rochers en forme de croissant, laquelle se prolonge et embrasse un espace considérable au dessus du niveau de la rivière. La nappe d'eau est divisée en deux immenses colonnes par l'île de la Chèvre. Une autre île, ayant un diamètre d'environ 10 toises, donne naissance à une moyenne nappe d'eau de 4 à 5 toises de large, à l'est de l'île de la Chèvre.

La grande chute, ou le *fer à cheval*, du côté du Canada, a 600 pieds de large; elle se précipite dans la rivière en décrivant une ligne courbe d'environ 150 pieds, et sa projection est de 50 pieds, à partir de sa base. La petite chute, du côté des États-Unis, a 300 pieds environ, et tombe perpendiculairement de 164 pieds. L'élévation totale de la cataracte, y compris celle des rapides placés au dessus, est de 208 pieds.

Par le moyen d'un escalier solide et commode on peut descendre jusqu'au pied de la cataracte : un beau pont conduit à l'île de la Chèvre, qui est, suivant moi, l'endroit le plus convenable pour jouir tout à la fois de la vue des rapides, des chutes et des sites environnans. La vue prise du rocher de la Table, du côté du Canada, paraît avoir la préférence; mais cette question doit être décidée par le goût particulier de chaque spectateur. Je me contenterai d'observer que le rocher de la Table, par son plan incliné, décrit un angle saillant d'environ 50 pieds du côté de la cataracte et jusqu'à l'île de la Chèvre. Le sentier pour parvenir au sommet de ce

rocher fut dernièrement obstrué par un énorme bloc de pierre d'environ 20 pieds de long sur une largeur depuis 1 pied jusqu'à 4, lequel s'était détaché de la masse de rochers au bord du précipice. Quelque temps après on est parvenu à dégager le chemin, et on a pratiqué un escalier pour rendre moins difficile l'accès du fameux rocher.

Il est au dessus de nos forces de retracer les profondes émotions que fait éprouver au cœur de l'homme l'aspect de cette merveille de la nature; laissons ce soin à de plus habiles peintres, et bornons-nous à donner une idée imparfaite de ce phénomène. « D'un seul coup d'œil vous voyez les rives escarpées et les forêts immenses qui environnent cette scène majestueuse, la force irrésistible de ces flots, de ces tourbillons, de ces nuages d'écume et la rapidité de leurs mouvemens, l'éclat et la variété magique des couleurs, le volume, la vélocité de ces vagues en furie, les masses de vapeur qui s'élèvent à perte de vue et se condensent dans les airs; tel est l'ensemble de ce vaste tableau. Et le bruit, le mugissement de ces montagnes d'eau qui tombent et se brisent, vous agite, vous trouble, vous frappe de terreur, avant que l'ame puisse s'élever à la hauteur des idées qu'inspire ce grand, ce magnifique, ce sublime spectacle. »

Le Niagara forme la limite entre le Canada et les États-Unis : il devait être et il a été, à diverses reprises, le théâtre de plusieurs exploits guerriers, lorsque l'honneur national commandait d'en appeler aux armes. Dès l'année 1679 un poste militaire fut établi

au fort Niagara. En 1725 une forteresse régulière fut construite par les Français; prise ensuite par les Anglais elle appartient aux États-Unis depuis l'année 1796. Cette partie de la frontière a été témoin de plusieurs événemens importans lors de la dernière guerre. La bataille de Queenston, où le général anglais Brock fut blessé à mort, eut lieu le 12 octobre 1812, et l'incendie des villages de Newark, Buffalo et Black-Rock, en décembre 1813.

La bataille de Chippeway, livrée le 5 juillet 1814, a été décrite par un témoin oculaire, comme l'un des spectacles les plus imposans. « Le ciel était clair et serein, et l'armée occupait une position telle qu'on eût pu la choisir pour une parade ou pour un tournois: les troupes de part et d'autre n'étaient pas très nombreuses, mais leur tenue était admirable; les officiers-généraux à la tête de leurs colonnes; l'éclat dont brillaient les armes aux rayons du soleil, la précision et la variété des mouvemens; tout était de nature à reporter les idées vers ces pompeuses descriptions des historiens et des poètes de l'antiquité, à nous transporter dans les champs du Latium ou dans les plaines d'Ilion; en un mot, à rappeler ces souvenirs qui remplissent l'imagination de toutes les scènes d'héroïsme personnel et de valeur chevaleresque. »

Le 31 juillet, le général Scott s'était avancé sur Chippeway, et soutenu par la division d'artillerie du capitaine Towson, il avait balayé le pont en chassant les avant-postes ennemis. Dans l'après-midi, le général Ripley, avec le parc d'artillerie sous le commandement du major Hindman, vint occuper une



[redacted]

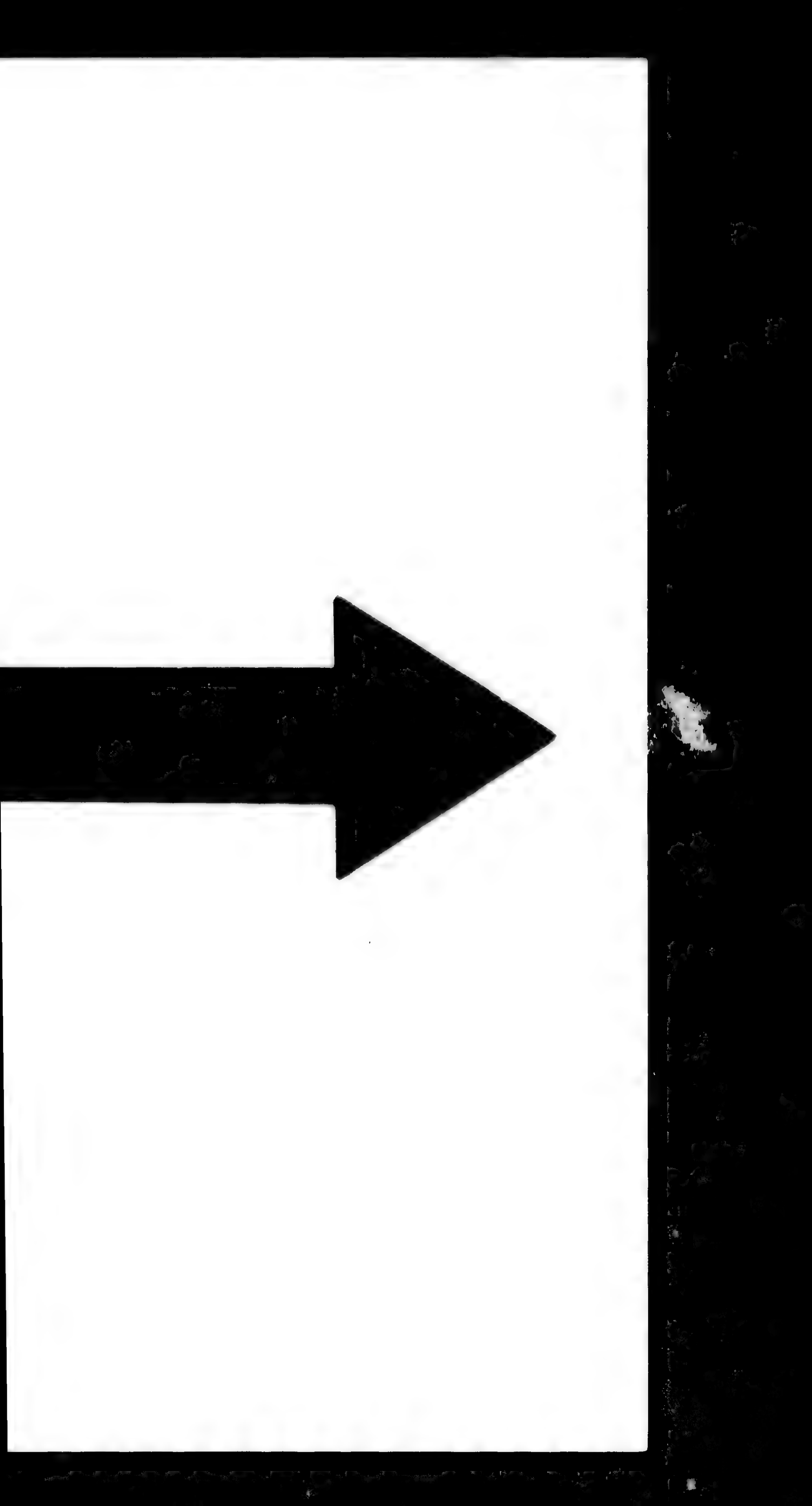
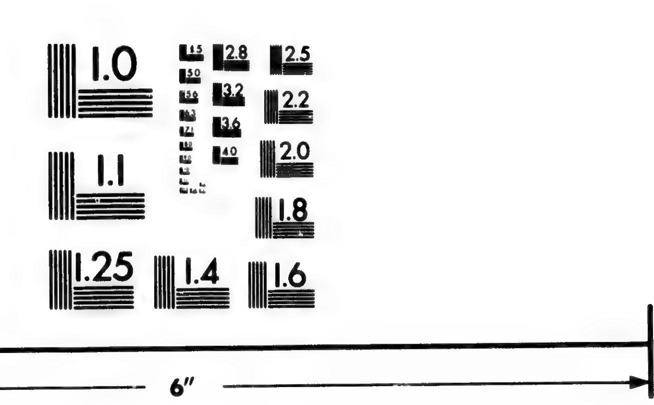
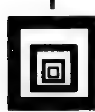


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Can




1.0
1.1

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	
	12X		16X	✓ 20X		24X		28X		32X	

The co
to the

The im
possibl
of the
filming

Origina
beginni
the las
sion, o
other o
first pa
sion, a
or illus

The las
shall c
TINUE
whiche

Maps,
differe
entirely
beginni
right a
require
metho

laire
s détails
ques du
t modifier
iger une
e filmage

d/
uées

aire

by errata
ned to

ent
une pelure,
façon à
.

32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol —► (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole —► signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

TOURNÉE A LA MODE

DANS

LES ÉTATS-UNIS.

Ouvrages qui se trouvent chez le même Libraire :

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE, aux sources du Sénégal et de la Gambie, fait en 1818, par M. Mollien, auteur du Voyage dans la RÉPUBLIQUE DE COLOMBIA, par ordre du gouvernement français; 2e édition revue et augmentée; 2 vol. in-8°, cartes et gravures, 12 fr.

VOYAGE DANS LES QUATRE PRINCIPALES ILES DES MERS D'AFRIQUE, fait par ordre du gouvernement, pendant les années 1801 et 1802, avec l'histoire de la traversée du capitaine Baudin jusqu'au port Louis de l'île Maurice, par J. B. G. M. Bory de Saint-Vincent; 3 vol. in-8°, avec atlas in-4° de 58 pl. 48 fr.

VOYAGE DANS L'EMPIRE DES BIRMANS, par Hiram Cox; traduit de l'anglais et augmenté de notes par M. Chaalons d'Argé; 2 vol. in-8°, ornés de costumes et fig. color., et d'une carte représentant la guerre actuelle de ces peuples contre les Anglais, 14 fr.

VOYAGE AU BRÉSIL, par le prince Maximilien de Wied-Neuwied, en 1815, 1816 et 1817; traduit par M. Eyriès; 3 vol. in-8°, avec un atlas in-folio composé de 41 grandes figures gravées en taille-douce, et de trois belles cartes, 90 fr.

LE MÊME OUVRAGE, papier vélin, 150 fr.

LE MÊME OUVRAGE, sans atlas, mais avec les trois cartes, 21 fr.

VOYAGE AU CHILI, AU PÉROU ET AU MEXIQUE, pendant les années 1820, 1821 et 1822, par le capitaine B. Hall, officier de la marine royale, entrepris par ordre du gouvernement anglais; orné de la carte de ce pays; 2 vol. in-8°, 14 fr.

VOYAGE DANS LA RÉPUBLIQUE DE COLOMBIA, par M. Mollien, auteur du VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE, etc.; 2 vol. in-8°, accompagnés de la carte de Colombia, et ornés de vues et de divers costumes; 2e édition, 14 fr.

VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE, ou DESCRIPTION DES PAYS arrosés par le Mississipi, l'Ohio, le Missouri et autres rivières affluentes, avec des observations exactes sur le cours et les sondes de ces rivières; sur les villes, villages, hameaux et fermes de cette partie du Nouveau-Monde; suivi de remarques philosophiques, politiques, militaires et commerciales; et d'un projet de lignes frontières et de limites générales; par feu le général COLLOT, ex-gouverneur de la Guadeloupe; 2 vol. in-8°, papier vél., et atlas gr. in-4° de 36 cartes, plans, vues, fig. 40 fr.

LE MÊME OUVRAGE, traduit en anglais, 2 tomes en un volume in-4°, avec le même atlas, 40 fr.

On a tiré de cette traduction quelques exemplaires sur grand papier vélin, 60 fr.

TOURNÉE A LA MODE

DANS

LES ÉTATS-UNIS,

OU

VOYAGE DE CHARLESTON A QUÉBEC
ET D'ALBANY A BOSTON,

PAR LA ROUTE DE PHILADELPHIE, NEW-YORK, SARATOGA,
BALLSTON-SPA, MONT-RÉAL,
ET AUTRES VILLES OU LIEUX REMARQUABLES;

Contenant des particularités intéressantes sur les événemens relatifs à l'établissement et à l'histoire de ces contrées, notamment sur les guerres du Canada entre les Français et les Anglais, sur la guerre de l'indépendance américaine, sur celle de 1812 à 1815; des détails circonstanciés sur la fameuse bataille de Saratoga, extraits des Mémoires récemment publiés par le général Wilkinson, témoin oculaire; ainsi que sur la bataille de la Nouvelle-Orléans, et sur la nature et les propriétés des eaux minérales de Ballston et de Saratoga; avec une Carte topographique pour l'intelligence des lieux mentionnés dans cet itinéraire.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

AVEC NOTES ET ADDITIONS,

PAR M. BOURGEOIS,

ANCIEN SECRÉTAIRE DU CONSEIL DE VILLE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

PARIS.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23,

ÉDITEUR DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE, PAR LE CAPITAINE DUPERREY.

1829.

ét
En
les
et
pa
pa
l'u
éto
l'e
l'E
lac
chá
à c
ren
flu
On
Nia
sep
sen
gra
rain
déta

AVIS DU TRADUCTEUR.

L'opuscule que nous offrons au public pourrait être intitulé *le Voyage en Suisse des Américains*. En effet, les sites, les paysages, les masses d'eau, les souvenirs historiques de l'Amérique du nord et de la Suisse ont entre eux une analogie frappante. Cependant s'il était question d'établir un parallèle entre les objets de même espèce qui dans l'une et l'autre contrée apparaissent aux regards étonnés du voyageur, certes l'Amérique du nord l'emporterait de beaucoup sur cette partie de l'Europe. Le Rhin et sa cataracte, le Rhône, les lacs de Genève, de Zurich, de Morat et de Neufchâtel, ne sont plus que des portraits en miniature à côté de grands tableaux tels que le Saint-Laurent, le Missouri, l'Ohio, le Mississipi et leurs affluens, les lacs Michigan, Supérieur, Huron, Érié et Ontario, les chutes du Mohawk, et surtout celles du Niagara. On peut donc affirmer que c'est la partie septentrionale du Nouveau-Monde que la nature semble avoir choisie pour y déployer toute sa grandeur et toute sa majesté. L'auteur de cet itinéraire a su réunir dans un cadre très resserré des détails suffisans pour donner une idée exacte de la

statistique d'une portion de cette vaste contrée, et des particularités remarquables sur les principaux événemens dont elle a été le théâtre. C'est ce qui nous a déterminé à le traduire en français, persuadé que la *Tournée à la mode dans les États-Unis* est faite pour intéresser parmi nous une classe nombreuse de lecteurs.

INTRODUCTION.

Cet itinéraire contient une légère esquisse des lieux où l'on passe ordinairement pour se rendre de Philadelphie à Québec par la route de Saratoga et des eaux minérales de Ballston, ainsi que pour effectuer le trajet depuis Albany jusqu'à Boston, avec quelques notes sur les événemens ayant trait à l'histoire politique ou à l'établissement de ces contrées. Pour que notre travail puisse remplir l'objet d'un mémorial ou livre de poche, les faits ont été recueillis de manière à le rendre plus spécialement utile ou intéressant pour le voyageur, qui rarement a le loisir de s'occuper d'une description très détaillée. Les tableaux que nous avons donnés, relativement aux routes et à la distance qu'il s'agit de parcourir pendant toute la durée du voyage, depuis Charleston jusqu'à Québec, et les frais à payer d'un lieu à l'autre, dispenseront de prendre des renseignemens

ailleurs, ou de recourir à d'autres ouvrages du même genre, beaucoup plus volumineux. Voilà ce qui détermine l'auteur à publier ce petit écrit; il sera satisfait s'il a atteint le but qu'il se propose.

TOURNÉE A LA MODE

DANS

LES ÉTATS-UNIS.

Relais et distance de Charleston à Philadelphie.

	milles.		milles.
Greenwich	3	Avérisboro'	25
Wapetaw-Church	14	Raleigh	35
Tweden-Cottons	17	Louisbourg	31
Santee-River	10	Warrenton	25
Georgetown	15	North-Carolina	16
Black-River	14	Harrisville	33
China-Grove	7	Billing's Tavern	23
Lynch's Creek	15	Petersburgh	9
G. Pedee-River	4	Manchester	22
Stage-House	14	Richmond	2
South-Carolina	25	Fredericksburg	54
Rowland's Tavern	6	Alexandrie	48
Lumberton	13	Washington	7
Counsell's Tavern	17	Baltimore	39
Fayetteville	15	Philadelphie	93

PHILADELPHIE. Cette cité florissante, capitale de la Pensylvanie, est située sur la rive occidentale de la Delaware, à 5 milles de son confluent avec le Schuylkill, qui forme sa limite à l'ouest. Elle fut fondée en 1682 et incorporée en 1701 (1). Sa charte lui ayant été retirée à l'époque de la révolution, elle fut administrée par le gouvernement de la province jusqu'en 1789 qu'elle fut incorporée pour la seconde fois. Sa population actuelle s'élève à plus de 90,000 ames. Les rues de cette

ville ont depuis 50 jusqu'à 100 pieds de large : bien pavées, bien entretenues, ornées de beaux et larges trottoirs, elles courent dans une direction parallèle, et sont coupées à angles droits. Les maisons, commodément distribuées, sont remarquables par leur élégance et leur propreté. Les édifices publics sont d'un fort bon style, particulièrement la banque de Pensylvanie et celle des États-Unis; ce dernier édifice occupe toute la face d'un îlet (2), et on le regarde comme un chef-d'œuvre d'architecture. Tous les jours il part de Philadelphie pour New-York une voiture publique et une malle-poste : le prix des places est de 4 piastres. Des bateaux à vapeur qui correspondent avec les voitures publiques partent chaque jour de cette ville pour Trenton, où se trouve une diligence pour New-Brunswick, qui en est éloigné de 30 milles; et à New-Brunswick on a établi un bateau à vapeur pour New-York. Entre le point de départ et celui de l'arrivée la distance est de 96 milles : on la parcourt en 12 heures; et en comprenant les frais de toute espèce, la dépense est de 4 piastres 62 *cents*. Les lieux les plus remarquables sur la Delaware, tant villes que villages, sont Frankfort, Bristol, Burlington, Bordentown et Trenton. L'ex-roi d'Espagne, Joseph Bonaparte, fait sa résidence à Bordentown : sa maison fut incendiée par accident, il y a quelques années, mais elle vient d'être reconstruite avec goût et magnificence. Pour se rendre de cette ville à South-Amboy, on a établi une route commode et bien entretenue.

Trenton, ville très commerçante, l'une des plus

peuplées du New-Jersey, et la capitale de l'état, est baignée par la Delaware, à 30 milles de Philadelphie. On y trouve des bateaux à vapeur, à bord desquels on s'embarque sur cette rivière. En face de Trenton, la Delawarre est très rapide; on la passe sur un pont récemment construit, encore plus remarquable par sa solidité que par son élégance. Le trajet jusqu'à New-Brunswick se fait par des voitures publiques qui se correspondent; et comme elles sont fort commodes, cette circonstance augmente le plaisir qu'une route bien entretenue et la beauté du paysage procurent ordinairement au voyageur. Le premier relai est à Princeton, distant de Trenton d'environ 12 milles.

Princeton est une jolie bourgade contenant environ 100 maisons et 600 habitans. On y remarque le collége de Nassau, auquel on a réuni un séminaire pour les étudians en théologie. Ces deux institutions sont confiées à des professeurs aussi respectables qu'éclairés, et l'on y compte, année commune, environ 200 élèves. Les bâtimens du collége sont en pierre et présentent un fort beau coup d'œil; et cet établissement, sous la direction du proviseur actuel, continuera, ainsi que les autres institutions littéraires de notre pays, d'obtenir du public le degré de bienveillance et d'encouragement qu'il mérite.

New-Brunswick, au sud-ouest du Raritan, à 18 milles de Princeton, est sur le bord de cette rivière, au pied d'une montagne escarpée et dans un bas-fond, ce qui en rend le séjour peu agréable. Sa population

n'excède pas 3,000 ames. Queen's-College (le collége de la Reine) y fut établi en 1770, par l'église réformée de Hollande; on avait d'abord eu l'intention d'y placer le séminaire pour les étudians en théologie. Dans le trajet de New-Brunswick à New-York, par le bateau à vapeur, la vue embrasse en même temps des terres bien cultivées sur les deux rives du Raritan, une baie spacieuse et la jolie ville de Perth-Amboy. Placée au fond de la baie, et très bien bâtie, Perth-Amboy est le séjour le plus sain et le plus agréable que l'on puisse trouver sur la côte atlantique.

Relais et distance de Philadelphie à New-York.

	milles.		milles.
Frankfort	4	Princeton	12
Holmesburgh	6	New-Brunswick	18
Bristol	10	Amboy	12
Trenton	10	New-York	24

New-York est située à la pointe de l'île d'York, au confluent des rivières de l'Est et d'Hudson, par les 40 degrés de latitude. Elle fut fondée par les Hollandais, en 1615, sous le nom de Nouvelle-Amsterdam, et incorporée par le gouvernement anglais en 1696. Sa population est de 125,500 ames, et sous ce rapport et pour l'étendue de son commerce, c'est la ville la plus importante des États-Unis. Quant au coup d'œil et à la régularité, New-York ne peut rivaliser avec Philadelphie; cependant elle a un air de grandeur et de richesse vraiment imposant. Cette masse de population toujours en mouvement, dans les rues et sur les quais, annonce cet esprit porté vers les grandes spéculations

commerciales ; tel est effectivement le trait caractéristique de ses habitans. On y voit grand nombre d'édifices publics construits avec un goût et une magnificence dignes de la splendeur de cette métropole de l'Union américaine. La distance de New-York à Albany est de 147 milles, et les communications entre ces deux villes sont alternativement établies par des voitures publiques qui se correspondent et font ce service pendant l'hiver, et par des bateaux à vapeur lorsque la navigation sur l'Hudson n'est pas interrompue par les glaces. Parmi ces bateaux, on s'accorde à donner la préférence au *Richmond* et au *Chancelier-Livingston*.

Le Chancelier et *le Richmond* partent pour Albany les mardis, jeudis et samedis, à quatre heures du soir, et *le Fire-fly* (la Mouche à feu), le vendredi à huit heures du matin.

Pour retourner à New-York, les deux premiers partent d'Albany les mardis, jeudis et samedis, à 10 heures du matin, et *le Fire-fly*, le samedi, à la même heure. Le prix ordinaire du passage est de 6 piastres.

Navigation sur l'Hudson.

Un bateau à vapeur sillonnant les eaux de l'Hudson est un spectacle nouveau et intéressant ; mais on doit ajouter que cette navigation offre au voyageur l'aspect de sites et de paysages tellement variés qu'il serait difficile de trouver ailleurs, et dans un voyage d'aussi courte durée, cet ensemble, cette réunion d'objets enchanteurs. Au plaisir que l'on éprouve en voyant la nature dans toute sa beauté et dans toute sa richesse se joint un contraste tellement frappant que la scène

est aussi pittoresque que ravissante. D'un côté des mornes couronnés d'épaisses forêts, ne laissent apercevoir aucune trace, aucun vestige de culture, et quelques pas plus loin on découvre tout à coup, et comme à l'improviste, de beaux et grands vallons peuplés de laboureurs dont les maisons parsemées çà et là forment un amphithéâtre charmant, tandis que de nombreux troupeaux paissent sur le sommet de mille collines environnantes. Dans le lointain on aperçoit confusément des clochers et des groupes de maisons, et devant soi l'on a pour perspective le tableau sans cesse renouvelé de forêts, de terres cultivées, de villes et de villages. En contemplant ainsi les œuvres infinies du Créateur, le cœur de l'homme s'enivre des plus douces, des plus tendres émotions.

A 40 milles environ de New-York on commence à découvrir les hauteurs nommées Highlands ou Fishkill; elles méritent une mention particulière, non seulement à cause de leur masse et de leur étendue, mais aussi parce que leur nom se trouve associé à quelques uns des événemens les plus importans de la révolution américaine. Cette chaîne de montagnes a 16 milles environ de profondeur et occupe sur les deux rives de l'Hudson un espace de 20 milles. On estime que la plus haute d'entre elles n'a pas moins de 1565 pieds. Le docteur Mitchell est d'opinion que dans l'origine des temps cette épaisse et solide barrière a formé obstacle au cours des eaux et a donné naissance à un lac assez élevé pour couvrir toute la surface comprise entre Quaker-Hill et les montagnes appelées Laconick à l'est, les hauteurs de Schawangunk et de

Catskill à l'ouest, et entre les petites chutes du Mohawk et les chutes d'Hadley sur l'Hudson; mais que par l'effet d'une convulsion de la nature cette chaîne de montagnes ayant été rompue, les eaux se sont précipitées avec violence dans ce qu'on appelle maintenant la baie de New-York. A l'endroit où commencent ces montagnes, du côté sud, on voit l'emplacement d'un vieux fort sur la pointe de Verplank, en face duquel se trouvait celui de Stoney-Point, qui fut pris sur le général Wayne en 1778, et que cet officier parvint à reprendre sur l'ennemi dans le cours de la même année. Plus au nord, et à la distance de 10 milles, on reconnaît la position du fort Montgommery, qui, malgré la belle et vigoureuse défense du général George Clinton, fut forcé de se rendre aux Anglais, en octobre 1777.

West-Point, l'un des postes militaires les plus importans durant la guerre de la révolution (3), est situé sur la rive occidentale de l'Hudson, à proximité des Highlands, dans la partie nord; on y voit actuellement un grand nombre de maisons et une école militaire construite sur un plateau qui fait partie de la rive de l'Hudson et qui a 176 pieds de haut. On y monte par un chemin pratiqué sur le côté nord de la pointe. Le fort Putnam était placé sur le sommet d'une masse de rochers contigus de 560 pieds d'élévation. Des ruines et le silence des déserts, voilà ce qu'on trouve aujourd'hui dans les lieux où jadis exista cette formidable forteresse. Cet amas de décombres tombant en poussière donne cependant encore une idée exacte de ce que fut cette barrière inexpugnable;

barrière que ne purent franchir les ennemis de notre liberté.

L'école militaire que le congrès a fondée à West-Point, fut organisée dans son origine, en 1802, par les soins du général Williams. Dans le choix des élèves la préférence est accordée d'abord aux enfans des officiers qui firent la guerre de la révolution, et ensuite aux enfans des officiers qui ont pris part à la guerre dernière (1812 à 1815), et qui sont décédés. Aucun élève n'est admis au dessus de l'âge de quatorze ans, et le nombre des cadets est fixé à 250. La dépense annuelle de chaque élève est de 336 piastres (1680 fr. environ), et il en coûte chaque année au gouvernement général 150,000 piastres pour le soutien de cet établissement. Au nombre des élèves on comptait dernièrement deux enfans appartenant à deux chefs indiens : ils avaient en partage les plus heureuses dispositions, et dans les examens et exercices publics ils ont remporté plusieurs prix. Antérieurement un jeune Indien avait déja offert le même phénomène; mais à peine eut-il atteint sa dix-septième année qu'il abandonna le temple des muses pour aller giboyer et par monts et par vaux; goût inné chez ces hommes de la nature.

Le major John André.

La destinée de ce jeune et brave officier est liée au souvenir des événemens de West-Point; c'est là que le perfide Arnold conçut le projet de trahir son pays et d'étouffer sa liberté naissante : il est devenu par cet acte infame l'objet du mépris et de l'exécration de

l'univers, et il est la cause directe de la fin tragique du malheureux André.

Benoît Arnold, né dans l'état du Connecticut, avait dès le commencement de la guerre montré la bravoure et l'intrépidité d'un soldat réunies à l'activité et aux talens d'un bon officier. Il s'était habilement acquitté de la mission difficile et hardie de pénétrer dans le Canada, en partant de l'état du Maine, pour suivre une route inconnue à travers des déserts, des torrens et des précipices. Les fatigues et les privations de toute espèce que pendant la durée de cette expédition il partageait avec ses soldats excitèrent en sa faveur la sensibilité et la reconnaissance nationales. A Québec de même que sur le lac Champlain et à Saratoga, il avait su payer de sa personne de la manière la plus éclatante; et au mois de novembre 1779, lorsqu'il fut promu au commandement du poste de West-Point, il portait d'honorables marques de son dévouement à son pays; je veux parler de ses blessures dans les affaires sanglantes et décisives qui avaient amené la reddition de l'armée de Burgoyne.

Le général Arnold occupait, à l'époque dont il s'agit, la maison de campagne du colonel Béverley-Robinson qui l'avait quittée pour rejoindre l'armée royale à New-York. Cette maison était en face de West-Point, à l'est de l'Hudson, dans un site agreste et solitaire, nullement fait pour adoucir les aspérités d'un caractère fantasque et difficile à contenter : il n'y trouvait point ces scènes si aimables, si attrayantes de la belle nature, qui parlent au cœur de l'homme et le disposent à des sentimens doux et vertueux. Ce fut

dans cette Thébaïde que le général Arnold fit aux Anglais les premières propositions ayant pour objet de leur livrer et le fort de West-Point et les troupes sous ses ordres. Les agens anglais nommés pour suivre cette affaire furent le colonel Béverley-Robinson et le major John André, et ils entretinrent pendant quelque temps une correspondance suivie avec le général américain, en profitant pour cela de leur station à bord de la corvette *le Vautour*, mouillée dans la baie d'Haverstraw, 10 milles environ au dessous des pointes Stoney et Verplank.

Le major André, à peine âgé de vingt-neuf ans, distingué par l'amabilité de son caractère et ses qualités éminentes, soit comme citoyen, soit comme soldat, possédait toute la confiance de ses chefs et jouissait du titre flatteur de favori de l'armée britannique. Il s'était nourri de la lecture des auteurs classiques; et, amateur éclairé des beaux-arts, il avait un goût particulier pour la musique, la peinture et la poésie. Dans sa première jeunesse il était devenu éperdument amoureux d'une très jolie personne nommée Délia : il lui consacrait tous les momens dont il pouvait disposer dans la maison de commerce où il travaillait, lorsque la fatale nouvelle du mariage de sa maîtresse, avec un rival plus heureux, le jeta confondu, désespéré, dans le tumulte des camps. L'auteur de sa biographie fait les réflexions suivantes :

« Il y a quelque chose de singulièrement remarquable dans le caractère d'André et dans les vicissitudes de sa vie. Doué d'un excellent jugement, que l'étude et les voyages avaient encore perfectionné, il

possédait en outre les graces de l'esprit, l'élégance des manières et tous les avantages du physique le plus agréable. Il était savant sans ostentation, s'exprimait avec facilité et avait le ton poli et persuasif; ses sentimens délicats, généreux, inspiraient pour lui la plus vive estime, et la douceur de son caractère lui conciliait l'affection de tout le monde.

« Par la réunion de ces belles qualités, il parvient à obtenir de son général une confiance sans bornes et il s'élève rapidement dans les rangs de l'armée; mais dans l'âge des illusions, au milieu de sa noble carrière, son imagination s'enflamme : séduit par l'appât des plus brillantes récompenses, il concourt à l'exécution du projet le plus avantageux qu'on pût concevoir dans l'intérêt de sa patrie, et tout à coup précipité du faîte des prospérités, il voit tous les rêves de son ambition dissipés et sa perte inévitable. »

Dans le cours du mois de septembre 1780, la funeste entrevue entre Arnold et André eut lieu sur le déclin du jour, et il est plus facile d'imaginer que de décrire les diverses émotions qui agitaient le cœur de ces deux hommes. André avait en perspective honneur, gloire et profit; il voyait une guerre dispendieuse terminée par son intervention, les intérêts de son prince garantis par le succès de son entreprise, et lui-même porté par l'estime et la reconnaissance de ses compatriotes sur les ailes de la renommée. Arnold n'avait point de pareils motifs à faire valoir : la sordide avarice, la soif de l'or, avaient étouffé ses nobles qualités; son pays était la victime désignée de cet infernal projet médité de sang-froid; ses libertés de-

vaient être sacrifiées à son infame trahison, et il ne pouvait envisager d'autre récompense de la part de ses concitoyens que la haine et le mépris.

Sous prétexte d'une correspondance avec le général anglais, au sujet du traité de paix projeté, Arnold était parvenu à enrôler à son service un citoyen aussi intelligent que respectable, nommé Smith. Sous la direction de celui-ci il fit expédier une chaloupe à bord de la corvette *le Vautour*, qui était toujours mouillée dans la baie d'Haverstraw, à 12 milles environ de distance, pour y prendre l'agent anglais et le conduire à l'endroit désigné pour la conférence. En examinant les papiers on vit qu'un sauf-conduit avait été adressé au colonel Béverley-Robinson, et qu'un second avait été laissé en blanc pour servir à tout autre officier qui pourrait être choisi pour cette importante mission. Le troisième portait le nom de John Anderson, sous lequel André consentait à être conduit et à débarquer sur ce rivage d'où il ne devait plus revenir.

L'entrevue se passa au pied d'un morne nommé Long-Clove, à l'ouest de l'Hudson. Le général Arnold s'y était rendu d'avance, et au moment de l'arrivée d'André on le trouva seul au fond d'un taillis de sapins, où devait se tenir leur conférence. Après un colloque qui se prolongea jusqu'à la nuit on s'aperçut qu'il serait impossible au major André de s'en retourner sans être découvert par les sentinelles des forts voisins, Stoney et Verplank. Il fut, en conséquence, conduit dans la maison de Smith, le même qui l'avait débarqué et qui ensuite l'accompagna sur le chemin de New-York. Dans cette maison il troqua

son uniforme pour un habit bourgeois; et muni d'un sauf-conduit du général Arnold, il se mit en route avec Smith pour se rendre à White Plains. Il passa la première nuit chez M. Mac-Coy, à 8 milles environ du lieu de son départ. Le jour suivant, lui et son compagnon de voyage marchèrent sans s'arrêter jusqu'à Pine's-Bridge (le pont des Pins), sur la rivière de Proton, branche de l'Hudson qui coule à l'ouest. Ayant obtenu les renseignemens nécessaires quant à la route qu'il devait suivre, André prit le lendemain matin congé de son guide et partit. Il n'avait pas fait plus de 6 milles de chemin lorsqu'il fut rencontré par trois miliciens, John Paulding, David Williams et Isaac Vanvert qui, avec d'autres, avaient été envoyés à la découverte entre les avant-postes des deux armées. Ces hommes arrêtèrent le major André près de Tarry-Town, en se jetant à la bride de son cheval. Au lieu d'exhiber immédiatement son sauf-conduit, André leur demande d'où ils sont? De là bas, répondent-ils, voulant dire de New-York, où se trouvait alors l'armée anglaise. Le jeune homme trop franc pour soupçonner un piége réplique aussitôt : « Et moi aussi j'en suis, » et se faisant connaître pour officier anglais il leur dit qu'il ne peut s'amuser plus long-temps parce qu'il est très pressé; mais voyant qu'il est leur prisonnier, il offre une montre de prix si on veut le relâcher. Cette offre ne fait qu'augmenter les soupçons; alors ces hommes le saisissent et l'entraînent derrière des buissons; ils le fouillent, et trouvent dans ses bottes plusieurs papiers écrits de la main même d'Arnold, contenant les ren-

seignemens les plus précis sur les munitions et la garnison de West-Point, et la manière la plus sûre de diriger une attaque contre cette forteresse.

Des dépêches furent immédiatement expédiées au général Washington, avec une lettre du major André par laquelle celui-ci informait de sa détention le général Arnold. Par un malentendu, Arnold eut connaissance de cet événement avant Washington. Soudain il s'empare du cheval du courrier et franchit, au risque de sa vie, le précipice qui le séparait de la rivière, y trouve des chaloupes qu'on tenait toujours prêtes pour se rendre à West-Point, et pour en revenir, se jette dans la première qu'il rencontre et fait signe au rameur de le conduire à bord de la corvette. Cependant Washington avait reçu les lettres qui lui étaient adressées; et à peine Arnold achevait de doubler la pointe de Stoney et celle de Verplank que le colonel Hamilton arriva dans ce dernier poste avec ordre de l'arrêter; mais il était trop tard.

André avait été pris le 23 septembre, et le 29 une cour martiale, nommée par Washington, décida que le major John André, adjudant-général de l'armée anglaise, était un espion et devait être traité comme tel, et que, conformément aux lois de la guerre et au droit des gens, il subirait la peine de mort.

L'ennemi protesta contre cet arrêt, sur le motif qu'André avait été admis dans le camp américain comme parlementaire, d'après les instances réitérées d'Arnold, officier commandant du district, à qui il avait eu le droit de demander un passeport tant pour aller que pour revenir. Les Américains déclarèrent

qu'ils regarderaient la sentence comme non avenue pourvu qu'Arnold leur fût livré (4); mais le général anglais n'ayant pas voulu y consentir, André fut exécuté le 2 octobre 1780, à Tappan, ou Orangetown, et il y fut inhumé.

Ainsi, dans le court espace de neuf jours écoulés entre son arrestation et son exécution, ce malheureux jeune homme est frappé de la foudre et précipité dans l'abîme. A la fleur de l'âge, au moment où il se croit le plus cher favori de la fortune, la tombe s'entr'ouvre et l'engloutit! Il possédait de belles et rares qualités, et il emporta l'estime et les regrets de tous ceux qui l'avaient connu.

Un sentiment d'intérêt pour sa mémoire engagea quelque temps après le gouvernement britannique à faire transporter, aux frais de l'état, ses restes en Angleterre : ils ont été déposés dans le caveau réservé pour la sépulture de la famille du prince régent, aujourd'hui George IV. On avait eu la précaution de planter sur sa fosse un cyprès pour reconnaître le lieu où ses cendres reposaient. Lorsqu'on fit les fouilles nécessaires pour son exhumation on s'aperçut que les racines de cet arbre s'étaient entrelacées autour des os du crâne de cet infortuné. On assure que ce cyprès a été pareillement transporté en Angleterre et qu'il est aujourd'hui dans le jardin particulier du roi (5).

Newburgh est une petite ville sur le penchant d'une colline à l'ouest de l'Hudson, 9 milles nord de West-Point et 100 milles sud d'Albany. Elle contient environ 500 maisons, et une population de 3000 âmes.

Par sa position elle est devenue le centre de relations commerciales fort étendues avec la contrée qui l'avoisine à l'ouest, et avec la ville de New-York, par le moyen de la rivière Hudson; pendant la guerre de la révolution elle fut quelque temps le quartier-général de l'armée américaine. De Newburgh on aperçoit distinctement Beacon-Hill, sur l'autre rive du fleuve, et les pointes élevées des montagnes de Fishkill, sur lesquelles on se rend en parties de plaisir dans la belle saison, pour jouir d'un horizon immense : de là on découvre une portion du territoire de cinq états de l'Union américaine. Cette chaîne de montagnes finit par se confondre avec les Apalaches, autre chaîne du même genre dans le nord-est; mais du côté sud, l'œil ne peut en apercevoir le terme. A une distance plus rapprochée on voit la position de West-Point, entourée de mornes dont le pied semble reposer sur le lit même de l'Hudson, tandis que leurs têtes rocheuses se perdent dans les nues.

Poughkeepsie, à 18 milles nord de Newburgh, est situé à un mille de l'Hudson, sur la grande route d'Albany à New-York, et il a été incorporé en 1801. Ce bourg, à peu près de la même étendue que Newburgh, est dans une position charmante, et fait un commerce considérable. Il a la forme d'une croix, les deux principales rues se coupant dans leur centre à angles droits. On y voit un chemin taillé dans le roc, se prolongeant depuis Poughkeepsie jusqu'à l'Hudson, où est un petit port de cabotage.

Catskill tire son nom d'une grande crique qui le traverse, et va verser ses eaux dans l'Hudson. Ce village est sur le bord occidental de ce fleuve, à 33 milles d'Albany; il contient environ 200 maisons et 1000 habitans. Ceux-ci ont su tirer parti de leur position sur la crique, et déja on voit un grand nombre de moulins et de fabriques qui donnent à Catskill un air de vie et d'aisance; c'est d'un bon augure pour son accroissement et sa prosperité future.

Athènes se trouve à 5 milles au dessus de Catskill. Ce village est incorporé et contient environ 1000 habitans. Placé en amphithéâtre sur le penchant d'un joli coteau qui prend naissance au bord de la rivière, et s'élève graduellement, il offre une perspective fort agréable. Le voisinage de la ville d'Hudson, qui se trouve précisément en face d'Athènes, sera probablement toujours un obstacle à ce que cette petite bourgade prenne jamais un grand accroissement sous le rapport du commerce; mais sa position lui assure des avantages d'un autre genre. Athènes offre à sa proximité des sites tellement variés sur les bords du fleuve, qu'il s'y trouve déja grand nombre de maisons de plaisance habitées par de riches propriétaires.

Hudson est sur le bord oriental du fleuve qui porte le même nom, à 30 milles sud d'Albany. Le plateau sur lequel elle est située s'élève presque perpendiculairement à la rivière, par bancs de 50 à 60 pieds de hauteur, et il se termine à l'est au pied de montagnes escarpées, d'où l'on domine la ville et ses environs. On y jouit aussi de la vue du fleuve et d'un paysage

qui se prolonge l'espace de plusieurs milles. Sa population est de 4,500 ames, et chaque jour elle voit accroître ses richesses, son commerce, et le nombre de ses habitans. La crique de Clavérack à l'est, et celle de Kinderhook au nord, sont une ressource précieuse pour les moulins et les fabriques; aussi Hudson en est abondamment pourvu, et occupe le troisième rang parmi les cités manufacturières de l'état. Sur l'autre rive, à proximité d'Athènes et de Catskill, la vue se porte sur des maisons de campagne, des fermes et des terres cultivées; c'est une vaste plaine qui a pour bornes les montagnes escarpées de Catsberg ou Catskill; ces montagnes, par leur forme, rappellent l'idée de ces tours ou forteresses antiques, et leur sommet se perd dans les nues. Celle qu'on appelle le *Round-Top*, et qui est la plus élevée, a 3,105 pieds, et le *High-Peak* 3,019 pieds au dessus du niveau du fleuve. La navigation sur l'Hudson, par le bateau à vapeur, se prolonge jusqu'à 30 milles au-delà d'Albany, mais elle n'ajoute rien au tableau que nous venons de tracer; on y voit la nature dans toute sa simplicité, sans que l'art ait fait aucun effort pour l'embellir.

Distance de New-York à Albany.

	milles.		milles.
Kingsbridge	12	Poughkeepsie	14
Philipsburgh	4	Rhinebeck	16
Tarry-Town	11	Livingston's Manor	20
Croton	8	Catskill	4
Verplank's Point	5	Hudson	5
Peekskill-Landing	4	Kinderhook	13
Fort Montgommery	6	Baltimore	3
West-Point	3	Albany	10
Newburgh	9		

Albany. On ne peut mettre cette ville en parallèle avec New-York, soit pour le commerce et la population, soit pour la richesse et la beauté; c'est cependant aujourd'hui la capitale de l'état. Baignée par l'Hudson, elle est à 147 milles nord de New-York, et à 10 milles environ au sud de Waterford, où se termine la navigation sur ce fleuve. Le site d'Albany s'élève graduellement jusqu'à 153 pieds, à partir de la rivière. A la distance d'un demi-mille on en juge favorablement; mais cette première impression s'affaiblit quand on la voit de près. Les rues sont généralement étroites et tortueuses; et malgré l'élégance avec laquelle on y bâtit actuellement, l'étranger est trop souvent ramené à l'idée des premiers temps de cette ville, par l'aspect désagréable d'un grand nombre de vieilles maisons détériorées, qui datent de sa fondation. Le Capitole, où siége la législature et où l'on a placé les bureaux des officiers publics, se trouve à l'entrée de State-Street (rue de l'État), sur une éminence de 130 pieds au dessus du niveau du fleuve; il est construit en pierres de taille; sa hauteur est de 50 pieds sur 115 pieds de long, et 90 de profondeur. On assure qu'il n'a pas coûté plus de 1150 piastres. La concession primitive de l'ancien fief de Rensselaër comprenait un district entier sur les deux rives de l'Hudson; sa superficie était de 24 milles sur 42, de l'est à l'ouest. C'est aujourd'hui la propriété de l'honorable Stephen Van-Rensselaër, dont la maison est à peu près au centre de ce vaste domaine, à l'extrémité nord de la ville; et cette maison, par sa magnificence et ses dépen-

dances considérables, fait assez connaître l'immense fortune du propriétaire.

Le Muséum d'Albany est curieux et intéressant. On l'a placé au troisième étage de l'ancien Hôtel-de-Ville, dans une salle assez vaste pour contenir les nombreuses productions de la nature et des arts qui le composent. Cependant le local aurait pu être mieux choisi; mais pour le nombre, la variété et la classification des articles, cette collection égale, si même elle ne surpasse, toutes celles du même genre qui existent dans les États-Unis.

Le mouvement, l'activité qui se déploient dans cette cité indiquent suffisamment à quel point le commerce y fleurit; sa population est d'environ 12,000 ames, et sous ces deux rapports, signe évident de la prospérité publique, elle ne le cède à aucune autre du même état, excepté New-York.

D'Albany il s'expédie régulièrement des voitures publiques pour Montréal en Canada, pour Salem et White-Hall; pour Niagara, dans l'état de New-York; Burlington, Middlebourg, Rutland, Bennington, Bratteborough et Windsor, dans l'état de Vermont; Walpole, Keene et Hanover, dans l'état de New-Hampshire, et pour Boston, dans l'état du Massachussets.

Dans la belle saison il existe un pareil moyen de communication entre Albany et Sandy-Hill, par la route de Troy, Lansingburgh, Waterford, Ballston et Saratoga. Les voitures sont très commodes et les chevaux excellens. L'arrivée à Albany et le départ de cette ville ont lieu tous les jours, excepté les dimanches. Le prix des places pour Ballston est de deux piastres

par chaque personne, et pour Saratoga de deux piastres et demie.

Troy est à six milles d'Albany, en remontant le fleuve. A l'est se trouve une chaîne de montagnes escarpées qui bornent la plaine dans laquelle cette ville est située, et qui s'étendent jusqu'à l'Hudson. Pour la beauté du site et du paysage environnant on ne croit pas exagérer en affirmant qu'aucun lieu habité sur l'Hudson ne l'emporte sur la ville de Troy. Les rues courant nord et sud se rejoignent l'une à l'autre à l'extrémité nord, et sont coupées à angles droits par celles qui courent dans la direction de l'est à l'ouest. Les maisons sont généralement en bois, et ombragées par de beaux arbres plantés le long des rues; celles-ci sont maintenues dans le meilleur état par des remblais de sable et de gravier, à défaut de pavé. La population de Troy est d'environ 7,000 ames. Il y a trois églises ou temples pour les différentes sectes ou communions religieuses, un palais de justice et une prison. Un grand édifice en briques, à trois étages, a été dernièrement construit aux frais de la corporation municipale, pour en faire une école de jeunes demoiselles. Cette maison est tenue par plusieurs dames qui, par leur zèle et leurs talens, ont donné à cet établissement une supériorité incontestable sur tous ceux du même genre dans l'état de New-York. Année commune, 60 à 80 jeunes personnes y reçoivent leur éducation; les amis des lettres viennent aussi de doter un lycée, et cette institution fait concevoir des espérances qui se réaliseront par la suite.

Lansingburgh, à 3 milles de la précédente, ne consiste guère qu'en une seule rue courant parallèlement au fleuve. Derrière cette bourgade s'élève une montagne escarpée, au sommet de laquelle on trouve le fameux rocher du Diamant, qui de temps à autre jette le plus vif éclat par la réverbération des rayons du soleil. Le coup d'œil de Lansingburgh n'annonce pas un grand état de prospérité; la plupart des maisons, généralement mal entretenues, tombent en ruines. Cette bourgade contient cependant deux églises, une banque et une école : sa population n'excède pas 3,000 ames. A l'extrémité nord se trouve un pont très beau et solidement construit sur l'Hudson; ce pont aboutit au village de Waterford, dont nous allons parler.

Waterford a été récemment incorporé, et par sa position favorable au commerce, il est regardé comme chef-lieu du comté de Saratoga. Au confluent du Mohawk avec l'Hudson, il tire grand avantage de cette position par un commerce de cabotage fait au moyen de petites embarcations qui, en très grand nombre et dans presque toutes les saisons de l'année, fréquentent ces parages; il contient une population de 1,500 habitans. Ses relations commerciales sont déja très avantageuses; mais elles prendront un grand essor, lorsque la navigation sera établie sur le canal du Nord (6) qui doit aboutir à Waterford. A un mille environ, dans la direction sud-ouest, se trouve le fameux cohoz du Mohawk.

Cohoz ou chute du Mohawk.

Cette cataracte du Mohawk est à 3 milles de son confluent avec l'Hudson; elle a 950 pieds de largeur et 50 de hauteur perpendiculaire; et si on la mesurait à partir du point où commence le plan incliné qui la domine, elle n'aurait pas moins de 70 pieds d'élévation. Pour jouir du spectacle imposant qu'elle présente et des sites pittoresques qui l'environnent, il faut se placer sur le pont construit à un mille plus bas. La chaîne de rochers à pic qui resserrent le lit du Mohawk, le bruit de la cataracte répété au loin par des échos sans nombre, ces flots écumans qui se précipitent avec fracas dans un goufre entr'ouvert sous les pieds du spectateur, le contraste frappant de cette scène animée et bruyante avec la solitude des lieux d'alentour, tout imprime à ce tableau un caractère de grandeur et de majesté. Une ancienne tradition porte qu'un chef de la nation Mohawk, voulant traverser la rivière en canot, s'embarqua si près des rapides qu'il ne put lutter contre la force du courant; voyant que tous ses efforts sont vains, que sa perte est certaine, il prend son parti en brave; et avec le stoïcisme et le sang-froid d'un véritable Indien, il fait voguer son canot dans la direction du courant, s'assied près du gouvernail, et avec sa pagaye d'une main et sa bouteille de l'autre, il est entraîné dans l'abyme et disparaît à jamais.

L'Île de Van-Schaick, à proximité de Waterford,

est une terre d'alluvion formée par les dépôts successifs du Mohawk. Ce lieu fut le quartier-général de l'armée américaine en 1777, et au mois de septembre de la même année elle quitta ce poste et marcha contre le général Burgoyne, alors campé à Beymus-Heights. Il est peu de contrées au monde qui puissent l'emporter sur les plaines de Saratoga : l'étranger y trouve tout à la fois des souvenirs du plus haut intérêt et tous les agrémens de la vie. D'un côté Hébé lui fournit les moyens de conserver ou de rétablir sa santé, et lui promet les plus précieux avantages que le ciel dans sa bonté ait daigné départir aux mortels; Mars, d'un autre côté, fait entendre sa voix, et lui montre ces champs de bataille où la valeur guerrière fut couronnée des lauriers de la victoire. Tant que les événemens liés à l'histoire de l'indépendance américaine exciteront la curiosité ou l'intérêt, tant que le soin de veiller à sa santé et le désir de se procurer des distractions ou des amusemens seront le partage des humains, Saratoga continuera d'être le séjour du convalescent, de l'homme du monde, du patriote et du philosophe.

En partant d'Albany pour se rendre à Ballston-Spa, on fait 18 milles de chemin sur les rives de l'Hudson, et cette partie de la route est belle; mais après avoir quitté Borough, qui est à 8 milles de Waterford, le chemin devient inégal, raboteux, et dans la saison des chaleurs le voyageur y souffre beaucoup de la poussière. Le paysage est peu varié, attendu le grand nombre d'épaisses forêts de pins qui couvrent cette contrée.

Relais et distance d'Albany à Ballston-Spa.

	milles.		milles.
Troy	6	Borough	8
Lansingburgh	3	Taylor's	7
Waterford	1	Ballston-Spa	5

BALLSTON-SPA, joli village attenant à la ville de Milton, dans le comté de Saratoga, est dans une vallée, au fond de laquelle coule une branche du Kayadérosséras, dont les eaux se réunissent à celles de l'autre branche, à l'extrémité orientale. Les limites de Ballston-Spa sont tracées par la nature. Au nord et à l'ouest, ce sont des montagnes de sable, et au sud et à l'est, une crête de terre dont la déclivité a lieu du côté du village, autour duquel elle forme un demi-cercle. Le Kayadérosséras, dont les eaux sont assez abondantes pour faire tourner un moulin, coule vers l'extrémité nord-est. Le pêcheur, dans une barque légère, vogue sur ses eaux et remplit ses filets, tandis que le promeneur foule le tapis vert de ses rives. Ce village a été incorporé en 1807; et ses magistrats municipaux, au nombre de trois, sont élus tous les ans. Il contient 112 maisons et 614 habitans. On y a placé la cour de justice, dont le ressort s'étend sur tout le comté; et l'on y trouve deux églises, l'une épiscopale et l'autre anabaptiste, une école, une imprimerie, une bibliothèque et un cabinet de lecture. Sa réputation est due à la découverte d'une source d'eau minérale très abondante qui coule à Ballston et à Saratoga, à proximité de l'auberge tenue par M. Aldridge; on en fit d'abord une espèce de fontaine,

en l'entourant d'un simple tonneau enfoncé en terre jusqu'au niveau du sol, et sans aucune défense contre les incursions des bestiaux qui venaient souvent s'y désaltérer; ensuite, grace à la munificence des citoyens, on la convertit en un beau bassin pavé et entouré de marbre avec une balustrade en fer. Le marbre et le pavé ont disparu, mais la balustrade est restée; elle est tout à la fois un objet d'ornement et de protection pour la fontaine. Cette source coule probablement toujours à partir du point où elle fut découverte, mais quelques pieds au dessous du sol qui l'environne, parce que ce sol a été exhaussé par des remblais successifs, afin d'améliorer et de maintenir en bon état la route sur laquelle se trouve cette fontaine.

LOW'S SPRINGS est à l'extrémité orientale du village, sur la propriété de M. Low, d'où cette source tire son nom, et à la générosité duquel les habitans du village ont de grandes obligations. Sur cette fontaine on a construit des bains vastes et commodes, et l'on a rendu tributaires de ces bains non seulement les eaux de cette même fontaine, mais aussi celles qui proviennent de plusieurs sources voisines.

WASHINGTON-FOUNTAIN, ou la *Fontaine de Washington*, située entre les deux sources dont il vient d'être parlé, coule au centre du village, et après avoir parcouru un espace de 50 toises, se jette dans le Kayadérosséras. Elle fut découverte dans l'été de 1817, et on l'a renfermée dans un beau bassin de

pierre enfoncé dans la terre jusqu'à 23 pieds de profondeur, auquel on a adapté un tuyau de 5 pieds de long. Le diamètre du bassin n'a pas moins de 28 pieds, mais il est toujours à pleins bords, et les eaux limpides qui le remplissent s'échappent de leur prison sous la forme d'un joli jet d'eau. Ainsi la fontaine de Washington a un double avantage; elle plaît à l'œil du voyageur, surtout lorsqu'il la voit pour la première fois, et elle flatte son palais lorsqu'il en savoure les eaux salutaires.

L'analyse chimique de ces eaux a donné pour résultat du muriate et du carbonate de soude, du carbonate de chaux, du carbonate de magnésie et du carbonate de fer : ces mêmes ingrédiens se trouvent en plus ou moins grande quantité dans toutes les eaux minérales de cette contrée, tant à Ballston qu'à Saratoga.

Les principales auberges ou pensions bourgeoises sont celles de Sans-Souci, d'Aldridge et de Corey. L'établissement de Sans-Souci, avec ses dépendances, occupe une superficie de plusieurs acres dans la partie orientale du village. Le plan adopté et suivi dans la construction et la distribution de cette maison, ainsi que les travaux d'utilité et d'embellissement qui la décorent, font le plus grand honneur au bon goût de son opulent propriétaire. L'édifice est en bois et a trois étages; sa façade est de 169 pieds, et chacune des ailes a 153 pieds de long; il y a de quoi loger 130 personnes. Il est entouré d'une superbe cour ornée d'arbres et d'arbustes de plusieurs espèces, et avec les galeries et les vastes salles qui s'y trouvent c'est un

séjour délicieux pendant les fortes chaleurs de l'été.

L'auberge d'Aldridge, ornée d'un grand jardin, à l'extrémité ouest du village, et celle de Corey, à l'extrémité sud, méritent d'être citées avec éloge. Leur position, au milieu de belles et riantes campagnes, sera toujours pour elles un droit acquis à la préférence d'un grand nombre de voyageurs pendant leur court séjour aux eaux. Outre ces auberges il y a plusieurs maisons où l'on peut avoir logement et pension à divers prix établis par semaine.

Sans-Souci, 10 piastres; Aldridge, 8 piastres; Corey, 8 piastres; Clark, 5 piastres; Village-Hôtel, 5 piastres, madame Mac-Master, 5 piastres.

La malle-poste, venant des contrées sud et est, arrive à Ballston-Spa les lundis, mercredis, vendredis et samedis, et des contrées ouest le jeudi de chaque semaine; elle part les dimanches, mardis, jeudis et vendredis. Outre le bureau de poste de Ballston-Spa il en existe un dans la ville de Ballston, distante de trois milles, mais les lettres éprouvent des retards ou ne parviennent point à leur destination lorsque les correspondans négligent de désigner positivement celui des deux endroits pour lequel leurs lettres sont destinées.

On est admis à toute heure de la journée dans la bibliothèque et le cabinet de lecture moyennant une très modique rétribution. On peut y lire toutes les gazettes des États-Unis. La bibliothèque contient quelques recueils périodiques; elle est composée d'un petit nombre de volumes, cependant on trouve moyen d'y faire un bon choix d'ouvrages, tant pour l'utilité que pour l'agrément.

A six milles de Ballston-Spa, en se dirigeant vers le sud, on voit le lac de Ballston, quelquefois nommé le Grand lac. Dans cette excursion on ne trouve qu'une seule auberge, ou plutôt une ferme qui en tient lieu, à proximité de la rive occidentale du lac. M. Macdonald, à qui elle appartient, est Irlandais de naissance, et lorsqu'il arriva pour la première fois en Amérique, en 1763, avec son frère, il forma cet établissement où il a constamment résidé depuis. Il reçut pendant quelque temps chez lui sir William Johnson (7), lorsqu'en 1767 celui-ci vint prendre les eaux de Saratoga; c'était la première fois qu'on en faisait usage de cette manière. Le lac offre une belle nappe d'eau de 5 milles de long sur un mille de large. De là on découvre autour de soi un paysage très agréable formé par des terres bien cultivées, et par des bois fort attrayans pour le chasseur, tandis que cette plaine liquide, peuplée de nombreux habitans, ne laisse rien à désirer à l'amateur de la pêche.

Saratoga-Spring, à 7 milles nord-est de Ballston-Spa, et à 24 milles de Waterford, est sur un petit monticule, au centre d'une plaine fertile. On y jouit, sinon de la beauté du coup d'œil, au moins de l'avantage d'un air salubre qui contribue pour beaucoup au rétablissement de la santé de ceux qui viennent prendre les eaux. Celles-ci, dont on vante à juste titre les propriétés curatives, se trouvent sur le revers d'un coteau contigu au village, du côté est, et elles correspondent, par des conduits souterrains, à cette multiplicité de sources dont les principales sont :

le Congrès, l'Hamilton, le Grand-Rocher, le Colombien, le Rocher-Plat, et le Président. A la distance d'un mille environ, à l'est, à l'endroit ou M. Taylor fait sa résidence, on a trouvé un amas de sources de cette espèce, et on les appelle les dix sources (ten springs). Leurs eaux ont les mêmes propriétés que celles de Ballston-Spa, et on ne les distingue les unes des autres que par une légère différence dans les quantités relatives des mêmes ingrédiens.

Congress-Spring. Les eaux minérales du Congrès, se trouvent à l'extrémité sud du village de même nom, sur des terres appartenant à MM. Jean et Robert Livingston. La source en fut découverte il y a vingt-sept ans; elle s'épanchait alors à travers la fente d'un rocher que l'on voit encore à quelques pieds de distance de la fontaine actuelle. Cette source continua de couler ainsi pendant plusieurs années, mais des travaux ayant été faits pour mettre en culture le terrain adjacent, un accident imprévu en dérangea le cours, et par suite elle reparut dans l'endroit où on la voit actuellement. Elle est renfermée dans un tube enfoncé de 12 à 14 pieds en terre, afin d'empêcher que la qualité de ses eaux ne soit altérée par le mélange d'eaux étrangères. Les travaux ayant pour objet de conserver cette source dans toute sa pureté, ont été récemment exécutés aux frais du docteur John Clark, de New-York, et par cet acte de générosité et de patriotisme, il s'est acquis des droits à la reconnaissance des habitans de Congress-Spring.

Le Grand-Rocher (*the High-Rock*), situé sur le côté ouest du vallon adjacent, vers la partie orientale du village, et à un demi-mille environ au nord des eaux minérales du Congrès, est de forme pyramidale; sa base a 9 pieds de diamètre et sa hauteur est de 5 pieds. Il semble avoir été formé par une concrétion de particules pierreuses amenées successivement par des eaux minérales jaillissantes qui coulaient ensuite sur son cratère par une rigole d'environ 12 pouces de diamètre, en suivant exactement toutes les sinuosités ou contours du rocher, depuis la crête jusqu'à la base. Cette source fut visitée en 1767 par sir William Johnson; mais depuis long-temps elle était connue des Indiens, qui y furent conduits soit par l'effet du hasard, soit en donnant chasse aux animaux qui fréquentaient ces parages, alléchés par la salure de ses eaux. Antérieurement à la guerre de l'indépendance une maison de bains avait été construite en cet endroit, ensuite abandonnée, ensuite rétablie, et depuis lors leur grande réputation engagea plusieurs personnes à y former des établissemens.

Depuis quelques années l'eau reste à deux pieds au dessous du cratère; on prétend qu'elle a trouvé une issue à travers une fente occasionnée par la chute d'un arbre, et que par suite de cet accident elle a cessé de déborder; mais on est fondé à révoquer en doute cette opinion. Il est plus raisonnable de penser que ce rocher, formé non dans la profondeur du sol, mais seulement à sa surface, a péché par la base, c'est-à-dire que cette base, fatiguée et dégradée depuis long-temps par l'action continuelle des eaux, a fini par céder, et

les a laissé filtrer entre elle et la terre humide et spongieuse qui l'environne. Cette idée acquiert de la consistance par la seule inspection du pied de ce rocher du côté de l'est; on est parvenu à y enfoncer des morceaux de fer et de bois jusqu'à la profondeur de plusieurs pouces.

Entre le Grand-Rocher et les eaux minérales du Congrès se trouve le grand nombre de sources qui abondent dans cette contrée. A proximité des deux sources principales, celles d'Hamilton et Monroe, on a construit des bains vastes et commodes qui sont des lieux de réunion tant pour le plaisir que pour la santé, durant la saison des chaleurs.

Une notice sur leurs propriétés et leur usage a été donnée par un homme très érudit, auteur d'une analyse des eaux minérales, publiée en 1819, et d'un ouvrage qui a paru dernièrement sur la géologie du comté de Saratoga; je veux parler du docteur John H. Steel, résidant aux eaux de Saratoga. Les remarques suivantes sont extraites de ce dernier ouvrage.

« Les eaux minérales de ce comté ont, dit-il, acquis à juste titre une grande réputation dans les États-Unis, et leur efficacité incontestable dans le traitement de plusieurs maladies est avouée et reconnue, même en Europe. On peut les diviser en trois classes : eaux sulfureuses, eaux acidulo-salines, et eaux acidulo-chalybées.

« Les eaux sulfureuses, c'est-à-dire celles qui contiennent du gaz hydrogène sulfuré, se trouvent, en plusieurs endroits, à proximité des carrières d'ardoises argilacées, et elles doivent probablement leur origine

à la décomposition du sulfate de fer qui se rencontre dans ce rocher (High-Rock ou Grand-Rocher, dont on a déja parlé).

« Les sources d'eaux minérales appartenant à cette classe sont situées sur la rive orientale du lac Saratoga, environ à un mille au dessus de Snake-Hill (montagne du Serpent), au fond d'un ravin qui, se prolongeant jusqu'au lac, laisse apercevoir une belle nappe d'eau. Cette fontaine est à quelques toises seulement du ravin; l'eau sort d'un lit formé de terre argileuse, et répand une forte odeur de soufre dans l'atmosphère; elle est très limpide quand on la puise, mais si on la laisse reposer quelque temps elle se dépouille d'une petite quantité de terre argileuse qui, jetée sur des charbons ardens, s'enflamme comme le soufre. On trouve quelquefois ce sédiment autour de la fontaine et sur le bord de l'eau courante qui en provient.

« Les parties constituantes de cette eau minérale sont l'hydrogène sulfuré et une petite quantité d'alumine qu'elle tient en dissolution, et qui est trop faible pour nuire à sa limpidité.

« On pourrait facilement construire des bains dans le voisinage, et y conduire l'eau de la fontaine, qui en fournit une quantité suffisante pour les alimenter constamment. Les bains d'eaux minérales de cette espèce sont vantés depuis long-temps, et avec raison, comme très efficaces dans la cure d'un grand nombre de maladies éruptives, et il est très probable que par la suite ces eaux deviendront un puissant auxiliaire pour celles de Saratoga et de Ballston; elles n'en sont

qu'à une petite distance, et la contrée offre une réunion de sites et de paysages charmans par la vue du lac et de ses environs.

« L'hydrogène sulfuré se rencontre aussi dans les eaux d'une petite source acidulo-saline, dans la ville de Milton, à 2 milles ouest de Saratoga-Spring ; mais il est presque nul dans les eaux provenant d'une des fontaines de Ballston-Spa.

« Les principes acidulo-salins et calibés caractérisent les eaux de Saratoga-Spring et celles de Ballston-Spa; ils se rencontrent aux extrémités méridionales de leur formation secondaire et dans le voisinage immédiat de la transition. On voit grand nombre de sources de ce genre répandues çà et là sur une superficie de plusieurs milles; toutes ces sources tirent probablement leur origine d'un seul et même laboratoire, vu que les propriétés des divers principes qu'elles tiennent en dissolution sont les mêmes et ne diffèrent que sous le rapport de la quantité.

« Celles dont la réputation l'emporte sur les autres à Saratoga-Spring sont le Congrès, Colombien, Hamilton, Flat-Rock, High-Rock et le Président. Celles de Ballston-Spa, dans le même cas, sont Old-Spring, Washington et Low. Parmi toutes ces eaux, celles du Congrès occupent, sans contredit, le premier rang par la quantité de principes acidulo-salins qu'elles contiennent. D'après l'analyse que j'en ai faite il y a plusieurs années, et qui se trouve pleinement confirmée par des expériences subséquentes, un gallon, ou 231 pouces cubes de cette eau, contient 676 grains de substances en état de dissolution parfaite, dont un peu

plus des deux tiers est du muriate de soude ou sel commun; un peu plus du quart est du carbonate de chaux, et le surplus consiste en carbonate de soude, carbonate de magnésie, et carbonate de fer. Mais ce qui distingue et caractérise d'une manière toute particulière cette même eau minérale, c'est qu'au moment où on la puise elle contient en gaz acide carbonique moitié en sus de son propre volume, quantité jusqu'ici sans exemple dans aucune des eaux minérales fournies par la nature.

« La colombienne est une eau acidulo-calibée; un gallon de cette eau contient 354 grains de substances dont les deux tiers à peu près se composent de muriate de soude, un tiers environ de carbonate de chaux, sept grains et demi de carbonate de soude et de magnésie. Elle contient quelquefois une quantité de gaz acide carbonique excédant son propre volume.

« L'eau du Flat-Rock (Rocher-Plat) est pareillement acidulo-calibée; elle contient la même quantité de fer que la colombienne, mais moins de principes salins; en revanche, elle offre plus de propriétés gazeuses.

« Les eaux d'Hamilton, de High-Rock (Grand-Rocher), et du Président, sont d'une nature saline; les substances qu'elles tiennent en dissolution étant composées de muriate de soude dans la proportion de la moitié aux deux tiers, et de carbonate de chaux dans la proportion d'un tiers environ. Elles contiennent aussi du fer, du carbonate de soude, de la magnésie en grande quantité, et du gaz au delà de leur propre volume.

« A Ballston-Spa les eaux minérales sont toutes aci-

dulo-calibées. La vieille source (Old-Spring) contient par gallon 253 grains de substances en dissolution, dont plus de moitié est composée de muriate de soude, un peu moins du tiers est du carbonate de chaux, et le surplus est composé de carbonate de magnésie, de soude, et de sept grains et demi de fer. Ces eaux contiennent aussi une quantité de gaz excédant leur propre volume.

« Les eaux de Washington contiennent par gallon 235 grains de substances; plus de moitié est du muriate de soude, à peu près un quart est du carbonate de chaux; même quantité de fer que dans les eaux de Old-Spring, et environ un treizième de magnésie et de soude. On trouve pareillement à Washington une autre source nommée *Low-Tube*, contiguë à la fontaine, et sortant des entrailles de la terre sans doute par la même ouverture que celle-ci. Les eaux de cette source contiennent de 13 à 14 grains de substances de plus que celles de la fontaine; cet excédant se compose de muriate de soude. Ces deux sources sont saturées avec excès d'acide aérien, et il s'en échappe du gaz en quantité considérable.

« Low-Spring contient les mêmes principes, mais en moindre quantité.

« A 10 milles environ, à l'est de Congress-Spring, dans la ville de Saratoga, on voit deux ou trois autres fontaines fournissant des eaux de même espèce que celles dont il vient d'être parlé. On les appelle les eaux des Quakers (Quaker-Spring); elles contiennent de la chaux, de la magnésie et du fer tenus en dissolution par l'acide carbonique, et en outre une grande quan-

tité de sel commun et de soude; mais leurs qualités, comme eaux minérales, sont trop faibles pour s'y arrêter.

« Le sulfate de chaux se rencontre dans les eaux d'une source située sur des terres appartenant à M. Earl Simpson, du bourg de Galway, et l'on trouve le même principe dans plusieurs fontaines publiques qui longent des carrières de pierres à chaux.

« La température des eaux dans toutes ces sources et fontaines est à peu près la même; on peut l'évaluer depuis 48 jusqu'à 52 degrés du thermomètre de Farenheit (7°,1 à 8°,9 du thermomètre de Réaumur), elles n'éprouvent aucun effet sensible des variations de l'atmosphère, et les changemens de saison n'ont point d'influence marquée sur la quantité d'eau que ces sources produisent.

« Ces eaux sont d'une limpidité parfaite, et au moment où on les puise, elles pétillent avec la même force que le meilleur champagne. Les eaux salines, et surtout celles de Congress-Spring, souffrent très bien la bouteille, et c'est par ce moyen qu'on est parvenu à en faire des envois considérables dans toutes les parties du monde. A la vérité elles perdent par là une grande partie de leurs propriétés gazeuses, ce qui les rend beaucoup plus insipides au goût que quand on les boit sortant de la fontaine. Les eaux calibées sont pareillement mises en bouteilles et transportées jusque dans les contrées les plus éloignées; mais la plus légère perte de leur qualité gazeuse entraîne immédiatement la précipitation des parties ferrugineuses, et il en résulte que ces eaux, mises en bouteilles depuis quelque

temps, deviennent troubles, et finissent par être dépouillées de leurs parties ferrugineuses : celles-ci s'en séparent entièrement, et s'attachent aux parois du vase.

« Lorsqu'on en fait usage comme boisson, elles sont cathartiques, diurétiques et toniques. On les emploie dans un grand nombre d'affections, mais elles sont d'une efficacité reconnue dans les maladies suivantes :

« La jaunisse et autres affections bilieuses, la dispepsie, la constipation habituelle, les affections hypocondriaques, l'appétit dépravé, les calculs et coliques néphrétiques, les ulcères de mauvais caractère, les éruptions cutanées, les rhumatismes chroniques, la goutte et l'hydropisie dans certains cas, les écrouelles, la paralysie, le scorbut, les ulcères scorbutiques invétérés, les fleurs blanches et les pâles couleurs.

« Dans la phthisie, et généralement dans toutes les autres affections de ce genre, dérivant d'une maladie qui originairement a attaqué les poumons, il faut bien se garder de faire usage de ces eaux, elles irriteraient le mal et augmenteraient son intensité.

« Ce serait une chose curieuse et satisfaisante que de parvenir à expliquer les causes qui ont concouru à la formation de ces eaux minérales d'une espèce tout-à-fait merveilleuse; mais aucune recherche n'a encore dévoilé ce mystère de la nature. On peut cependant, et sans de grands efforts, se rendre raison pourquoi le sel commun se trouve en si grande quantité dans leurs principes constituans; c'est que toutes les eaux salines de l'Europe, aussi bien que celles d'Amérique, se rencontrent dans une position géolo-

gique parfaitement correspondante aux principes dont elles sont imprégnées *. Mais quant à cette quantité d'acide carbonique dont jusqu'ici il n'y avait point eu d'exemple, acide formant le milieu dans lequel les autres principes sont tenus en dissolution, j'avoue que la cause productrice de ce phénomène est encore, et je pense qu'elle restera toujours, dans les termes d'une simple théorie.

« La température douce et régulière de ces eaux minérales semble éloigner l'idée que ce gaz soit l'effet d'un feu souterrain, comme plusieurs personnes l'ont imaginé; l'absence de tout acide minéral, excepté l'acide muriatique combiné avec la soude, prouve jusqu'à l'évidence qu'on ne peut raisonnablement en attribuer l'effet à une telle combinaison. C'est un problème dont la solution est impossible. »

Les auberges et pensions bourgeoises de première classe sont l'hôtel du Congrès et l'hôtel de l'Union, à l'extrémité sud du village; le Pavillon et l'hôtel de Colombie, au nord. On y trouve aussi d'autres maisons du même genre, où l'on peut prendre pension à moins de frais. Parmi celles-ci on citera celle du docteur Porter et celle de M. Lawton, toutes deux à proximité des bains.

* Que non loin de ces fontaines on puisse obtenir de l'eau salée dans toute sa pureté, c'est une assertion que personne ne sera tenté de révoquer en doute, et si l'objet en lui-même paraît d'assez grande importance pour en faire l'essai, il est très probable que ce résultat aura lieu, et que la fabrication du *sel commun* formera un chapitre de plus dans l'histoire de notre économie politique. On m'a certifié qu'il n'en coûterait pas *trois mille piastres* pour s'assurer du fait par des expériences convenables. (*Note du docteur* John Steel.)

L'hôtel du Congrès est à quelques toises seulement de la fontaine du même nom, avec une jolie promenade ornée d'arbres plantés par le propriétaire actuel pour l'agrément de ses hôtes. L'emplacement en face de l'hôtel est occupé par trois corps de logis avec galeries tournantes et balustrades garnies d'une grande quantité de fleurs et d'arbustes; l'hôtel a 196 pieds et demi de long; il est à deux étages, surmontés d'une attique, indépendamment de deux ailes qui ont une profondeur de 60 pieds. Sur le devant est une galerie couverte qui se prolonge sur toute la façade de l'édifice; elle a 20 pieds de largeur, et elle est surmontée d'un pavillon en forme de dais, aussi élevé que la maison, et soutenu par 17 colonnes. Une autre galerie, du côté opposé, s'ouvre sur un beau jardin qui dépend de l'établissement, ainsi qu'un petit bosquet de sapins où l'on jouit d'un air parfumé et d'un ombrage frais. C'est le plus vaste établissement du village, et on peut au besoin y loger 200 personnes.

Le Pavillon, presque aussi vaste que l'hôtel du Congrès, fait partie du village, et occupe une belle position en face des bains de *Flat-Rock*. L'édifice, construit en bois, a 133 pieds de long; il est accompagné d'une aile placée au point central de la maison, et qui a 80 pieds d'étendue, le tout à deux étages avec entresol et attiques. En face, et sur toute la longueur de la maison, règne un beau portique soutenu par des colonnes d'une légèreté surprenante; de sorte que cet hôtel, par son élégance et la régularité de ses proportions, est l'un des plus beaux modèles d'architecture que l'on puisse voir dans cette contrée. Les salles du

Pavillon sont moins vastes que celles de Sans-Souci et de l'hôtel du Congrès, mais elles sont disposées de manière qu'en enlevant les portes intérieures qui les séparent, toutes ces pièces n'en font plus qu'une seule, avantage inappréciable pour les réunions nombreuses, les jeux et les danses. Comme dépendances se trouvent un grand jardin et une belle salle de billard. Il y a aussi une salle de billard à l'hôtel du Congrès. On peut aisément loger 110 personnes au Pavillon, et très souvent il en contient un plus grand nombre. Depuis le décès de M. Lewis, qui en était propriétaire, cet établissement est tenu par sa veuve; la réputation de cette maison n'a point souffert de ce changement, cette dame a su la soutenir à la même hauteur; elle y trouve parfaitement son compte, mais ses hôtes sont satisfaits; c'est agir à merveille.

L'hôtel Colombien a été singulièrement amélioré depuis quelques années; un beau jardin qui en dépend contribue pour beaucoup à l'agrément de sa situation. La réputation méritée dont jouit cet établissement, et le voisinage d'une des principales fontaines, sont deux motifs qui engageront toujours un grand nombre d'amateurs à y prendre logement.

L'hôtel de l'Union est une des plus anciennes et des meilleures auberges de cette contrée; il est situé en face de l'hôtel du Congrès. Dans ce moment-ci la maison a besoin de quelques réparations, mais on assure qu'elles s'exécuteront immédiatement, ainsi que des augmentations et améliorations majeures *.

* L'hôtel de l'Union vient d'être amélioré, d'abord par des augmentations considérables faites à la maison principale, et ensuite par

L'hôtel est très achalandé et mérite de l'être; il est tenu par M. Putnam, fils du fondateur de cet établissement.

Dans les maisons ci-dessous mentionnées, le prix de la pension est fixé par semaine.

Hôtel du Congrès, 10 piastres; Pavillon, 10 piastres; hôtel de l'Union, 7 piastres; hôtel Colombien, 7 piastres; docteur Porter, 5 piastres; Lawton, 5 piastres; Doney, 4 piastres; Wheeler, 4 piastres; Sadler, 2 piastres 62 *cents*.

On trouve à Congress-Spring une imprimerie et une librairie auxquelles on a réuni un cabinet de lecture et une bibliothèque, sous la direction du même propriétaire. Le cabinet de lecture et la bibliothèque occupent le même corps de logis, mais dans des salles distinctes. Celle où se tient le cabinet de lecture est vaste et bien éclairée; elle est ornée de plusieurs plans et cartes géographiques, et quatre fois par semaine on y reçoit environ une centaine de journaux de tous les points des États-Unis et du Canada, sans compter d'autres ouvrages périodiques. La salle voisine contient la bibliothèque, composée d'environ 1,500 volumes bien choisis, et cette collection s'augmente par les ouvrages nouveaux que l'on se procure, à mesure qu'ils paraissent.

C'est un asile contre le bruit et le tapage ayant

l'addition d'une aile ayant soixante pieds de long. Il a maintenant une façade de cent vingt pieds et trois étages, et il est orné de dix colonnes, qui ont presque la même hauteur que l'édifice, et soutiennent le faîtage d'une vaste galerie. Il rivalise, sous tous les rapports, avec les établissemens voisins, du même genre, les plus achalandés. (*Note de l'Éditeur.*)

droit de bourgeoisie dans les auberges; aussi ce cabinet est-il assidûment fréquenté par toutes les personnes de distinction. La rétribution qu'on y perçoit paraîtra très modique, si l'on considère la grande utilité de cet établissement et les frais qu'il entraîne*.

Les malles-postes des contrées est et sud arrivent à Saratoga-Spring les lundis, mercredis et vendredis, à huit heures du matin, et les samedis, à six heures du soir. Elles partent pour la même direction les dimanches, mardis, jeudis et vendredis, à sept heures du matin. Les malles-postes des contrées nord et ouest arrivent et partent le jeudi, à neuf heures du matin.

Durant leur séjour à Ballston et à Saratoga, les baigneurs ne manquent pas de sujets de distraction et d'amusemens. Ceux qui n'aiment ni le billard ni les jeux de cartes peuvent, à toutes les heures de la journée, profiter des ressources que leur offre le cabinet de lecture, ou bien faire des excursions dans le voisinage, où la nature est si belle et si variée. Les amusemens de la journée se terminent ordinai-

* Les encouragemens que le propriétaire de cet établissement a reçus des amis des lettres, des arts et des sciences, l'ont déterminé à y joindre un cabinet de minéralogie, placé au second étage, et aussi vaste que le cabinet de lecture. Cette salle contient un échantillon de tous les minéraux découverts dans cette contrée, un grand nombre de ceux des autres parties de l'Union, et quelques uns d'Europe. En outre, il s'est procuré un assortiment d'excellens ouvrages, tels que les classiques anglais, l'Encyclopédie d'Edimbourg, Nile's Weekly Register, Edinburg-Review, et le Journal des Arts et des Sciences de Sillimon. Quant au cabinet de minéralogie, le propriétaire se fait un vrai plaisir d'annoncer que le docteur J. H. Steel, de Congress-Spring, a bien voulu, ainsi que d'autres personnes, contribuer à augmenter cette collection. (*Note de l'Editeur.*)

rement par la promenade ou la danse. Les salles de l'hôtel du Congrès, de Sans-Souci et du Pavillon peuvent respectivement contenir 150 à 200 personnes au moins; elles ont 80 à 90 pieds de long. La gaieté se trouve ordinairement aux eaux de compagnie avec les charmes du beau sexe; elle préside toujours aux fêtes et aux réunions, c'est dire qu'elle en augmente l'attrait et les plaisirs.

A 2 milles environ à l'est de Saratoga-Spring, on voit un petit étang sur la propriété de M. Barhyte; on s'y rend fréquemment en partie de plaisir, pour se procurer l'agrément de la pêche et pour prendre sa part d'un bon dîner de truites qui abondent dans cet étang; mais le propriétaire exige qu'elles soient mangées sur les lieux, et ne consentirait pas pour tout au monde qu'il en fût emporté une seule hors de chez lui.

Le lac Saratoga, situé à l'est et à 3 milles des bains de Congress-Spring, a 9 milles de long sur 3 de large. On y trouve une bonne auberge, celle de Riley, sur la rive occidentale, à 6 milles environ de Saratoga-Spring, et à la même distance de Ballston-Spa. On s'y rend en foule de ces deux villages, pour respirer un air frais et jouir de l'avantage du coup d'œil pendant les mois de juillet et août. Des bateaux garnis de leurs voiles et de leurs rames, avec tous les ustensiles nécessaires à la pêche, sont préparés d'avance et mis à la disposition des amateurs de ce genre de divertissement qui, du reste, est fort en vogue. Les bords du lac, dans sa partie ouest,

sont praticables seulement en certains endroits, à cause des terres marécageuses qui les environnent. Ces terres furent submergées, il y a quelque temps, par une crue du lac si considérable, que ses eaux s'élevèrent jusqu'à 8 ou 10 pieds. Les vieillards du pays attribuent cet événement à la funeste influence d'une éclipse totale arrivée en 1806. Toutefois je ne partage point leur opinion, et l'on peut, suivant moi, attribuer ce débordement extraordinaire aux défrichemens et autres travaux successivement effectués par les riverains pour augmenter leurs cultures, en sorte que l'eau se trouvant enfin trop resserrée dans son lit, a fait effort pour reconquérir ce qu'on lui avait pris. Sur la rive orientale le terrain est plus élevé, et offre l'aspect de plusieurs fermes bien cultivées, qui passent pour être les meilleures du pays. Non seulement le lac fournit du poisson de toute espèce et d'excellente qualité, mais il est couvert, ainsi que les marais voisins, de canards sauvages et autres oiseaux aquatiques dont le chasseur peut faire ample provision. Il reçoit les eaux de la crique du Kayadérosséras; cette crique, dont nous avons déja parlé, prend sa source à 20 milles environ au nord-ouest, et après s'être grossie dans sa course par le tribut des ondes de plusieurs ruisseaux, ou autres courans d'eau, elle se jette dans ce grand réservoir. La crique du Poisson (Fish-Creek) est pour le lac un espèce de canal par où ses eaux s'écoulent dans l'Hudson, à 6 milles environ dans l'est; cette crique se perd dans l'Hudson à Schuylersville.

Schuylersville est un hameau dépendant de la ville de Saratoga, et contenant environ 40 maisons. Il a un bureau de poste, et on y voit, sur la crique du Poisson (Fish-Creek), nombre de moulins et autres usines construites par M. Philippe Schuyler. Ce hameau est doublement remarquable et comme ancienne résidence de feu le général Schuyler, et parce que l'armée anglaise, commandée par le général Burgoyne, y mit bas les armes et se rendit aux Américains en octobre 1777. Sur la place même où est arrivé ce mémorable événement on voit encore les ruines d'un petit retranchement appelé le fort Hardy. En faisant les fouilles du canal du nord, on a trouvé dernièrement le crâne d'un homme et autres ossemens, à proximité de ce fort. Le champ de bataille où se décida le sort de l'armée anglaise est à 8 milles plus loin, en descendant vers la rivière, dans un lieu appelé Bémus' Heights.

Bataille de Saratoga.

Bemus' Heights n'offre par lui-même rien de remarquable, mais il sera toujours du plus haut intérêt, puisque son nom se rattache à des événemens qui ont singulièrement contribué à l'indépendance américaine.

Les deux batailles qui ont précédé la reddition de l'armée anglaise furent livrées, l'une le 19 septembre 1777, et l'autre le 7 octobre suivant. Les mouvemen et la position des deux armées, avant le 19 septembre, ont été décrits en ces termes par le général Wilkinson, témoin oculaire :

« Le général Burgoyne traversa le fleuve Hudson les 13 et 14 septembre, et se porta en avant avec les plus grandes précautions pour se rendre de Saragota à Davocote, où il fit halte, afin de réparer les ponts qui avaient été rompus. La journée du 16 fut employée à ce travail et à reconnaître le pays; le 17 il avança d'un mille ou deux, et le 18 il continua sa marche. Alors le général Arnold fut envoyé par le général Gates, commandant en chef de l'armée américaine, avec un détachement de 1,500 hommes pour le harceler; mais, après une légère escarmouche, il revint au camp sans aucune perte, s'étant borné à ramasser quelques traîneurs. Cependant l'ennemi continua d'avancer et campa sur deux lignes à 2 milles environ du général Gates, sa gauche appuyée sur le fleuve, et sa droite se prolongeant en équerre, sur un terrain bas, l'espace de 300 toises environ, jusqu'au pied d'une chaîne de montagnes escarpées occupées par sa réserve. En avant se trouvait une espèce d'étang ou vivier formé par un ruisseau qui sort d'une grande ravine encaissée par des hauteurs, celles-ci courant presque parallèlement à la rivière jusqu'à un demi-mille du camp des Américains.

« La droite du général Gates occupait le sommet de la montagne près du fleuve; l'intervalle était défendu par une forte redoute. Son camp, en forme de segment d'un grand cercle, la partie convexe du côté de l'ennemi, s'étendait obliquement vers son arrière-garde, c'est-à-dire l'espace d'environ trois quarts de mille, jusqu'à un petit monticule occupé par sa gauche. Son front était couvert depuis la droite jusqu'à la gauche du

centre par une ravine profonde bien boisée, et courant parallèlement à sa ligne. Depuis ce point jusqu'au monticule, à son extrême gauche, le terrain était plat; de distance à autre on y avait fait des abatis; quelques uns des arbres étaient par terre, tandis que d'autres étaient seulement dépouillés de leur écorce. Au delà, c'est-à-dire entre son flanc gauche et la droite de l'ennemi, il y avait quelques petits champs de terre assez mal cultivés et obstrués par des troncs d'arbres, le tout borné à l'ouest par des hauteurs escarpées. Les extrémités du camp étaient défendues par de fortes batteries, et l'intervalle garni d'une palissade formée de pieux et de troncs d'arbres, avec une batterie au centre; on n'avait pas encore eu le temps d'ouvrir les tranchées. La droite pouvait être regardée comme inexpugnable, et la gauche comme étant de difficile accès. Tels étaient les moyens de défense que présentait notre camp vers le 4 octobre.

« Entre les deux armées le terrain était fort inégal; du côté du fleuve une plaine basse et cultivée, de l'autre côté des terres élevées couvertes des forêts que la nature y a placées, à l'exception de trois ou quatre petites fermes récemment défrichées, mais inhabitées à l'époque dont nous parlons, et séparées les unes des autres par des bouquets de bois se prolongeant sur les flancs des deux armées du côté opposé à la rivière. L'une de ces fermes appartenait à un nommé Freeman. Indépendamment des ravines en face des deux camps, il y en avait une troisième à peu près à moitié chemin et à angle droit avec la rivière. Les forêts intermédiaires empêchaient absolument l'ennemi de voir en face la

position des Américains, et ceux-ci ne pouvaient apercevoir que la gauche de l'armée anglaise placée à proximité du fleuve. »

Dans la matinée du 19, le colonel Colburn qui, la veille, avait été envoyé avec son détachement pour observer les mouvemens de l'ennemi, rapporta que l'armée anglaise se mettait en marche pour gagner les hauteurs, en se dirigeant sur la gauche de l'armée américaine. Sur cet avis le général Gates expédia le colonel Morgan avec ses tirailleurs, et lui ordonna de retarder la marche de l'ennemi et de le harasser autant que possible. Vers midi le bruit de la fusillade annonça que le corps de Morgan en était venu aux mains. A trois heures l'action fut générale, et continua avec acharnement jusqu'à la nuit, qui mit fin à la lutte. On comptait 3,000 combattans américains et 3,500 anglais.

« Cette bataille, dit le général Wilkinson, fut absolument l'effet du hasard. De part et d'autre les généraux ne méditaient aucune attaque ce jour-là, et sans le rapport du lieutenant-colonel Colburn l'engagement n'aurait pas eu lieu; le mouvement du général Burgoyne n'ayant pour objet que de prendre position sur les hauteurs en face de la grande ravine, de placer ses divers corps de troupes sur les points qu'ils doivent respectivement occuper dans la ligne, d'embrasser le front de notre armée, et de couvrir ses transports, bagages et munitions par l'arrière-garde de sa gauche. Quant à nous, les travaux pour mettre notre camp sur un pied de défense respectable étant encore imparfaits, et des renforts nous arrivant chaque jour, il eût été imprudent au général Gates de courir les chances d'un

combat. Et, chose étonnante! l'ennemi resta sur la défensive, se tint obstinément sur le terrain où il se trouvait au commencement de l'action, et n'effectua pas la plus légère manœuvre pendant toute la durée de la bataille, la plus longue, la plus chaude et la plus opiniâtre qui ait jamais été livrée en Amérique. Le général Gates pensait que l'ennemi venait l'attaquer, et les apparences étaient de nature à faire naître une idée semblable dans l'esprit du général Burgoyne. Un épais taillis entre les deux armées les empêchait de connaître leur position et d'apercevoir leurs mouvemens respectifs; leurs chefs devaient donc prendre les plus grandes précautions, et assurer avec soin la défense des points vulnérables. En conséquence, les grenadiers et les chasseurs formant l'élite de l'armée anglaise, au nombre de 1,500 hommes, occupèrent une éminence afin de couvrir la droite, et se tinrent sous les armes, immobiles spectateurs d'une lutte acharnée qui dura jusqu'au coucher du soleil. De son côté le général Gates fut obligé de tenir son aile droite l'arme au bras pour empêcher l'ennemi de le prendre en flanc par la plaine qui longeait la rivière. Si l'un des généraux eût su à quoi s'en tenir sur les dispositions de son adversaire, on eût attaqué avec succès, soit notre gauche, soit la droite de l'ennemi. Mais c'est une lâcheté, c'est une injustice de faire dépendre de l'événement le mérite d'une manœuvre militaire, et cependant tous les jours nous entendons raisonner ainsi. Cela explique pourquoi les Romains avaient élevé des temples à la Fortune; mais, à l'époque où nous vivons, des motifs blâmables pourraient détourner bien des

gens de rendre hommage au génie et à la sagesse dans les temples qui leur seraient consacrés.

« Le théâtre du combat était tel que bien que les assaillans eussent changé de position au moins douze fois dans le cours de la journée, cependant la lutte se termina sur le point même où elle avait commencé. Il est facile d'en rendre raison en peu de mots : la ligne anglaise était postée sur une colline dans une clairière de pins; en avant se trouvait la ferme de Freeman, terrain oblong qui allait de son centre à sa droite, puis au delà, et dans la même direction, venait un morne qui s'élevait graduellement depuis la ferme, et qui était couvert d'un bois touffu. On se battit donc dans la clairière, entre le bois et l'éminence occupée par l'ennemi; le feu de nos tirailleurs postés dans ce bois était trop meurtrier pour que l'ennemi pût l'essuyer sans rompre sa ligne; et quand il plia, nos gens quittèrent l'embuscade, se précipitèrent comme un torrent, et le poursuivirent jusque sur les hauteurs. Mais, après ce pas rétrograde, l'ennemi voyant ses flancs protégés se rallia, nous chargea à son tour, et nous repoussa jusque dans le bois; là un feu terrible recommença et le contraignit de faire retraite. Ces fluctuations, semblables aux flots d'une mer courroucée, ces alternatives de revers et de succès, se prolongèrent pendant quatre heures sans la moindre interruption. Chaque fois que nous chargions l'ennemi, son artillerie tombait entre nos mains, mais nous ne pouvions en faire usage faute de mèches et de cornes d'amorce, et l'extrême rapidité des manœuvres ne nous laissait pas le temps de nous en

procurer. Nous ne pouvions pas non plus emmener ces pièces, parce que l'épaisseur du taillis nous en empêchait. La brigade d'artillerie souffrit beaucoup dans cette affaire; elle perdit son capitaine, et sur quarante-huit hommes qui la composaient, trente-six furent tués ou blessés. C'était véritablement un combat de géans; en voyant la mort de si près, on s'était familiarisé avec elle, on ne la redoutait plus. Les avantages furent balancés; de part et d'autre on ne songeait point à la retraite, et la nuit seule put mettre fin au combat. L'armée anglaise garda sa position à proximité du champ de bataille; et nos troupes, lorsqu'enfin les ténèbres de la nuit ne leur permirent plus de distinguer les objets, regagnèrent leur camp. »

Dans l'intervalle du 19 septembre au 7 octobre, les deux armées s'occupèrent de fortifier leurs positions respectives. Le général Burgoyne avait le projet d'effectuer une attaque du 20 au 21 septembre, et, s'il l'eût tentée, tout porte à croire qu'elle eût tourné à son avantage, les travaux du camp américain n'étant pas encore terminés, et les troupes n'ayant fait aucun des préparatifs nécessaires pour recevoir chaudement l'ennemi. Quelque incident fit différer l'attaque et laissa au général Gates le temps de compléter ses travaux et de renforcer son armée par des corps de miliciens qui, chaque jour, arrivaient en foule. Persuadé qu'en temporisant l'armée américaine avait tout à gagner, tandis que l'ennemi ne pouvait qu'y perdre, le général Gates se borna, jusqu'à nouvel ordre, à observer les mouvemens des Anglais, sans sortir de ses retranchemens. Il y resta jusqu'au 7 octobre, jour solennel qui éclaira ce brillant

fait d'armes où le sort de l'armée de Burgoyne fut décidé, et le triomphe de la liberté américaine assuré. Écoutons là-dessus le général Wilkinson.

« Dans l'après-midi du 7 octobre, la générale est battue par l'avant-garde du centre; bientôt elle se fait entendre sur toute la ligne, et les troupes regagnent leurs postes en toute hâte. J'étais alors au quartier, et, avec le consentement du général en chef, je montai à cheval pour connaître la cause de ce mouvement; mais en arrivant au poste qui avait donné l'alarme je ne pus obtenir aucun renseignement positif; on me dit seulement que quelqu'un avait rapporté que l'ennemi marchait sur la gauche de notre armée. Je me portai en avant, et étant monté sur un petit tertre en face du poste de l'avant-garde, et distant d'un demi-mille environ de la ligne de notre camp, j'aperçus, à 30 ou 35 toises du lieu où j'étais, plusieurs colonnes pénétrant dans un champ de maïs qui n'était séparé de moi que par un petit ruisseau. En un mot, je m'en trouvai si près que, même sans le secours de ma lunette, j'aurais pu distinguer tous leurs mouvemens. Après être entrés dans le champ, les soldats se déployèrent, se formèrent en ligne, et s'assirent sur deux rangs, tenant leurs armes entre les jambes. Des fourrageurs se mirent alors en devoir de couper le maïs, et bientôt après j'aperçus plusieurs officiers qui, montés sur le toit d'une cabane, cherchaient, à l'aide de leurs lunettes, à reconnaître la gauche de notre armée, dont la vue était interceptée par les bois environnans.

« Après les avoir ainsi observés pendant douze ou quinze minutes, fermement persuadé qu'ils ne médi-

taient aucune attaque, je revins sur mes pas, et fis mon rapport au général, qui me demanda quelles pouvaient être les intentions de l'ennemi. — Il est occupé à fourrager et à reconnaître votre gauche, et je pense, général, qu'il vous laisse l'initiative du combat. — Quelle est la nature du terrain? et quelle est votre opinion? — Son front est à découvert et son flanc appuyé sur des bois à l'abri desquels on peut l'attaquer; sa droite s'appuie sur un morne. Quant à moi, je voudrais le voir de près. — Bien! bien! En ce cas ordonnez de ma part à Morgan de commencer le bal. — J'allai trouver ce colonel, dont le régiment était placé en avant du centre de l'armée, et lui communiquai les ordres du général en chef; il connaissait le terrain et fut à la découverte. L'ennemi avait pris position sur une terre fraîchement labourée; ses grenadiers, avec plusieurs pièces de campagne à leur gauche, étaient appuyés sur un bois et sur une petite ravine formée par le ruisseau dont on a parlé; son infanterie légère, sur la droite, s'appuyait sur une haie ou barrière au pied d'un morne couvert de bois, et son centre était formé de bataillons anglais et allemands. Le colonel Morgan, avec sa sagacité ordinaire, demanda l'autorisation de prendre avec son régiment une voie détournée, c'est-à-dire de se diriger d'abord vers notre gauche; et ensuite, sous le couvert des bois, de gagner les hauteurs sur la droite de l'ennemi, ajoutant que rendu là il attaquerait à l'instant où notre feu commencerait sur l'aile gauche des Anglais. Ce plan, le meilleur qui pût être suivi, contribua essentiellement à la victoire prompte et décisive que nous remportâmes.

« Cette proposition ayant reçu l'assentiment du général en chef, il fut convenu qu'on laisserait au colonel le temps nécessaire pour faire le circuit projeté et prendre position sur la droite de l'ennemi, avant que notre attaque fût entreprise sur sa gauche. La brigade de Poor, composée des troupes du New-Hampshire et de New-York, reçut ordre d'agir, et commença l'attaque au moment convenu, en prenant en flanc et en front les grenadiers anglais. A ce signal, et dans cet instant critique, Morgan se précipite des hauteurs et attaque en front et en flanc la droite de l'ennemi. Sur ces entrefaites l'infanterie légère ayant essayé de changer sa position, Dearborn profite de ce mouvement, se porte rapidement en avant et lui fait essuyer son premier feu, après quoi, franchissant la haie, il la charge à grands cris et la fait plier. Cependant, à la voix de son chef, le comte de Balcarras, officier d'une rare intrépidité, elle se rallie immédiatement et se reforme derrière une haie, non loin du poste qu'elle venait d'abandonner. Mais, attaquée de nouveau avec autant de vigueur que d'audace, par une force supérieure, la résistance devient inutile, et toute la ligne, commandée par Burgoyne en personne, fait volte-face, et regagne le camp avec précipitation et en désordre, laissant sur le champ de bataille deux pièces de douze et six pièces de six, et plus de 400 hommes tués, blessés ou prisonniers. De ce nombre était l'élite de ses officiers : le brigadier-général Frazer; le major Ackland, commandant les grenadiers; sir Francis Clark, son premier aide-de-camp; le major Williams, commandant l'artillerie; le capitaine Money, adjoint du quar-

tier-maître-général, et plusieurs autres. Après avoir transmis au général Poor l'ordre qui lui désignait le point sur lequel il devait diriger son attaque, j'avais été immédiatement envoyé à l'arrière-garde pour faire avancer la 10ᵉ brigade de milice de l'état de New-York, forte de 3,000 hommes, et commandée par le colonel Broëck. Cette mission remplie, je regagnai le champ de bataille au moment même où l'ennemi prenait la fuite, cinquante-deux minutes après que le premier coup de fusil eut été tiré. Le terrain qui avait été occupé par les grenadiers anglais présentait une scène d'horreur. Dans un espace de 6 à 7 toises carrées gisaient dix-huit grenadiers dans les angoisses de la mort, et trois officiers, dont deux étaient blessés mortellement, couverts de sang, presque sans voix, et appuyés sur des troncs d'arbres. Quel spectacle pour celui qui est naturellement porté à aimer ses semblables, et quelles émotions violentes éprouve le cœur de l'homme sensible à l'aspect de ces scènes de mort et de carnage! J'y trouvai le brave colonel Cilley à cheval sur une pièce de douze en bronze dont il s'était emparé pendant l'action, et tout fier de cette capture. J'y vis aussi un chirurgien de notre armée, fort habile dans sa profession, occupé à panser un des officiers blessés, et qui, dans le paroxisme d'une rage patriotique, élevant vers moi ses mains teintes de sang, s'écria : « Wilkinson! j'ai enfin trempé mes mains dans le sang des Anglais! » Je lui fis une sévère réprimande sur sa brutalité, et continuant avec ma troupe à poursuivre l'épée aux reins l'ennemi qui fuyait de toutes parts, marchant sur le corps des morts et des blessés, j'en-

tendis quelqu'un criant à haute voix : « Protégez-moi, Monsieur, contre ce jeune garçon. » Ayant tourné les yeux du côté d'où partait cette exclamation, je vis fuir à toutes jambes un polisson de 13 à 14 ans qui, l'instant d'auparavant, était en train de dépouiller un malheureux officier blessé, étendu par terre à l'angle d'une haie. M'étant informé quel était son grade : « J'avais l'honneur, me répondit-il, de commander les grenadiers. » Je le reconnus aussitôt pour être le major Ackland, que le capitaine Shrimpton, officier au même régiment, avait porté sur ses épaules à travers une grêle de balles et au péril de sa propre vie, depuis le champ de bataille jusqu'à l'endroit où je le trouvais gisant. Je descends de cheval et lui prenant la main : J'espère, lui dis-je, que vous n'êtes pas blessé dangereusement. — Pas dangereusement, réplique ce brave et charmant officier, mais bien cruellement, j'ai reçu un coup de feu aux deux jambes. Auriez-vous la bonté, Monsieur, de me faire transporter jusque dans votre camp? — Je fis mettre pied à terre à mon domestique, et disposant de son cheval en faveur du major, nous l'aidâmes de notre mieux à se mettre en selle, et j'ordonnai de le conduire au quartier-général. Ensuite je m'acheminai promptement vers le lieu où la lutte venait de se renouveler; nos gens dirigeaient leur attaque principale sur le flanc droit de l'armée anglaise, et étendaient leurs rangs jusqu'à sa gauche, à travers un bas-fonds couvert de bois, à 20 toises du retranchement occupé par l'infanterie légère. Le bruit du canon et de la mousqueterie avait quelque chose de sublime dans cette conjoncture toute nou-

velle; car, tandis que les troupes réglées et aguerries de l'ennemi étaient à couvert derrière leurs retranchemens, les nôtres, composées de milices levées à la hâte, étaient en rase campagne, exposées au feu, ou fort imparfaitement abritées par des troncs d'arbres et des bas-fonds. Le flanc droit de l'ennemi, formé par les régimens allemands de Brémen, était défendu par un parapet de pièces de bois posées horizontalement les unes sur les autres, entre des pieux perpendiculaires garnis d'arcs-boutans enfoncés dans la terre. Ce rempart se prolongeait d'environ 125 toises sur un terrain découvert, et sur sa droite il y avait une batterie de deux pièces de canon. L'intervalle entre la gauche des Anglais et leur infanterie légère était défendu par les régimens provinciaux, occupant deux baraques construites avec des troncs d'arbres. Les Allemands campaient immédiatement en arrière du parapet, et le terrain en avant venait en pente très douce l'espace d'environ 60 toises, après quoi il s'enfonçait tout à coup. Nos troupes, rangées en bataille dans cet enfoncement, et couvrant les hauteurs du rempart, étaient vigoureusement aux prises avec les Allemands. Au soleil couchant j'aperçus le général Learned qui se dirigeait sur l'ennemi avec sa brigade, ayant en tête le régiment du colonel Jackson, du moins à ce qu'il me semblait; ce qui m'empêchait d'en être certain, c'est qu'à mesure que j'avançais vers le général, près duquel je me rendais, je voyais distinctement à côté de lui le lieutenant-colonel Brooks qui, ce jour-là, commandait ce même régiment. Quand j'eus salué ce brave et vieux militaire, il me demanda où il pourrait se placer le

plus avantageusement. J'avais attentivement examiné le terrain entre la gauche des Allemands et l'infanterie légère, c'est-à-dire celui qui était occupé par les régimens provinciaux, et j'avais remarqué que dans cette partie le feu mollissait. D'après cela je conseillai au général Learned d'appuyer à droite, et de diriger son attaque sur ce point, ce qu'il fit sur-le-champ avec la plus grande intrépidité. Les provinciaux plièrent et abandonnèrent le poste; par ce moyen le flanc des Allemands restait à découvert : assaillis avec impétuosité ils sont culbutés en cinq minutes, laissant sur le champ de bataille, au nombre des morts, leur brave commandant le lieutenant-colonel Breyman. Après la déroute des Allemands, le camp des Anglais restait ouvert; mais les ténèbres de la nuit, l'épuisement de nos gens accablés de fatigue, et le désordre inévitable parmi des troupes qui ne sont point pliées au joug d'une sévère discipline, ne nous permirent pas de profiter de tous nos avantages, et pendant la nuit le général Burgoyne leva son camp et revint occuper sa première position, qu'il avait fait fortifier, et qui se trouvait derrière la grande ravine. »

Dans la matinée du 8 l'armée américaine s'empara du camp des Anglais, évacué dès la veille. L'ennemi continua sa retraite jusqu'à ce qu'il eût gagné les hauteurs au delà de Fish-Creek, où il campa le 10. Voyant que toute retraite ultérieure lui était coupée par un corps de troupes qui avait pris position sur ses derrières, et qu'il ne pouvait faire un pas en avant sans rencontrer des forces supérieures, le général Burgoyne accepta les termes de la capitulation proposée par le

général Gates, et se rendit avec son armée aux troupes américaines le 17 octobre 1777. Ainsi qu'on l'a déjà remarqué, ce fut au fort Hardy que les Anglais mirent bas les armes, et il leur fut accordé d'en sortir avec les honneurs de la guerre. Cet heureux événement fut suivi de nombreux et brillans succès, et finalement amena la reddition du lord Cornwallis, ce qui termina glorieusement la lutte de l'indépendance, après une période de 8 ans, depuis les premières hostilités (8).

Le terrain où s'effectua la reddition de Burgoyne et de son armée fait partie d'un vallon, à proximité de l'auberge de Cléveland, d'où on l'aperçoit parfaitement. Cette auberge est située près du péage de Schuylersville. Sur ce terrain sont encore les vestiges d'un camp retranché. A l'extrémité sud du vallon on a tout récemment fouillé un bassin de communication avec le canal du nord.

A demi-mille environ du bassin, on trouve la maison de Philippe Schuyler qui, avec d'autres bâtisses, fut brûlée par les Anglais lorsque leur armée était en pleine déroute après l'affaire du 7 octobre.

En suivant la direction du chemin au bas du péage de Schuylersville, le voyageur peut voir les différentes positions qu'occupèrent les deux armées, et les ruines des redoutes et retranchemens que l'on distingue encore sans peine. A 6 milles environ au dessous de Schuylersville, près de la fameuse ferme de Freeman, dont le général Wilkinson fait mention dans ses Mémoires, il y a une petite maison autrefois appelée la maison de l'épée (sword's house); c'est actuellement une taverne tenue par un nommé Smith. A l'époque

de la bataille, elle était à environ 50 toises de la rivière au pied de la montagne; elle fut ensuite transportée sur le bord de la route, à l'endroit où on la voit maintenant. Durant la guerre c'était le quartier-général et l'hôpital de l'armée anglaise. Le général Frazer ayant été blessé dans la bataille du 7 octobre 1777 fut transporté dans cette maison, où il expira le lendemain. La chambre qu'il occupait sert aujourd'hui de salle d'audience; le plancher n'en a point été changé, quoique depuis ce grand événement un quart de siècle se soit écoulé. Sa dépouille mortelle fut déposée, suivant ses désirs, sur le sommet d'une montagne, à 40 toises environ de distance. Le gouvernement anglais chargea, il y a quelques années, un agent de reconnaître le lieu où cet officier est inhumé, en l'autorisant à élever un monument à sa mémoire; mais le fripon s'appropria l'argent qui lui avait été remis dans cette pieuse intention, et disparut sans s'être occupé de l'objet de sa mission, donnant pour prétexte que malgré toutes ses recherches il n'avait pu rien découvrir; en sorte qu'il n'existe aucun monument, pas même une pierre, pour indiquer la place où reposent les cendres de ce vaillant guerrier.

La baronne de Reidsell (9), qui, avec ses deux enfans, logeait dans la maison où le général rendit le dernier soupir, a donné des détails sur ses derniers momens. En voici un extrait :

« Nous devions passer par de rudes épreuves, et l'origine de nos malheurs date du 7 octobre. Ce jour-là, étant à déjeuner avec mon mari, je soupçonnai qu'on projetait quelque chose de sérieux. Je devais

avoir à dîner les généraux Burgoyne, Phillips et Frazer. Je vis un grand mouvement dans l'armée ; mon mari me dit qu'il s'agissait seulement d'aller reconnaître la position de l'ennemi, ce qui me rassura un peu. En me promenant autour de la maison je rencontrai plusieurs Indiens dans leur accoutrement guerrier et armés de fusils : leur ayant demandé où ils allaient, ils se mirent à crier : *Guerre! guerre!* voulant dire qu'ils marchaient au combat. J'en ressentis une vive émotion, et à peine étais-je rentrée au logis que le bruit du canon et de la mousqueterie se fit entendre; il allait toujours croissant, et à la fin il devint terrible. Vers les quatre heures de l'après-midi, au lieu des convives que j'attendais, je vis arriver le général Frazer, porté sur une litière et mortellement blessé. Le couvert était déja mis, mais il fut enlevé à l'instant et remplacé par un lit pour le général. Je m'étais assise toute tremblante dans un coin de la salle ; le bruit s'approchait de nous et l'alarme augmentait : il me vint en idée que d'un moment à l'autre on pourrait m'apporter mon mari blessé à mort ; cette idée fut affreuse et me fit éprouver un serrement de cœur inexprimable. « Dites-moi si ma blessure est mortelle, ne me flattez pas ; » telles étaient les paroles que le général adressait à son chirurgien. Il avait reçu une balle au travers du corps, et malheureusement pour lui il avait déjeuné copieusement, en sorte que l'estomac se trouvant extrêmement tendu, la balle, au dire du chirurgien, avait percé ce viscère. Je l'entendis plusieurs fois s'écrier en gémissant : *O fatale ambition ! Pauvre général Burgoyne ! O ma pauvre*

femme! On lui demanda ce qu'il souhaitait qu'on fît pour lui : « Si le général Burgoyne, répondit-il, veut le permettre, je désirerais être enterré sur le sommet de la montagne, dans la redoute qu'on y a bâtie. » Je ne savais dans quel coin me réfugier ; toutes les chambres étaient pleines de blessés. Vers le soir je vis arriver mon mari ; alors j'oubliai tous mes chagrins, et je remerciai le ciel de me l'avoir conservé. Nous prîmes à la hâte un léger repas derrière la maison, lui, son aide-de-camp et moi. On m'avait dit que nous avions battu l'ennemi: mais les visages décomposés qui m'environnaient me prouvèrent le contraire, et, avant de s'en retourner, mon mari m'ayant pris, en particulier me dit que les affaires allaient au plus mal et que j'eusse à m'occuper des préparatifs de mon départ, sans mettre personne dans la confidence. Je donnai pour prétexte que je voulais me rendre le lendemain dans mon nouveau logement, et mes paquets furent bientôt faits.

« Lady Ackland avait une tente près de nous ; elle y couchait ordinairement et passait le reste du temps au camp. Tout à coup un homme vient lui dire que son mari est prisonnier et dangereusement blessé. Cette nouvelle pensa la faire évanouir ; nous la rassurâmes en lui affirmant que sa blessure était légère, et en même temps nous l'engageâmes à solliciter la permission de l'aller voir, ce qu'elle obtiendrait sans difficulté, et qu'alors elle pourrait lui donner ses soins ; c'était une excellente femme, tendrement attachée à son époux. Je passai une partie de la nuit à la calmer, et je revins ensuite trouver mes enfans,

que j'avais mis au lit. Je ne pouvais aller me coucher, parce que le général Frazer et tous les autres officiers blessés occupaient ma chambre; mais j'appréhendais bien vivement que mes enfans ne vinssent à se réveiller, et que par leurs cris ils ne troublassent les derniers momens de l'infortuné général, qui souvent m'adressait la parole pour me prier de l'excuser *du dérangement qu'il m'occasionait.* Vers les trois heures du matin on me dit qu'il n'avait plus que peu d'instans à vivre; alors j'habillai mes enfans à la hâte et je descendis au salon avec eux. A huit heures du matin, il rendit le dernier soupir; après quoi on le sortit du lit, et on l'enveloppa d'un linceul : nous rentrâmes dans la chambre, et pendant toute la journée nous eûmes sous les yeux cet affligeant spectacle. Ce qui redoublait encore nos chagrins, c'est qu'on amenait à chaque instant des officiers blessés que je connaissais particulièrement. La canonnade recommença; quelqu'un proposa de faire retraite, mais personne ne parut partager cet avis. Vers les quatre heures du soir je vis les flammes consumer la maison qu'on venait de bâtir pour moi, et l'ennemi était alors près de nous. Sur ces entrefaites on nous informa que le général Burgoyne avait accordé la dernière demande du général Frazer; bien qu'en y accédant il dût en résulter un retard dans les mouvemens de l'armée, ce qui rendait sa situation encore plus critique. A six heures le corps du défunt fut transporté sur la montagne; tous les officiers généraux s'y étaient rendus pour assister à ses funérailles : le chapelain, M. Brudenell, officia, et les fonctions de son ministère étaient d'au-

tant plus solennelles et imposantes que cette lugubre cérémonie se faisait sous le feu et le fracas de l'artillerie ennemie. Les boulets sifflaient autour de moi ; mais j'avais les yeux fixés sur la montagne où mon mari se trouvait au milieu du feu de l'ennemi, et j'oubliais le danger qui m'était personnel.

« Le général Gates a dit, depuis, que s'il eût su que cette réunion sur la montagne avait lieu pour des funérailles, il aurait défendu qu'on tirât dans cette direction. »

A un demi-mille environ de la taverne de Smith, et à proximité de la rivière, on remarque le domaine du major Ezra Buell : cet officier servait dans l'armée du général Gates, et depuis il a toujours continué de résider dans ce lieu mémorable. Malgré son âge avancé, sa mémoire est encore très bonne, et tous les ans il accompagne les étrangers dans leurs excursions sur le champ de bataille, leur indiquant les divers points où se sont passés les principaux événemens.

Sandy-Hill se trouve un peu à l'est de la route de Saratoga-Springs au lac George ; mais le voyageur ne regrettera pas de s'être détourné de quelques milles pour visiter cet intéressant village, près de l'Hudson, immédiatement au dessus de Baker's-Fall, à 18 milles environ de Saratoga-Springs. Sur la rivière est un pont de bois aboutissant à un chemin pénible qui conduit jusqu'au sommet de la colline où le village est situé. La direction des rues lui donne une forme triangulaire : au centre est une place publique entourée de jolies maisons et de beaux magasins. Il en contient plus de

90 et renferme environ 400 habitans : les cours de justice du comté se tiennent alternativement à Sandy-Hill et à Salem.

Glen's-Falls, village de même dimension à peu près que le précédent, est à 3 milles plus loin. Il tire son nom des chutes de l'Hudson; les eaux de ce fleuve ne forment qu'une nappe jusqu'au bord du précipice; [illegible] bientôt divisées par les rochers en plusieurs colonnes dont les principales sont au nombre de quatre, elles forment une cascade d'environ 40 pieds. A quelques toises au dessous on voit dans le roc une grotte profonde se prolongeant d'une colonne à l'autre. Sur ses murs sont écrits les noms d'une quantité considérable de personnes qui, en venant visiter ces lieux, ont cru devoir se conformer à l'usage établi. Non loin se trouvent un pont où l'on perçoit un droit de péage, et plusieurs moulins et autres usines, auxquels l'Hudson procure des débouchés considérables. A 9 milles environ de Glen's-Falls, plus au nord, et après avoir parcouru un chemin difficile, on arrive au lac George.

Lac George.

Ce beau bassin, le rendez-vous à la mode de tous les environs, est à une petite journée de Ballston et Saratoga. Quand on prend les eaux, on ne peut, suivant l'usage, se dispenser d'aller voir le lac George. A la vérité, il n'est peut-être aucun point du globe plus fait pour exciter la curiosité. A l'intérêt qui se rattache aux événemens dont ce lieu fut témoin se joint l'attrait de scènes romantiques et admirables. Le pre-

mier objet qui frappe les regards est le charmant petit village de Caldwell, en tête de ce grand réservoir, d'où l'on domine, l'espace de plusieurs milles, tout le paysage d'alentour. Les maisons sont remarquables par leur air de propreté; et la population est d'environ 600 ames. On y trouve une grande et belle auberge fournie de tout ce qui est nécessaire, un bureau de poste, une imprimerie, une église et un palais de justice. Dans cet endroit le lac a un mille de large; mais en général il varie depuis trois quarts de mille jusqu'à 4 milles. Sa longueur est de 36 milles (12 lieues). A la hauteur de Ticondéroga il communique au lac Champlain par un goulet ayant 2 milles de long et une pente de 100 pieds.

Le lac George est très profond, mais ses eaux sont tellement limpides, qu'on aperçoit presque partout, et très distinctement, leur lit de gravier. Il abonde en poisson de toute espèce, et c'est un attrait de plus pour les amateurs de la pêche : on y prend une quantité considérable de truites saumonées, de dix à vingt livres pesant. Il est parsemé d'un grand nombre de petites îles, dont les principales sont l'île du Diamant, qui autrefois était fortifiée, et Tea-Island (l'île du Thé), sur laquelle on a bâti une maison où l'on se réunit en parties de plaisir dans la belle saison. De l'extrémité supérieure du lac on aperçoit ces deux îles; quant au nombre total, il y en a, dit-on, autant que de jours dans l'an.

Les bords en sont généralement montueux, et sauf quelques petits vallons bien cultivés et très fertiles, le terrain s'élève en pente douce l'espace de quelques

toises, et devient ensuite très escarpé; il a depuis 500 jusqu'à 1,000 pieds de haut. C'est à son extrémité sud, près de l'ancien fort George, aujourd'hui en ruines, que l'on jouit de la plus belle vue. On y découvre d'un coup d'œil le village de Caldwell et cet archipel d'îles innombrables s'élevant au milieu de cette nappe d'eau si belle et si calme, et formant un contraste frappant avec ces hautes montagnes nues, pelées, qui en occupent parallèlement les deux rives sur près de 14 milles d'étendue.

Près de la rive sud on aperçoit les ruines d'un vieux fort appelé William Henry, c'est-à-dire quelques vestiges des murs et des ouvrages avancés. Avant que ce fort fût construit, son emplacement était occupé par l'armée anglaise sous les ordres de sir William Johnson qui méditait une attaque contre Crown - Point. Sir William n'avait encore fait aucun mouvement lorsque le baron Dieskau, à la tête de l'armée française, se mit en marche de Ticondéroga sur le fort Édouard; mais ayant ensuite changé d'avis, il se dirigeait vers l'extrémité supérieure du lac, quand il tomba à l'improviste au milieu d'un détachement anglais que sir William envoyait au secours du fort Édouard. On se battit de part et d'autre en désespérés, les Anglais furent vaincus et forcés de prendre la fuite; l'armée française les poursuivit jusque dans leurs retranchemens et essaya d'emporter leur camp de vive force; mais elle fut repoussée avec une perte considérable. Le baron fut encore plus malheureux dans sa retraite, car dans une troisième affaire avec un parti anglais qui avait été dépêché du fort Édouard pour porter du secours à sir William Johnson,

il fut entièrement défait. Ces trois combats se livrèrent le même jour, 6 septembre 1755, à proximité de *Bloody-Pond* (l'Étang-du-Sang), dans lequel on jeta les cadavres de ceux qui avaient péri sur le champ de bataille. En 1757, le fort William Henry avait une garnison de 3,000 hommes, sous le commandement du colonel Munroe. Le marquis de Montcalm, après avoir tenté trois fois, mais en vain, de s'en emparer, porta la force de son armée jusqu'à 10,000 hommes et somma le colonel Munroe de rendre la place. Sur le refus de cet officier, Montcalm donna l'assaut et obligea les Anglais de capituler. Les termes de la capitulation étaient honorables pour les assiégés; mais ils furent indignement violés par les sauvages qui avaient suivi l'armée française; ces barbares massacrèrent sans pitié la garnison, sauf quelques hommes qui parvinrent à s'échapper et à gagner le fort Édouard. Quant au fort Henry il fut rasé jusqu'aux fondemens par ordre de Montcalm, et depuis il n'a pas été rétabli. C'est au pied de l'emplacement qu'il occupait que s'effectua, en 1758, l'embarquement du général Abercombrie et de son armée forte de 15,000 hommes, pour descendre le lac et attaquer Ticondéroga.

A 40 toises du côté sud, et sur un plateau très élevé, on trouve les vestiges du fort George. Il ne rappelle par lui-même aucun événement important, mais il mérite de partager l'intérêt général qu'inspire l'histoire du lac George, et l'étranger n'hésitera pas d'en visiter les ruines. Les murailles avaient été primitivement construites en pierre; et la portion respectée par le temps a 20 pieds de haut. Le général

Burgoyne avait fait de ce fort le dépôt des approvisionnemens de son armée pendant la guerre de la révolution.

Le bateau à vapeur établi sur ce lac pour aller de Caldwell à Ticondéroga fut dernièrement la proie des flammes. On espère qu'un autre ne tardera pas à le remplacer, ce qui facilitera les communications avec le Canada, et rendra probablement le lac George et ses scènes admirables une source féconde d'agrémens pour le voyageur partant de là pour se rendre à Québec, ou venant de cette ville en suivant la même direction.

Le voyageur, après avoir visité le lac, retourne aux eaux, d'où il peut faire route pour Schénectady tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, en profitant des voitures publiques qui vont d'Albany à Niagara.

Schénectady est une ville sur le Mohawk, belle et grande rivière qui la borne au nord. En 1690 elle fut brûlée par les Indiens, et en 1819 elle devint encore la proie des flammes; depuis ce dernier accident elle a été rebâtie avec goût et élégance. Le collége de l'Union est sur une hauteur qui domine la ville et le Mohawk, l'espace de plusieurs milles : il est actuellement composé de deux corps de logis en briques; mais d'après le plan adopté, il aura par la suite une chapelle et d'autres édifices placés en arrière et sur les côtés de ceux qui existent. Deux cents élèves y reçoivent annuellement leur éducation, et le prix de la pension est de cent trente piastres. Sous le rapport du nombre des écoliers et des bonnes études, le collége de l'Union

rivalisera bientôt avec les plus florissantes institutions de ce genre dans notre pays. Un beau pont a été construit sur le Mohawk, à l'extrémité ouest de la ville : il a 997 pieds de long, et la diligence d'Utique y passe pour se rendre à sa destination.

Depuis Schénectady jusqu'à Utique, la majeure partie de la route borde la rive du Mohawk : cette route est généralement très praticable, quoique montueuse et étranglée par d'étroits défilés. Au surplus si l'on y est un peu cahoté, on se dédommage de la fatigue par l'aspect des maisons de plaisance, des riches cultures, des scènes variées que présente la vallée dans toute son étendue. On y trouve plusieurs petits villages où les diligences s'arrêtent le temps nécessaire pour le service des bureaux de poste : on citera Amsterdam, Caughnawaga, Palatin, Manheim, Little-Falls, Herkimer et Schuyler.

Little-Falls tire son nom des chutes situées dans son voisinage : celles-ci sont beaucoup moins considérables que le fameux Cohoz, et pour cette raison elles ont été appelées les petites chutes (Little-Falls) du Mohawk. La chaîne des rochers du Catsberg, en se prolongeant au travers de la rivière, présente aux eaux une surface fort inégale, et celles-ci, gênées dans leur cours, se précipitent avec violence entre les pointes de ces roches escarpées. En tournant au sud-est le lit de la rivière est encaissé par le sommet sourcilleux de montagnes à pic qui le dérobent aux yeux et cachent également la vue de la cataracte. Le voyageur est averti qu'il approche des chutes par le

bruit des eaux et par un nuage d'écume jaillissante. Peu après la route tourne brusquement à gauche et offre l'aspect de la cataracte tombant avec fracas sur une masse de rochers d'environ 40 toises. Au pied de la chute, et à la distance d'un demi mille, se trouve le village contenant 500 habitans. Un groupe de maisons en amphithéâtre entre le bord du Mohawk et le sommet pelé, raboteux, des hauteurs voisines; les eaux qui suivent mollement leur cours paisible et naturel, et qui, se brisant contre les rochers, entrent subitement en fureur, se précipitent dans le gouffre et font jaillir leur écume jusqu'au ciel; plus loin, la vallée sur les deux rives, ornée de champs fertiles et bien cultivés, de vergers, de prairies et de jolies maisons de campagne; tout se réunit pour offrir aux yeux une scène animée et pittoresque, digne de la célébrité dont elle jouit.

Le Mohawk, en facilitant le transport des denrées et objets de fabrique, est un débouché fort avantageux pour le village de Little-Falls. Le canal où l'on s'embarque pour faire le tour des chutes, contient huit péages qui, en 1817, ont produit une recette de 12,000 piastres. Lorsque le canal de l'ouest sera terminé, l'heureux village en retirera un profit considérable.

Après avoir quitté Little-Falls, la route suit le bord de l'eau, et l'on y jouit de la vue d'une riche vallée formée par les dépôts successifs de la rivière, et connue sous le nom d'Herkimer et German-Flats. Cette contrée, jadis le théâtre des plus sanglans exploits, présente aujourd'hui l'aspect d'une culture aussi belle que profitable. Durant la guerre entre la France et

l'Angleterre, et celle de notre révolution, elle fut ravagée par les armées européennes et par les incursions des sauvages. Les Français s'étant rendus maîtres d'Oswégo en 1756, elle tomba en leur pouvoir; mais leurs établissemens furent détruits de fond en comble, dans le cours de l'année suivante. Au centre de cette vaste plaine est situé le village d'Herkimer.

Herkimer et Little-Falls font partie du même *Township*, ou corporation municipale, sous le nom collectif d'Herkimer; c'est une réunion de hameaux ou bourgades qui longent les rives du Mohawk, l'espace d'environ 15 milles. La Crique du Canada occidental se jette dans cette rivière, à un mille environ à l'est, et l'on a construit un très beau pont près de son embouchure. Le village d'Herkimer a deux rues parallèles contenant environ 100 maisons et 800 habitans. On y trouve l'abondance et la prospérité.

Entre Herkimer et Utique est le hameau de Schuyler, à 6 milles environ du premier et à 8 milles de l'autre. Au delà d'Herkimer le pays est uni et fertile, quoique l'agriculture n'y soit pas encore très avancée.

Relais et distance d'Albany à Utique.

	milles.		milles.
Schénectady	16	Little-Falls	10
Amsterdam	15	Herkimer	7
Canghuawagua	8	Schuyler	6
Palatin	15	Utique	8
Manheim	10		

Utique, bourg florissant sur la rive méridionale du Mohawk, occupe l'ancien emplacement du fort Schuy-

ler, à 96 milles d'Albany et 13 du fort Stanwix, sur les ruines duquel s'élève non pas la fameuse ville de Rome, mais seulement un modeste village qui porte le même nom. Utique a été incorporé en 1798, et compte à peine 30 ans d'existence; cependant il a des prétentions à devenir le chef-lieu de l'état de New-York dont il fait partie. Par sa position, ce bourg est le centre de toutes les communications par terre et par eau, entre la ville d'Albany et la fertile contrée du nord et de l'ouest. Son commerce s'accroît rapidement, et déja sa population est d'environ 4,000 ames : il possède deux banques et une quantité de fabriques et de manufactures. La cour de justice pour le comté d'Onéïda y est établie; et par un acte récent de la législature, la cour suprême de l'état tient à Utique sa session du mois d'octobre, privilége dont jouissait auparavant la ville de New-York. La plupart des maisons sont en briques et construites avec autant de goût que d'élégance. Les voitures publiques s'y rendent de tous les points de l'état, et il n'est pas rare d'en voir arriver jusqu'à 10 et 12 dans un jour, au grand hôtel d'Utique.

Le canal de l'ouest doit traverser ce bourg, et ne contribuera pas peu à favoriser son accroissement et sa prospérité : les fouilles sont déja très avancées sur toute l'étendue qu'il doit parcourir. Bientôt seront terminés les travaux d'un autre canal qui aura un cours de 160 milles, entre Little-Falls et Rochester; il est déja navigable sur une étendue de 100 milles, c'est-à-dire depuis Utique jusqu'au bassin de Weed. Vous trouvez sur ce canal des paquebots qui ne laissent rien à désirer pour la nourriture, la commodité et l'a-

grément : ils sont tirés par deux chevaux, et font 4 milles à l'heure. Le prix du passage, nourriture comprise, est de 4 *cents* (20 centimes) par mille. Un paquebot part d'Utique les lundis, mardis, jeudis et samedis, à 8 heures du matin, et arrive au bassin de Weed le lendemain à la même heure; pour se rendre à Canandaigua, on peut prendre une chaise de poste qui arrive à cette destination dans l'après-midi.

Quant à ceux qui, pour faire la même route, ne s'effraient pas des inconvéniens et des fatigues de la voiture publique, ils en seront amplement dédommagés par la variété du paysage, tandis que le canal n'a rien de récréatif. Une diligence part d'Utique pour Niagara tous les jours à 3 heures du matin; le prix ordinaire des places est de 4 *cents* par mille. Chemin faisant, on voit plusieurs jolis villages; aucun de ceux qui conduisent à Auburn n'a rien de remarquable.

Auburn est à 170 milles d'Albany, sur le goulet du canal Owasco : il contient un grand nombre de moulins et autres usines pour lesquels sa position est très favorable. On y compte environ 250 maisons et un millier d'habitans. Parmi les édifices publics on remarque la cour de justice et la maison de correction réunies dans le même corps de logis, et une prison pour les criminels, bâtie aux frais de l'état. On a fondé depuis peu à Auburn un séminaire pour les étudians en théologie : cet établissement, sous la direction des presbytériens, est le seul de ce genre dans l'état de New-York. La position de ce village offre tout ce qui peut en rendre le séjour agréable pour le com-

merçant et pour l'ami de la belle nature. Un nouveau canal passe à 7 milles au nord, aura-t-il pour les habitans un résultat avantageux ou non ? c'est au temps seul à en décider.

Au delà d'Auburn le pays est plus ouvert et mieux cultivé : à chaque pas votre vue se porte sur de jolis villages et des maisons de campagne très agréables. Les lieux habités sur les différens lacs sont riches, bien bâtis, et dans la situation la plus riante ; mais Canandaigua est celui d'entre eux qui mérite la palme.

CANANDAIGUA, sur le lac du même nom, forme un amphithéâtre d'où l'on jouit d'un beau paysage et d'un vaste horizon. La principale rue a 2 milles de long avec une rangée d'arbres de chaque côté, à travers lesquels vous apercevez des maisons peintes avec goût et ornées de persiennes. La place publique est au centre, et là se trouvent le palais de justice et le greffe du comté. Canandaigua est entouré de maisons de campagne élégantes, avec de jolis jardins et des vergers remplis d'arbres fruitiers de toute espèce : ce paysage, joint à la vue du lac se prolongeant dans le sud, forme un ensemble très agréable. Sous le rapport de la beauté et de la variété des sites, du goût et de l'élégance qui ont présidé à la construction des maisons, peu de villages peuvent entrer en parallèle avec lui. Il est à 208 milles d'Albany, à 111 d'Utique, à 88 de Buffalo, et à 108 des chutes du Niagara.

LES SOURCES BRULANTES (Burning-Springs) ont été récemment découvertes, à 9 milles environ de Canan-

daigua, dans le sud-ouest. L'eau pénètre par filtration dans une ravine très profonde, et laisse voir à sa surface une flamme d'un très vif incarnat. Si l'on en approche des brins de bois, de paille, ou autres matières combustibles le feu y prend à l'instant; elle est au degré de température ordinaire, et n'a ni odeur, ni goût particulier. Dans le voisinage se trouvent plusieurs sources sulfureuses.

On prend ordinairement la voiture publique pour aller de Canandaigua à Buffalo et de là aux chutes du Niagara. Cependant beaucoup de voyageurs donnent la préférence à la route du nord, plus courte et mieux entretenue. Au bout de quelques milles, le chemin longe la rivière de Génessy, et vous conduit à proximité de son embouchure dans le lac Ontario. Cette rivière prend sa source en Pensylvanie, et après un cours d'environ 125 milles, dans la partie ouest de cet état, elle se jette dans l'Ontario, au village de Charlotte. A quelques milles seulement de son embouchure sont trois chutes considérables : la première a environ 96 pieds de haut, la seconde 25, et la troisième 80. Près de la première on trouve le bourg florissant de Rochester.

Rochester, déja célèbre par ses moulins, ses fabriques et son commerce, prendra sans doute encore un grand accroissement lorsque le canal projeté, auquel on travaille sans relâche, lui fournira une communication directe et facile avec Albany. Rochester contient plus de 300 maisons et magasins, et n'a pas moins de 3,000 habitans. La rivière qui le traverse a 25 toises

environ de largeur, avec un pont de 50 pieds au dessus du niveau du sol. Le village de Carthage est à deux milles plus bas, près de la troisième chute.

Carthage était favorisé par le voisinage d'un très beau pont qui faisait donner la préférence à la route de la partie ouest de l'état. Ce pont, placé près du bassin des chutes, était formé d'une seule arche ayant 250 pieds d'élévation à partir du fil de l'eau, et 300 pieds de diamètre. Cette masse énorme fut de courte durée : elle s'écroula sous son propre poids. Depuis lors Carthage est désert.

De Rochester à Léwiston, la route passe sur une levée ou crête produite par une alluvion. Cette crête longe la partie sud du lac Ontario, sur un espace de 80 milles, c'est-à-dire depuis la rivière Génessy jusqu'à celle du Niagara. Le chemin est bombé au centre, et a généralement une largeur qui varie de 2 à 4 toises. En certains endroits il excède de 120 à 130 pieds le niveau du lac, dont il est éloigné de 6 à 10 milles. Cette route, formée par la nature, est parfaitement unie et en bon état sur toute l'étendue des 40 premiers milles, et bordée presque toujours de terres bien cultivées; mais la majeure partie du chemin restant à faire pour arriver à Léwiston est détestable; c'est une longue chaussée formée avec de grands arbres placés transversalement au milieu d'épaisses forêts, où l'on rencontre de loin en loin pour toute diversion les cases ambulantes de quelques défricheurs (*Settlers*), semblables à ces anciens patriarches qui émigraient avec leurs familles, certains qu'ils

sont de trouver dans cette contrée un morceau de terre pour les recevoir et les nourrir (10).

Léwiston, sur le côté est de la rivière Niagara, est en face de Queenston dans le Canada. La navigation sur le lac Ontario se termine à Léwiston, d'où par un portage on se rend au fort Schlosser, à la distance d'environ 8 milles. Tout fait présumer qu'autrefois les chutes versaient le torrent de leurs eaux sur l'emplacement même où est aujourd'hui Léwiston, mais que le volume des rochers ayant considérablement diminué avec le temps par l'action continuelle des eaux, celles-ci ont rétrogradé jusqu'au point où elles sont maintenant, c'est-à-dire à la distance de 8 milles. Avant d'arriver à Niagara, l'immense caverne appelée le Trou du Diable (the Devil's Hole), attire l'attention des curieux. Les eaux éprouvent un tournoiement continuel au fond de cette cavité, dont la circonférence est d'environ 1,200 pieds. Dans ces parages les bords escarpés de la rivière peuvent avoir 300 pieds.

Relais et distance d'Utique à Niagara.

	milles.		milles
New-Hartford	4	Geneva	6
West-Moreland	7	Seneca	7
Vernon	6	Gorham	5
Sullivan	9	Canandaigua	4
Manlius	12	Bloomfield	12
Derne	3	Lima	5
Onondaga	7	Avon	5
Auburn	24	Rochester	4
Cayuga	9	Léwiston	82
Junius	8	Niagara Falls	8

Chute du Niagara.

Cette cataracte réunit les eaux du lac Érié et autres lacs supérieurs, avec celles du lac Ontario et du fleuve Saint-Laurent; elle est sur la rivière de même nom qui a 35 milles de long, et depuis un demi-mille jusqu'à 6 ou 7 de largeur. Au dessus des chutes, la hauteur de ses rives varie depuis 4 jusqu'à 100 pieds. Immédiatement au dessous, le gouffre n'a pas moins de 300 pieds; mais depuis ce point jusqu'au lac Ontario, le lit de la rivière s'élève graduellement, et n'a pas au delà de 25 à 30 pieds de profondeur. Le Niagara est parsemé d'un grand nombre d'îles, dont la plus considérable, connue sous le nom de grande île, fut cédée à l'état de New-York, en 1815, par les Indiens de la nation sénécale. Pour prix de cette cession, l'état donna 1,000 piastres comptant, et s'obligea à faire une rente perpétuelle de 500 piastres par an. Cette île a 12 milles de long sur une largeur qui varie de 2 à 7 lieues. Des agriculteurs, formant environ 150 familles tirées du Canada et de l'état de New-York, sont venus la mettre en état de culture; de grands travaux ont été faits jusqu'à ce jour et continuent de s'exécuter avec succès.

Les chutes se trouvent au dessous de la grande île, à 20 milles environ du lac Érié et 14 du lac Ontario. A la hauteur de la crique de Chippeway, la rivière a près de 2 milles de largeur, et le courant en est extrêmement rapide. De ce point jusqu'aux chutes, elle se rétrécit de moitié; la pente des rapides est évaluée à 58 pieds. Le courant de la rivière au dessus des chutes se porte presque entièrement à l'ouest, et au dessous il

tourne brusquement au nord-est et coule dans cette direction l'espace d'environ un mille et demi, après quoi il tourne au nord jusqu'au lac Ontario. La cataracte s'épanche sur une crête de rochers en forme de croissant, laquelle se prolonge et embrasse un espace considérable au dessus du niveau de la rivière. La nappe d'eau est divisée en deux immenses colonnes par l'île de la Chèvre. Une autre île, ayant un diamètre d'environ 10 toises, donne naissance à une moyenne nappe d'eau de 4 à 5 toises de large, à l'est de l'île de la Chèvre.

La grande chute, ou le *fer à cheval*, du côté du Canada, a 600 pieds de large; elle se précipite dans la rivière en décrivant une ligne courbe d'environ 150 pieds, et sa projection est de 50 pieds, à partir de sa base. La petite chute, du côté des États-Unis, a 300 pieds environ, et tombe perpendiculairement de 164 pieds. L'élévation totale de la cataracte, y compris celle des rapides placés au dessus, est de 208 pieds.

Par le moyen d'un escalier solide et commode on peut descendre jusqu'au pied de la cataracte : un beau pont conduit à l'île de la Chèvre, qui est, suivant moi, l'endroit le plus convenable pour jouir tout à la fois de la vue des rapides, des chutes et des sites environnans. La vue prise du rocher de la Table, du côté du Canada, paraît avoir la préférence; mais cette question doit être décidée par le goût particulier de chaque spectateur. Je me contenterai d'observer que le rocher de la Table, par son plan incliné, décrit un angle saillant d'environ 50 pieds du côté de la cataracte et jusqu'à l'île de la Chèvre. Le sentier pour parvenir au sommet de ce

rocher fut dernièrement obstrué par un énorme bloc de pierre d'environ 20 pieds de long sur une largeur depuis 1 pied jusqu'à 4, lequel s'était détaché de la masse de rochers au bord du précipice. Quelque temps après on est parvenu à dégager le chemin, et on a pratiqué un escalier pour rendre moins difficile l'accès du fameux rocher.

Il est au dessus de nos forces de retracer les profondes émotions que fait éprouver au cœur de l'homme l'aspect de cette merveille de la nature; laissons ce soin à de plus habiles peintres, et bornons-nous à donner une idée imparfaite de ce phénomène. « D'un seul coup d'œil vous voyez les rives escarpées et les forêts immenses qui environnent cette scène majestueuse, la force irrésistible de ces flots, de ces tourbillons, de ces nuages d'écume et la rapidité de leurs mouvemens, l'éclat et la variété magique des couleurs, le volume, la vélocité de ces vagues en furie, les masses de vapeur qui s'élèvent à perte de vue et se condensent dans les airs; tel est l'ensemble de ce vaste tableau. Et le bruit, le mugissement de ces montagnes d'eau qui tombent et se brisent, vous agite, vous trouble, vous frappe de terreur, avant que l'ame puisse s'élever à la hauteur des idées qu'inspire ce grand, ce magnifique, ce sublime spectacle. »

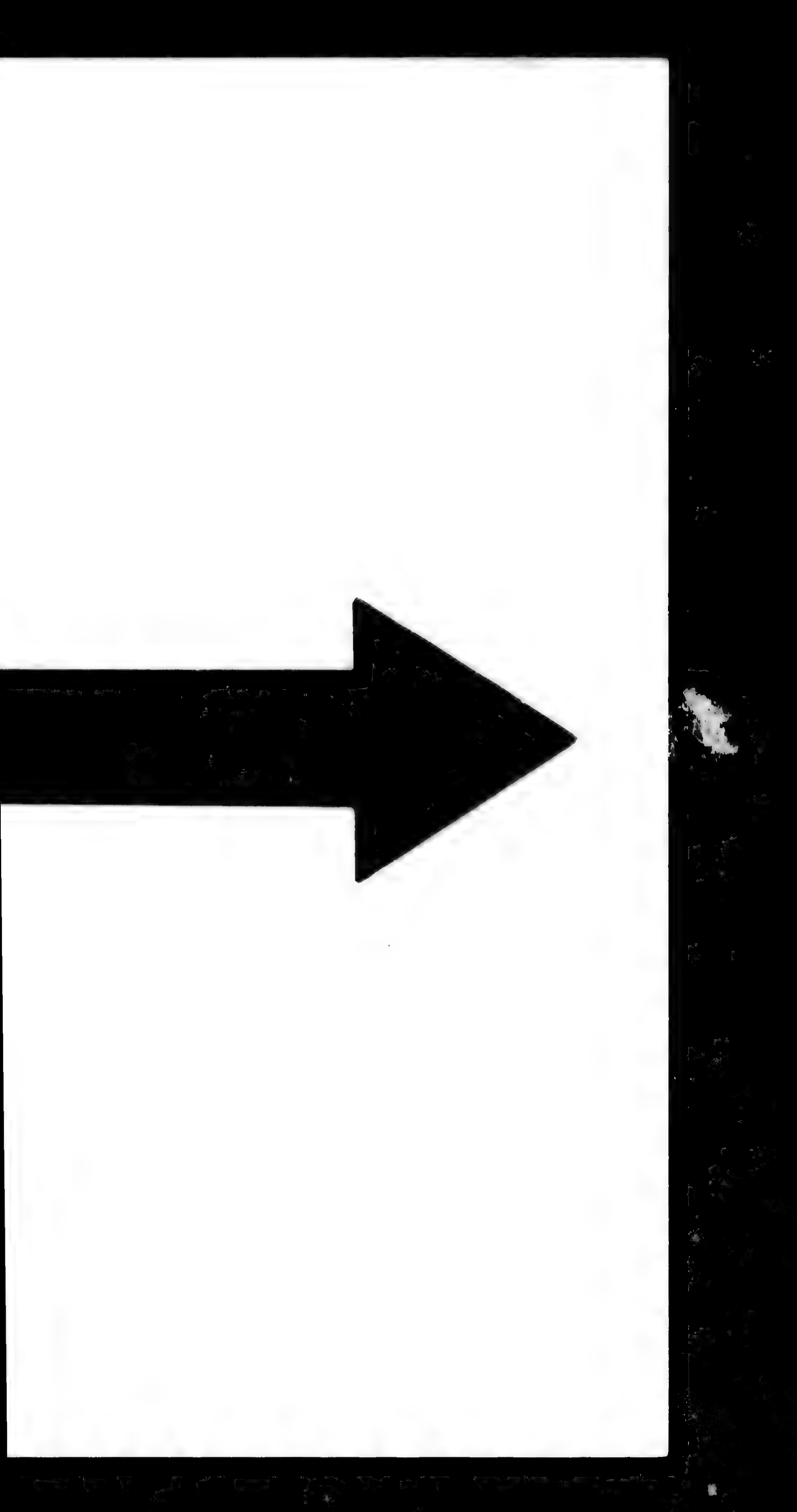
Le Niagara forme la limite entre le Canada et les États-Unis : il devait être et il a été, à diverses reprises, le théâtre de plusieurs exploits guerriers, lorsque l'honneur national commandait d'en appeler aux armes. Dès l'année 1679 un poste militaire fut établi

au fort Niagara. En 1725 une forteresse régulière fut construite par les Français; prise ensuite par les Anglais elle appartient aux États-Unis depuis l'année 1796. Cette partie de la frontière a été témoin de plusieurs événemens importans lors de la dernière guerre. La bataille de Queenston, où le général anglais Brock fut blessé à mort, eut lieu le 12 octobre 1812, et l'incendie des villages de Newark, Buffalo et Black-Rock, en décembre 1813.

La bataille de Chippeway, livrée le 5 juillet 1814, a été décrite par un témoin oculaire, comme l'un des spectacles les plus imposans. « Le ciel était clair et serein, et l'armée occupait une position telle qu'on eût pu la choisir pour une parade ou pour un tournois : les troupes de part et d'autre n'étaient pas très nombreuses, mais leur tenue était admirable ; les officiers-généraux à la tête de leurs colonnes; l'éclat dont brillaient les armes aux rayons du soleil, la précision et la variété des mouvemens; tout était de nature à reporter les idées vers ces pompeuses descriptions des historiens et des poètes de l'antiquité, à nous transporter dans les champs du Latium ou dans les plaines d'Ilion; en un mot, à rappeler ces souvenirs qui remplissent l'imagination de toutes les scènes d'héroïsme personnel et de valeur chevaleresque. »

Le 31 juillet, le général Scott s'était avancé sur Chippeway, et soutenu par la division d'artillerie du capitaine Towson, il avait balayé le pont en chassant les avant-postes ennemis. Dans l'après-midi, le général Ripley, avec le parc d'artillerie sous le commandement du major Hindman, vint occuper une

[redacted]



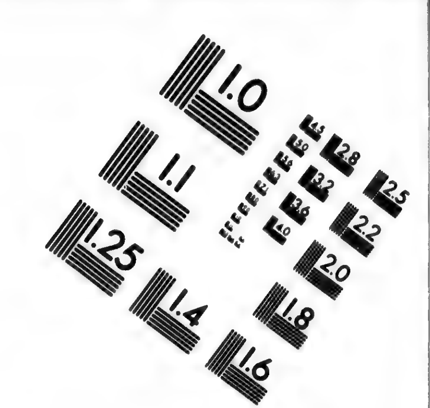
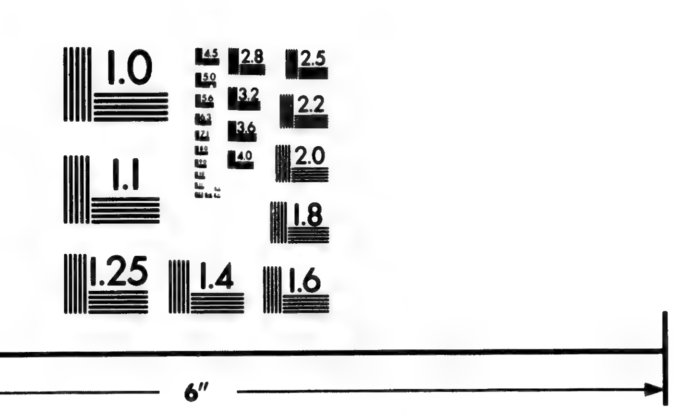
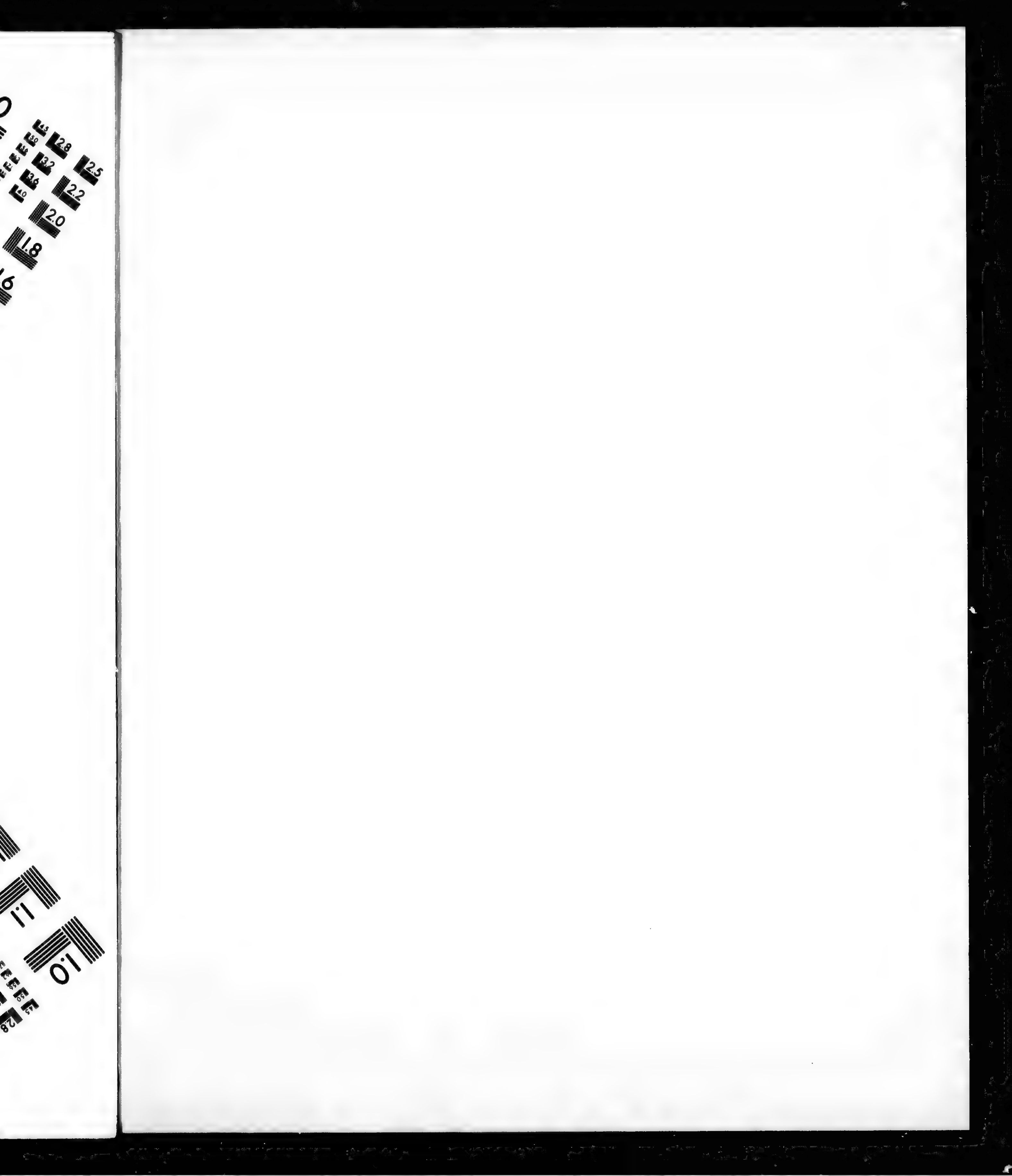


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





partie du camp du général Scott. L'esquisse ci-dessous indique l'ordre du campement.

Rivière de Niagara.
Route de Chippeway.
NORD.
LIGNES ANGLAISES FLANQUÉES DE REDOUTES ET DE BATTERIES.
Crique Chippeway.
O
Petite Crique.
BRIGADE DU GÉNÉRAL SCOTT.
Parc d'artillerie.
Troupes légères.
BRIGADE DU GÉNÉRAL RIPLEY.
CAMPEMENT DU GÉNÉRAL PORTER.
SUD.
SIGNES INDICATIFS.
Batteries anglaises.
Redoutes anglaises.
O La Maison blanche.
III III Ponts.
Bois. Bois. Bois. Bois.

Dans la matinée du 4 les Indiens, à la solde des Anglais, après s'être jetés dans les bois contigus au camp américain, commencèrent à tirer sur nos avant-

postes; et dans le cours de la journée nous vîmes fréquemment le long de la rivière des reconnaissances expédiées de Chippeway pour observer notre position; en même temps nous fûmes informés que l'ennemi avait reçu des renforts.

Le jour suivant, mêmes manœuvres que la veille; les Indiens furent aperçus presqu'à toucher l'arrière-garde du campement américain. A l'instant nous vîmes arriver le général Porter avec ses volontaires et ses Indiens, et de suite le général Brown leur donna ordre de pénétrer dans les bois et de les balayer. Les généraux Brown, Scott et Ripley étaient alors à la maison blanche, occupés à reconnaître la position de l'ennemi. Le corps sous les ordres du général Porter ressemblait à un torrent qui renverse tout ce qui lui fait obstacle; mais au moment où il allait déboucher des bois, un feu roulant de mousqueterie fit penser au général Brown que toutes les forces anglaises avaient passé le pont de Chippeway et que l'action allait s'engager sur tous les points. Il ordonne aussitôt au général Scott de se porter en avant, et au général Ripley de se mettre en mesure de le seconder. Quelques minutes après on aperçut les Anglais qui s'avançaient rapidement, en bon ordre; les Écossais royaux, formant leur droite, appuyés sur les bois; le régiment du Prince Régent, sur la rivière à gauche, et le régiment du Roi formant la réserve. Leur but était de s'emparer du pont sur la crique en face du camp, et par ce moyen de forcer les Américains à la retraite. Le général Brown craignant que l'ennemi ne fît un mouvement en flanc, à travers les bois, pour s'emparer de

notre artillerie, recommanda au général Ripley d'attendre ses ordres pour agir. En même temps il parcourut les lignes avec son état-major, afin de régler tous les mouvemens de l'armée et d'animer les troupes par sa présence. Aussitôt le général Scott, malgré le feu terrible de l'artillerie, passe le pont, et forme sa ligne. Les Anglais se proposaient de faire feu à portée de fusil et de charger immédiatement après ; mais le nôtre fut si vif et si bien nourri qu'ils ne purent le soutenir. Alors le général Brown donne l'ordre au général Ripley de faire un mouvement à travers les bois pour prendre en flanc la droite de l'ennemi. A la tête du 21me régiment cet officier traverse, dans l'eau jusqu'au cou, la ravine en face, et marche en toute diligence; mais avant qu'il eût quitté le bois pour entrer dans la plaine sous les batteries ennemies, les Anglais, complètement battus par la brave et intrépide brigade du général Scott, fuyaient en désordre, débouchant par le pont de Chippeway qu'ils rompirent ensuite pour assurer leur retraite.

Dans cette affaire la perte des Anglais, en tués, blessés ou prisonniers, fut de 514 hommes; celle des Américains de 328.

La bataille de Bridgewater, livrée le 25 du même mois près la grande chute du Niagara, et au bruit du tonnerre de cette cataracte fut, en raison du nombre des combattans, l'affaire la plus sanglante, et en même temps le plus beau fait d'armes qui ait jamais eu lieu sur le continent américain. La lettre suivante écrite le lendemain, par un chirurgien de l'armée, contient des détails intéressans.

« Dans l'après-midi, l'ennemi se porta sur Chippeway avec des forces considérables. A 6 heures le général Scott eut ordre de faire avancer sa brigade et de commencer l'attaque; et le général Ripley ayant opéré sa jonction ils rencontrèrent au-dessous des chutes les Anglais qui se disposaient à bivouaquer, comptant nous attaquer le lendemain au point du jour. L'action s'engagea vers les 7 heures du soir, par un feu roulant de mousqueterie auquel succéda l'artillerie, et qui sauf quelques légers intervalles se prolongea jusqu'à 10 heures et demie. Les deux armées se battirent avec un acharnement qui tenait de la rage; elles voulaient mutuellement s'arracher le laurier de la victoire; cependant, à la fin, elles cédèrent à la fatigue. Jamais, avant cette affaire, les troupes américaines ne s'étaient montrées si intrépides et si aguerries.

« Le gouvernement britannique, dont toutes les forces étaient alors concentrées en Espagne, détacha de l'armée du lord Wellington des renforts qui venaient d'arriver au Canada par la voie de Kingston (Jamaïque). Pendant deux heures les armées furent en présence, à 10 toises au plus l'une de l'autre, et parfois elles se trouvèrent tellement rapprochées que souvent un officier donnait des ordres à un peloton ennemi. La méprise venait de ce qu'une partie de nos gens portaient un uniforme absolument pareil à celui du régiment anglais de Glengarian; mais la lune ayant tout à coup jeté une lumière très vive l'erreur fut reconnue; l'ennemi dirigea plusieurs attaques contre nous et fut constamment

repoussé. Notre régiment, sous les ordres du colonel Miller, eut ordre de prendre d'assaut la batterie anglaise, qu'il enleva au pas de charge. Elle resta en notre pouvoir jusqu'à minuit que nous fîmes retraite à plus de 2 milles, autrement notre camp aurait pu être attaqué à l'improviste. Presque tous les chevaux du train d'artillerie avaient été tués pendant l'action, et faute de cordes on ne put emmener que deux ou trois pièces à force de bras, et encore nos soldats étaient si fatigués qu'à peine ils pouvaient les traîner. Nous perdîmes un obusier parce que les artilleurs ayant été tués, les chevaux, lancés au galop, se jetèrent dans les lignes ennemies. Plusieurs de nos caissons prirent feu et sautèrent par l'effet des javelots à la Congrève; cette perte nous priva de nos munitions. Au surplus, les lignes étaient si rapprochées qu'on ne pouvait faire jouer l'artillerie. »

La perte des Anglais en tués ou blessés, fut de 878 hommes; celle des Américains de 860.

Le trajet de Buffalo au fort Niagara est de 35 milles; en voici le détail:

	milles.		milles.
Black-Rock	2	Niagara-Falls	½
Tonnewanta-Creek	10	Lewiston	7 ½
Schlosser	6	Fort Niagara	7 »
Manchester	2		

Du côté du Canada:

Black-Rock	2	Chippeway	9
Ferry below fort Érié (Bac au-dessous du fort Érié)	1	Stamford (aux chutes)	3
Palmer's	6	Queenston	7
		Fort-George	7

Un bateau à vapeur fort commode s'expédie régulièrement de Léwiston pour Ogdensburgh une fois la semaine. Il part le lundi à 3 heures de l'après-midi; de Génessy-River le jeudi à la même heure; de Sackets-Harbour le mercredi à la même heure, et il arrive à Ogdensburgh le jeudi à 9 heures du matin.

Pour revenir, il part d'Ogdensburgh le jeudi à 3 heures de l'après-midi; de Sackets-Harbour le vendredi; d'Hundford's-Landing-Génessy le samedi, et il arrive à Léwiston le dimanche à 9 heures du matin.

Lac Ontario.

Ce lac a 171 milles (57 lieues) de long et 467 milles (156 lieues) de circonférence. Des curieux, placés au centre de cet immense réservoir, ont jeté une sonde de 350 brasses (2,000 pieds) sans pouvoir en toucher le fond. Répétée sur d'autres points cette expérience eut le même résultat négatif. Parmi les îles qui s'y trouvent on citera celle qu'on appelle la Grande-Ile, en face de Kingston. En cet endroit le lac a environ 10 milles de large; mais à partir de ce point il va en se rétrécissant jusqu'à Brockville, où il n'a pas au delà de 2 milles en largeur. A 40 milles plus loin il est couvert d'un archipel de petites îles, et en raison de leur multiplicité, on les appelle *les myriades*.

L'Ontario n'a pas des proportions aussi colossales que ses quatre voisins de l'ouest (les lacs Érié, Huron, Michigan et Supérieur); mais il est de la même famille, et, sans faire tort aux autres, on peut bien le regarder comme la cinquième mer Méditerranée de

l'Amérique septentrionale (18). Sur sa rive nord-est les terres sont basses, et en divers endroits, marécageuses; mais au nord et au nord-ouest elles sont plus élevées, et elles s'abaissent vers le sud. La contrée adjacente est très boisée, cependant de distance à autre on y voit de petites maisons de campagne environnées de terres en plein rapport, bornées par des hauteurs qui çà et là présentent l'aspect de jolis coteaux. Quelques uns des points les plus élevés sont les roches de Torento, le Nez du diable, et les cinquante mille Montagnes. Les principales rivières qui se jettent dans le lac au sud sont la Génessy et l'Oswégo; à l'embouchure de cette dernière est situé un petit village et un fort du même nom. York, Kingston et Sackets-Harbour, tous trois sur les bords du lac, sont bien connus par leur liaison avec les événemens de la dernière guerre (1812 à 1815).

Ogdensburgh, où se termine la navigation par le bateau à vapeur, est au confluent de la rivière Oswégatche avec le fleuve Saint-Laurent. Ce beau village contient environ 100 maisons, y compris la cour de justice du comté. Sa population est de 600 ames. Des fortifications composées de deux édifices en pierre et de plusieurs casernes en bois, construites par le gouvernement britannique, furent cédées aux États-Unis, en 1796.

Des bateaux de passage partent presque tous les jours d'Ogdensburgh, descendent la rivière jusqu'à la Chine, 7 milles au dessus de Mont-Réal, et mettent trois jours à faire ce trajet. Ils sont amplement four-

nis de tout ce qui est nécessaire pour la manœuvre, et dirigés par d'habiles pilotes. Ce dernier point surtout est des plus essentiels; le fleuve Saint-Laurent étant très rapide et souvent obstrué par des bancs de sable et des îles, un navigateur sans expérience courrait grand risque d'y échouer. Les rapides les plus remarquables sont au nombre de trois : le grand saut, les rapides des cèdres et les cascades de Saint-Louis. Le premier a 9 milles de long, et on le descend ordinairement en vingt minutes; les rapides des cèdres se terminent à 3 milles en deçà des cascades; et celles-ci, après un cours irrégulier de 2 milles, versent leurs flots d'écume dans le lac Saint-Louis. Le lac Saint-François, sur le Saint-Laurent, a 25 milles de long et 15 dans sa plus grande largeur; ses bords sont si bas, que quand on est au milieu on a bien de la peine à les apercevoir. A l'extrémité nord de ce lac est situé le village de Saint-Régis, dans lequel passe la ligne servant de limite entre le Canada et les États-Unis.

Sur les deux rives du Saint-Laurent on découvre un pays très fertile et généralement bien cultivé : les premiers établissemens de cette contrée datent de l'année 1783; quarante ans se sont à peine écoulés et leur état de prospérité est une preuve certaine de l'accroissement de la population et de la réussite de ses entreprises. Le paysage sur les bords du Saint-Laurent est très varié; la vue embrasse tout à la fois de riantes campagnes, de jolis villages, les îles et les rapides du fleuve. Ce tableau imposant et vraiment grandiose est digne des pinceaux d'un Salvator-Rosa ou d'un Gaspard le Poussin.

Depuis Léwiston jusqu'à Mont-Réal on compte 385 milles, dont voici le détail :

	milles.		milles.
Fort Niagara	7	Ogdensburgh	12
Genessee-River	74	Gallop Islands	5
Great Sodus Bay	35	Hamilton	19
Oswego-River	28	Saint-Regis	35
Sacket's-Harbour	40	La Chine	53
Cap Vincent	20	Mont-Réal	7
Morristown	50		

Mont-Réal est sur le bord méridional de l'île du même nom, à 131 milles d'Ogdensburgh et 170 de Québec. L'île a 30 milles de long, 7 milles de large et 70 de circonférence. La ville longe le fleuve Saint-Laurent sur une étendue d'environ 2 milles, et elle a un demi-mille en profondeur. Les maisons sont presque toutes bâties en pierre, et les rues assez bien alignées, mais étroites. Les murailles qui l'entouraient autrefois ont été démolies depuis quelques années, avec l'autorisation du gouvernement. Mont-Réal est divisé en ville haute et en ville basse : cette dernière contient l'Hôtel-Dieu, fondé en 1644 ; une supérieure et trente sœurs de charité donnent habituellement leurs soins aux malades qui y sont admis. Le gouvernement français contribuait aux frais de cette pieuse institution ; mais la révolution survenue en France ayant occasioné la perte du fonds de dotation fait en sa faveur et placé à Paris, les ressources de cet établissement ont été depuis lors bornées aux revenus de quelques propriétés foncières qu'il possède en Canada. Dans la ville haute sont la cathédrale, l'église anglaise, le séminaire, le couvent des récollets et celui des sœurs de

Notre-Dame. L'hôpital général, ou couvent des sœurs grises, est sur le fleuve Saint-Laurent, à une petite distance de la ville, dont il est séparé par un ruisseau. Cet établissement, fondé en 1753, est régi par une supérieure et dix-neuf religieuses.

La religion catholique romaine est dominante à Mont-Réal, ainsi qu'à Québec. Le clergé perçoit le produit des terres qui lui furent concédées lorsque le Canada appartenait à la France, et celui des oblations établies par l'église; mais sa principale branche de revenu provient d'un cens ou droit de mutation d'environ 8 pour 100 sur les biens fonds dépendant de la seigneurie ou île de Mont-Réal.

La ville et les faubourgs contiennent 25,000 habitans.

Le Mont-Réal ou Royal, dont la ville tire son nom, est à 2 milles et demi; il a 700 pieds au dessus du niveau de la rivière, et s'étend du nord au sud l'espace de 2 milles. Depuis quelque temps des bourgeois ou rentiers font leur résidence au pied de cette montagne; et les murailles blanches de leurs maisons forment un contraste agréable avec les massifs de verdure qui les environnent. La petite île de Sainte-Hélène, en face de la ville, est dans une position charmante. D'un coup d'œil vous découvrez la ville et la montagne escarpée qui l'avoisine, les campagnes de Longueville et de Saint-Lambert, la prairie de la Madelaine sur le bord oriental de la rivière, enfin le Saint-Laurent qui se brise sur les rochers de la Chine, et passe comme un trait parmi cette multitude d'îles dont il est parsemé.

On s'embarque sur le Saint-Laurent à Mont-Réal pour se rendre à Québec. Jadis il fallait plusieurs se-

maines pour faire ce trajet; aujourd'hui c'est l'affaire de quatre jours par les bateaux à vapeur qui s'y trouvent en grand nombre, et ne laissent rien à désirer pour la commodité et l'agrément : ils sont véritablement *comfortables*. *Lady Scherbrook* passe pour être la plus élégante de ces mouches à feu; elle est beaucoup plus grande que les autres, et du port de huit cents tonneaux. La distance entre les deux villes est de 170 milles.

William Henry, ou Sorel, occupe l'emplacement d'un vieux fort bâti en 1665 au confluent de la rivière Sorel avec le fleuve Saint-Laurent. La fondation de ce bourg ne date que de l'année 1785. Les rues en sont régulières et se coupent à angles droits; au centre est une place publique de 500 pieds carrés. La population est de 1,500 ames. A proximité on voit une maison de plaisance où le gouverneur général du Canada venait autrefois passer la belle saison. En face, la rivière Sorel a 125 toises de largeur; navigable l'espace de 12 à 14 milles pour des bâtimens du port de 150 tonneaux, elle joint le lac Champlain au fleuve Saint-Laurent. Sur ses rives on a élevé deux forts considérables; l'un au village de Saint-Jean et l'autre à Chambly. Le fort Sorel fut occupé, en mai 1776, par une partie de l'armée américaine, sous les ordres du général Thomas, à l'époque de la retraite de Québec.

Le lac Saint-Pierre, à quelques milles au dessous de Sorel, est formé par un remous du fleuve Saint-Laurent, de 15 à 20 milles de large sur 21 milles de

long. Ce lac n'a pas plus de 8 à 11 pieds de profondeur; les eaux en sont dormantes, ou du moins le courant en est presque insensible. Vers l'extrémité supérieure, sa surface est couverte d'une infinité de petites îles, les seules qu'on rencontre dans le Saint-Laurent jusqu'à l'île d'Orléans, 117 milles plus loin.

Trois-Rivières, ville sur le côté nord du lac, est à l'embouchure du Saint-Maurice, rivière entrecoupée de deux petites îles qui la divisent en trois branches. Lorsque le Canada appartenait à la France, la ville des Trois-Rivières était le siége du gouvernement colonial; maintenant elle n'est plus qu'au troisième rang. Elle ne contient pas au delà de 320 maisons ou édifices, y compris une église catholique, une église anglicane et un couvent de religieuses ursulines; on y compte 2,500 habitans. A la distance de quelques milles, en remontant la rivière Saint-Maurice, on voit la chute de Shawinnegan : c'est une très belle cascade d'environ 100 pieds de hauteur.

Presque tous les établissemens du Bas-Canada sont situés sur les rives du Saint-Laurent; et dans le trajet de Mont-Réal à Québec on découvre des plaines bien cultivées, depuis les bords du fleuve jusqu'à un mille de profondeur, où elles sont bornées par d'épaisses forêts. Ces plaines sont ornées d'un grand nombre de maisons de campagne à murailles blanches, généralement placées à proximité d'une église sous l'invocation de quelque saint patron. Les points de vue que présente le Saint-Laurent se diversifient de temps à autre par la perspective de montagnes lointaines, dont

la plus escarpée n'a pas au-delà de 330 toises; mais comme elles s'élèvent au pied de vallons bien cultivés, et qu'elles les bordent à droite et à gauche, le contraste ajoute à la beauté du paysage. Les eaux de ce superbe fleuve, tantôt tranquilles, dormantes dans le sein d'un lac qu'elles ont formé, tantôt vives, agitées, s'élevant en vagues furieuses, animent le tableau, et donnent au voyageur l'avant-goût des scènes qui l'attendent à Québec.

Au delà du cap Rouge et du petit village Saint-Nicolas, près de l'embouchure de la Chaudière, on aperçoit bientôt les tours et la citadelle de cette fameuse capitale du Canada, située sur un promontoire de 345 pieds d'élévation. Près de la ville on traverse la rivière, ensuite la baie de Sillery, et celle de Wolfe, où ce général fit débarquer son armée pour gagner les hauteurs d'Abraham, à un mille et demi de Québec. La pointe Lévi, sur la droite, est un amas de rochers couverts de maisons à murailles blanches * qui dominent la citadelle de Québec, sur l'autre bord du fleuve.

Distance de Mont-Réal à Québec.

	milles.		milles.
William Henry ou Sorel. . . .	45	Richelieu Rapides.	52
Three-Rivers (Trois-Rivières)	45	Québec.	28

Québec n'a rien de remarquable sous le rapport de la beauté et de la régularité; mais cette ville est faite

* Que le lecteur ne s'étonne pas de ce qu'un Américain insiste sur cette expression de *maisons à murailles blanches*, en parlant de celles qu'il a vues dans le Canada, ancienne colonie française. Dans les États-Unis l'usage est tout différent; les maisons sont peinturées à l'extérieur, et généralement en rouge. (*Note du Traducteur.*)

pour exciter la curiosité et l'intérêt. Entre le pied d'un rocher et la rivière se trouve tout juste un espace à peine suffisant pour une rue étroite; c'est là qu'est placée la ville basse, et elle entoure le pied du rocher l'espace de plusieurs milles.

La ville haute est bâtie sur la partie la plus élevée de la pointe et domine la ville basse de 345 pieds. Là se trouvent les principaux édifices consacrés à la religion, les munitions et approvisionnemens militaires de toute espèce et l'hôtel du gouverneur; le tout ceint d'une forte muraille, d'environ 500 toises de circonférence.

La ville basse, du moins à en juger par les apparences, est exclusivement consacrée au commerce et aux travaux d'un chantier de la marine. C'est à son extrémité sud-ouest qu'en 1775 l'armée américaine dirigea sa principale attaque qui se termina par la mort du général Montgommery. Pour faire diversion, le général Arnold attaquait en même temps l'autre extrémité de la ville; mais cette tentative n'eut pour résultat que la déroute de ce général qui fut fait prisonnier avec les hommes qu'il commandait.

On monte à la ville haute, du côté nord-ouest, par un escalier pratiqué dans le roc pour la commodité des piétons; cet escalier aboutit à la rue de la montagne, et on entre par la grande porte de Prescott. Les maisons sont en pierre; cette manière de bâtir est généralement adoptée, vu l'abondance de ces matériaux dans les carrières du voisinage, et elles ont plusieurs étages. Une grande partie de la ville est occupée par les édifices publics avec les cours et jardins

qui en dépendent, ce qui nuit à la régularité des rues, d'ailleurs mal entretenues et malpropres.

Le château de Saint-Louis est assis sur le bord de la partie la plus inaccessible du rocher au dessus du fleuve Saint-Laurent : il est soutenu par de grands piliers faisant saillie sur ce rocher. C'est un édifice simple construit en pierre de couleur jaunâtre, ayant trois étages et 62 pieds de long sur 45 de profondeur. Il contient le logement du gouverneur général de la province, et les bureaux des officiers civils et militaires du gouvernement. Une allocation de 7,000 *pounds* (170,000 francs environ), fut faite en 1808 pour restaurer ce monument : le mobilier est à la charge du gouverneur.

Parmi les établissemens de charité qui existent à Québec on peut mettre au premier rang l'Hôtel-Dieu fondé en 1637 pour les malades dans l'indigence, sous la direction d'une supérieure et de quarante-trois religieuses, et l'hôpital général placé sur la rivière Saint-Charles, à 1 mille environ de la ville, et fondé en 1693 pour les malades indigens et pour les mendians : il est sous la direction d'une supérieure et de trente-sept sœurs grises.

Les établissemens religieux consistent dans une belle et grande cathédrale, une école fondée en 1663 pour l'instruction des jeunes gens nés dans la religion catholique, et le couvent des ursulines fondé en 1639 et réservé exclusivement pour l'éducation des demoiselles; il y a dans ce couvent une supérieure et trente-six religieuses.

Le monastère ou collége des jésuites, qui date de 1635,

était regardé autrefois comme le meilleur établissement qui existât sur le continent de l'Amérique pour l'instruction de la jeunesse. Ceux des membres de cette société fameuse qui habitaient ce monastère ayant fini par s'éteindre, l'édifice est rentré dans le domaine de la couronne britannique, et depuis peu on en a fait de très belles casernes.

La caserne d'artillerie a été bâtie par les Français en 1750; elle occupe un terrain de 527 pieds sur 40, et renferme un arsenal capable d'armer 20,000 hommes.

L'évêché est près du chemin qui conduit à la ville basse : il est maintenant occupé par le parlement de la province, par des bureaux et une bibliothèque.

Les édifices dans le style moderne sont le palais de justice, la prison et l'église protestante : ils sont bâtis en belle pierre de taille. La place d'armes est très belle et mérite d'être citée.

Québec est à 170 milles de Mont-Réal, 320 de l'Océan, 400 d'Albany et 547 de New-York. Sa population est de 15,000 ames.

Près de la citadelle de Québec, sur la pointe la plus élevée du cap Diamant, on avait déposé la dépouille mortelle du général Montgommery.

Le général Montgommery.

Ce brave officier fut tué en voulant prendre d'assaut la ville de Québec, dans la fatale nuit du 31 décembre 1775. Né en Irlande, il était entré dès sa jeunesse au service d'Angleterre, en qualité de capitaine d'infanterie, et il se distingua dans la guerre de 1756 à 1763, communément appelée la guerre de

sept ans. En 1759 il déploya de grands talens militaires, en combattant sous les drapeaux du général Wolfe, à l'endroit même où depuis il trouva la mort en défendant la liberté. La paix ayant été conclue en 1763, il donna sa démission et se dévoua tout entier au service de l'Amérique, sa patrie adoptive.

Dès l'origine de la révolution, Montgommery fut désigné pour conduire l'armée américaine à la conquête du Canada. Ayant réussi à s'emparer de Mont-Réal, il se porta en diligence sur Québec, avec sa petite troupe, malgré que l'on fût au cœur de l'hiver. Il y fut rejoint par le général Arnold, avec lequel il avait concerté le plan d'attaque et les moyens d'exécution. Les deux détachemens, sous les ordres de leurs chefs, commencèrent simultanément leur attaque sur deux points. Montgommery marcha contre l'extrémité sud-ouest de la ville basse, au cap Diamant, tandis qu'Arnold le secondait à l'extrémité opposée. A mesure que Montgommery s'avançait l'ennemi fuyait à son approche; mais en tournant le cap Diamant d'énormes masses de neige et les pointes des rochers forcèrent les Américains de se frayer un sentier pour arriver à la barrière du Block-House (11). Montgommery fut retardé dans sa marche par l'âpreté du chemin; ses soldats ne pouvaient le suivre qu'un à un. Enfin il parvint à en rassembler à peu près 200, et les encourageant de la voix et de l'exemple, brisant et arrachant de ses propres mains les piquets des palissades, il se porta vivement sur la barrière. Mais dans cet instant un canonnier anglais, qui avait abandonné la batterie, voyant l'ennemi s'arrêter revint à son poste, et prenant

une mèche qui brûlait encore, mit le feu à un canon chargé à mitraille : les Américains n'étaient plus qu'à 40 pas. Ce seul coup tiré au hasard tua le général Montgommery et les capitaines Macpherson et Cheesman, tous deux ses aides-de-camp.

Les restes de Montgommery, transportés en 1818 de Québec à New-York, sont déposés à l'église Saint-Paul, dans le monument funèbre élevé par les États-Unis à la mémoire de cet officier. Le lieu de sa sépulture fut reconnu et indiqué par un vieux soldat qui était à ses côtés lorsqu'il reçut le coup mortel, et qui avait assisté à ses funérailles (12).

Plaines d'Abraham.

Elles s'étendent au sud et à l'ouest de Québec, et commencent au sortir de la porte Saint-Louis. Ce n'est pas sans de vives émotions que l'étranger promène ses regards sur cette terre historique. D'antiques forêts couvraient autrefois ces vastes plaines, il ne les voit plus : elles sont tombées en partie sous la hache du sapeur, pour faciliter la défense militaire du pays, et plus tard l'agriculteur industrieux a détruit ce qui res tait en y portant le fer et le feu. Ces forêts sont aujourd'hui remplacées par la verdure émaillée des prairies et par de riches et abondantes moissons; mais on n'a pas oublié, on n'oubliera jamais, les hauts faits d'armes qui ont rendu cette contrée le théâtre de la valeur et de l'héroïsme. C'est là que le marquis de Montcalm et le général Wolfe, à la tête de leurs armées, ont livré cette fameuse bataille où tous deux trouvèrent la mort, bataille qui fit écrouler la domi-

nation française dans l'Amérique du Nord. Honneur au général Wolfe! Jamais la gloire d'un capitaine n'a brillé d'un plus bel éclat; jamais la bravoure n'a mérité des applaudissemens plus sincères *.

En 1759, ce général obtint le commandement de l'armée chargée de réduire Québec, et arriva sur le Saint-Laurent le 31 juillet de la même année. Il trouva la ville occupée par une forte garnison française sous le commandement du marquis de Montcalm. On ne pouvait s'approcher de la place qu'en repoussant l'ennemi dans ses murs. Pour y parvenir, les Anglais attaquèrent l'armée française à Montmorency; mais ils furent repoussés avec perte jusque dans leurs retranchemens, à la pointe de Lévi. Quelques jours après les troupes anglaises se rembarquèrent et furent transportées à trois lieues au dessus de la ville. Le 12 septembre, à minuit, le général Wolfe et son armée quittèrent leurs vaisseaux et s'embarquèrent dans les chaloupes, avec l'intention de mettre pied à terre à une lieue environ au dessus du cap Diamant, pour gagner les hauteurs d'Abraham. Mais l'extrême rapidité du courant les fit dériver et les jeta au dessous du point où ils voulaient aborder. Ils furent fréquemment hêlés par les vigies postées le long de la côte, mais n'ayant point été aperçus des bateliers ils passèrent outre sans avoir été inquiétés, et débarquèrent

* Un tel langage de la part d'un Américain des États-Unis nous étonne; il n'aurait pas dû oublier les services que les Français ont rendus à son pays. Au surplus, son apothéose du général anglais Wolfe peut être regardée comme renfermant aussi l'éloge indirect de l'ennemi que ce général eut à combattre. Son triomphe fut beau, parce qu'il le paya cher. (*Note du Traducteur.*)

dans la baie de Wolfe, un mille et demi au dessus de la ville.

Il s'agissait alors de parvenir au sommet d'une montagne de 150 à 200 pieds, hérissée de pointes de rochers et garnie d'arbres touffus dont les branches faisaient saillie jusque dans la baie. Les soldats étaient interdits; ils regardaient cette entreprise comme impossible; mais leur général doué d'un sang-froid et d'un courage que rien ne peut ébranler, se met à leur tête, les anime du geste et de la voix, et escaladant le morne à l'aide des pointes de rochers et des branches d'arbres et d'arbustes qu'il trouve à sa portée, ils parviennent, lui et sa troupe, à gagner le sommet, et le lendemain, à la pointe du jour, ils sont rangés en bataille, prêts à tenir tête à l'ennemi.

Au premier bruit que les Anglais se sont emparés des hauteurs, le général Montcalm lève son camp de Beaufort, traverse la rivière Saint-Charles, et commence l'attaque le 12 septembre, vers les 10 heures du matin. Le nombre des combattans était à peu près égal de part et d'autre : les Anglais manquaient d'artillerie, ce qui donnait à Montcalm une supériorité qui, pendant un moment, fit pencher la balance de son côté; mais cet incident fâcheux, loin d'abattre les Anglais, sembla ranimer leur ardeur et leur courage. Après une lutte acharnée qui dura environ 2 heures et dans laquelle les deux chefs furent blessés à mort, les Français plièrent et abandonnèrent le champ de bataille aux vainqueurs.

Wolfe reçut le coup fatal au moment même où la victoire couronnait ses efforts. Dès le commencement

de l'action il avait été frappé d'une balle au bras. Quelques minutes après il reçut un autre coup dans l'aine, et ce ne fut que lorsqu'une troisième balle l'eut frappé dans la poitrine qu'on put lui faire quitter le champ de bataille. « Je meurs satisfait » : telle fut son exclamation lorsque, dans les bras de la mort, il entendit les siens pousser les cris joyeux de la victoire. Une pierre brute indique le lieu où ce héros reçut le trépas (13). *Adisson* disait en parcourant les divers monumens de l'Italie qu'il croyait marcher sur une terre *classique;* pour moi je pense qu'on pourrait appeler le Canada une terre toute guerrière.

Les chutes de Montmorency, sur la rivière du même nom, près de son embouchure dans le Saint-Laurent, se trouvent à 5 milles, nord de Québec; elles ont 220 pieds de hauteur perpendiculaire, et peuvent être comparées à celles du Niagara pour la beauté et l'étendue.

Les chutes de la Chaudière portent aussi le nom de la rivière où elles se trouvent; elles ont 240 pieds de largeur et 100 pieds de hauteur perpendiculaire (14).

Ces deux cataractes, la belle île d'Orléans et son immense horizon, les sites de Beaufort et de la pointe Lévi, fontpartie de ces grands et magnifiques accidens de la nature, si nombreux dans cette portion de l'Amérique septentrionale.

Pour remonter le fleuve Saint-Laurent on conçoit facilement que le voyage est plus long et plus pénible que pour le descendre. Des bateaux à vapeur, au nombre de 7 ou 8, se rendent en 36 heures de Mont-Réal à Québec, mais pour en revenir il leur faut ordinairement deux jours et demi. Le prix du passage

de Mont-Réal à Québec est de 10 piastres, et de Québec à Mont-Réal, 12 piastres.

Pour se rendre de Mont-Réal à Longueville, distant de 2 milles, on traverse le fleuve sur un bac tiré par des chevaux. Après Longueville le pays est plat jusqu'à Chambly, 13 milles plus loin.

Chambly, sur la rivière Sorel, est une ville considérable. On y a construit de très belles casernes pour loger les troupes de la garnison. Dans le voisinage se trouve la Grande-Montagne (High-Mountain), dont le sommet, de forme pyramidale, contient un lac remarquable par la limpidité de ses eaux. Le fort bâti en pierre est carré et ressemble à ces vieux châteaux du douzième siècle. De Chambly à Saint-Jean, qui en est à 12 milles, la route suit le cours de la rivière.

Saint-Jean, poste important pendant la guerre entre la France et l'Angleterre, et pendant celle de l'indépendance américaine, fut pris à cette dernière époque, et après une vigoureuse résistance, par le général Montgommery, qui s'empara également de Chambly. Sa population n'excède pas 800 habitans; mais il s'y fait un commerce considérable. Le bateau à vapeur *le Congrès* part de Saint-Jean pour Whitehall, les lundis, mercredis et vendredis. Le prix du passage est de 10 piastres. Si l'on veut s'arrêter en chemin, on ne paie qu'au prorata de la distance parcourue.

Lac Champlain.

Le lac Champlain forme une partie des limites entre l'état de New-York et c[illegible]e Vermont. Il a 140 milles de long sur 14 dans sa plus grande largeur. La plus grande partie des terres environnantes reste en friche, et en quelques endroits, mais surtout à l'extrémité nord, elles sont basses et marécageuses. Cependant à mesure que l'on approche du territoire des États-Unis, on aperçoit un pays plus peuplé et des terres mieux cultivées; tous les villages des environs ont un aspect riant et un air de vie. Le lac, proprement dit, se termine au mont de l'Indépendance, et depuis ce point jusqu'à Whitehall, c'est-à-dire sur une étendue de 30 milles, il ressemble à une rivière tellement étroite qu'un bateau peut à peine y manœuvrer. L'histoire de Champlain comprend plusieurs événemens intéressans liés aux guerres des Français et à celle de l'indépendance américaine. A ces deux époques on construisit plusieurs fortifications qui depuis ont été quelquefois réparées, mais qui maintenant tombent en ruines. On voit encore quelques vestiges des anciens forts de Ticondéroga et de Crown-Point.

Rouse's-Point, à l'embouchure de la rivière Sorel, dans le lac Champlain, contient un fort en pierre construit par les États-Unis; mais en vertu de la décision des commissaires nommés pour établir la ligne de démarcation entre les possessions des États - Unis et celles de la Grande - Bretagne, Rouse's-Point fait actuellement partie du territoire anglais.

Plattsbourg, avantageusement situé à l'embouchure de la rivière Saranack, est sur le côté ouest du lac Champlain. Ce village contient environ 100 maisons, outre le palais de justice et la prison du comté, et il a près de 900 habitans.

Ce lieu est devenu célèbre par la brillante victoire que les généraux Macdonough et Macomb ont remportée sur les troupes anglaises de terre et de mer, commandées par sir George Prévost et le commodore Downie. Le combat naval fut livré en face du village qui domine la vaste baie du même nom. Le commodore américain ayant jeté l'ancre dans cette baie, l'escadre anglaise parut à la hauteur de Cumberland, le 11 septembre 1814, vers les huit heures du matin. Le premier coup de canon de l'escadre était le signal convenu pour commencer l'attaque par terre. Dès qu'il se fit entendre, sir George Prévost, à la tête de 14,000 hommes, donna l'assaut aux ouvrages avancés de la place, et en même tems le combat s'engageait avec le plus grand acharnement entre les deux escadres, en vue de leurs armées respectives. Le général Macomb, avec sa brave petite armée n'excédant pas 3,000 hommes de nouvelles recrues, parvint à déconcerter les efforts réitérés de l'ennemi. Enfin l'escadre britannique fut forcée d'amener pavillon et de se rendre, après une action de deux heures, et sir George Prévost battit en retraite, avec perte de 2,500 hommes et d'une grande quantité de bagages et munitions. La force américaine sur le lac était de 86 canons et 820 hommes; celle des Anglais était de 95 canons et 1,050 hommes. Telle fut l'issue de la bataille de Plattsbourg, aussi honorable

pour la bravoure américaine qu'humiliante pour les armes britanniques. Le commodore Downie, officier du plus grand mérite, fut tué dans l'action : il ne s'était point rangé à l'avis des autres officiers quant au plan d'attaque contre l'escadre américaine, et l'événement prouve qu'il avait raison. Les bâtimens qui composaient ces deux petites escadres sont actuellement démâtés et mouillés à Whitehall (*).

Burlington, sur le bord oriental du lac Champlain, au sud de Plattsbourg, est un des beaux villages de la Nouvelle-Angleterre (16), qui se font remarquer des étrangers. Sur un terrain en pente douce, à partir du lac, il forme un amphithéâtre parsemé d'arbres et couvert de jolies maisons, au nombre de 200 : on distingue la banque, la cour de justice, la geôle, le collége et deux églises. Le collége, siége de l'université de l'état de Vermont, fondé en 1791, est situé sur un plateau et domine entièrement le village. L'édifice a 160 pieds sur 45, et quatre étages ; il se trouve à 330 pieds au dessus du niveau du lac. Quarante jeunes gens y reçoivent annuellement leur éducation.

Crown-Point est à 30 milles de Burlington, sur le bord occidental du lac Champlain qui, en cet endroit, forme une baie vaste et profonde couronnée par un morne très élevé. Cet emplacement avantageux comme poste militaire, fut occupé en 1731 par les

* Voyez aussi sur les événemens de la guerre de 1812 à 1815 la note 15, relative à la bataille de la Nouvelle-Orléans, État de la Louisiane. (*Note du Traducteur.*)

Français, qui l'évacuèrent en 1759, et le général Amherst s'en étant emparé, fit bâtir le fort Frédéric. On voit encore les ruines de cet ancien fort, en face de la pointe de la Cheminée (Chimney-Point), sur le bord méridional de la baie. Depuis la paix de 1763, il était occupé par une simple sauvegarde, mais il fut brûlé par accident, quelque temps avant l'indépendance des États-Unis. En 1775, il tomba au pouvoir des Américains, qui l'évacuèrent sur la nouvelle de l'approche du général Burgoyne, en 1776. Il y a quelques années, on y trouva par hasard un grand nombre de guinées; la terre du rivage où elles avaient été enfouies s'étant détachée par petites parcelles, les laissa à découvert.

Ticondéroga. A 15 milles au-delà de Crown-Point, en se dirigeant vers le sud, existait jadis la fameuse forteresse de Ticondéroga : ce n'est plus qu'un amas de ruines et de décombres; mais, dans sa décadence même, on juge encore aujourd'hui de ce qu'elle fut autrefois. La pointe qu'elle occupait s'avance entre le lac George, qui de là se porte brusquement à l'ouest, et la crique qui joint les eaux de ce lac à celles du lac Champlain, et forme la limite méridionale de cette pointe. A l'opposite du lac George, au sud-est, on voit la montagne de l'Indépendance; celle de la Défiance est du côté sud. Ces hauteurs étaient occupées par l'artillerie du général Burgoyne, en 1777, lorsque les Américains furent obligés d'évacuer Ticondéroga. Les Français construisirent cette forteresse en 1756; et le général Abercrombie l'ayant attaquée deux ans après fut repoussé avec perte de 2,000 hommes. En 1759,

sur la nouvelle de l'approche du général Amshert, les Français l'évacuèrent précipitamment, ainsi que Crown-Point. Ticondéroga resta au pouvoir des Anglais; mais en 1775 le colonel Allen s'en empara par surprise. En évacuant ce fort en 1777, le général américain Saint-Clair donna ordre à un détachement d'accompagner les munitions et bagages de l'armée jusqu'à Skeenborough; le convoi fut contrarié dans sa marche par le général Burgoyne, qui le poursuivit jusqu'au fort Sainte-Anne: on escarmoucha rudement; les Anglais eurent le dessous, et essuyèrent une perte considérable. Le corps d'armée principal avait battu en retraite depuis Ticondéroga jusqu'à Hubbarton; là, un détachement d'un millier d'hommes, commandés par le colonel Warner, fut surpris par l'avant-garde anglaise, et après une action très chaude il fallut céder au nombre et abandonner le champ de bataille. Ce détachement alla ensuite rejoindre le général Schuyler au fort Édouard, le 12 juillet 1777.

Whitehall, village incorporé, contenant environ 60 maisons et 500 habitans, est dans un bas-fond et n'a rien d'agréable. Sa plus grande ressource actuelle provient de la navigation sur le lac, qui porte jusqu'à Saint-Jean des chaloupes de 80 tonneaux; mais le canal du nord, en offrant bientôt un moyen de communication entre Albany et Whitehall, favorisera beaucoup ces industrieux villageois. Des voitures publiques partent de Whitehall pour Albany tous les jours de la semaine, en passant par Granville, le fort Sainte-Anne, Sandy-Hill, Saratoga, Stillwater et Waterford.

Distance de Mont-Réal à Albany, en passant par le lac Champlain.

	milles.		milles.
Longueville	2	Whitehall	30
Chambly	13	Fort Sainte-Anne	12
Saint-Jean	12	Sandy-Hill	10
Ile aux noix	14	Fort-Édouard	3
Wind-mill-Point	12	Schuylersville	13
Plattsbourg	17	Borough	16
Burlington	18	Waterford	8
Crown-Point	30	Troy	4
Ticondéroga	15	Albany	6

D'Albany pour Boston, à la distance de 167 milles, les voitures partent trois fois la semaine, et arrivent en deux jours. Le départ d'Albany et de Boston a lieu les lundis, mercredis et vendredis, à deux heures de l'après-midi. D'autres voitures pour la même destination passent par Bennington et Brattleborough dans l'état de Vermont; mais la route la plus fréquentée est par New-Lébanon, Pittsfield, Northampton, Brookfield, Worcester et Watertown.

New-Lébanon est un joli village dépendant de la corporation municipale de Canaan, état de New-York, près de Pittsfield, dans le Massachussets, à 25 milles d'Albany. Ses eaux minérales sont en réputation et attirent chaque année grand nombre de valétudinaires; cependant elles ne peuvent, pour la qualité, être mises en parallèle avec celles de Saratoga. Leur source est sur le revers d'une colline escarpée; elles sont douces, limpides, et coulent en si grande abondance, qu'on peut en remplir neuf barils par minute; aussi font-elles

tourner plusieurs moulins. Le gaz s'en échappe en très grande quantité à travers les cailloux et le sable dont leur lit est composé, ce qui excite en elles un léger bouillonnement. Elles contiennent en petite quantité du muriate de soude, ainsi que du muriate, du sulfate et du carbonate de chaux; leur température est de 73 degrés du thermomètre de Farenheit (18°,2 du thermomètre de Réaumur).

Dans la saison les bains sont toujours préparés d'avance; et quant aux auberges ou pensions bourgeoises, les étrangers ont à choisir, car il y en a plusieurs et à différens prix.

Le village des Quakers est à proximité des eaux de New-Lébanon; on l'appelle ainsi parce qu'il est exclusivement habité par des familles appartenant à la secte. Leurs maisons simples, mais propres, sont généralement peinturées en jaune à l'extérieur. Les biens y sont en commun, et l'on assure que cette association possède plus de 3,000 acres de terres fertiles. Indépendamment de leurs travaux agricoles, ces quakers exploitent plusieurs fabriques ou manufactures dont les produits sont remarquables par la perfection de la main-d'œuvre. Les règlemens singuliers et les cérémonies religieuses de cette société méritent de fixer l'attention de l'observateur.

Pittsfield, à 9 milles de New-Lébanon, est un village agréable par sa situation et par le coup d'œil de ses jolies maisons, au nombre de 150 environ. Il possède une banque, une école publique, une imprimerie

et plusieurs magasins. Chaque année il s'y tient une foire où sont exposés en vente les bestiaux élevés par la célèbre société d'agriculture de Berkshire, qui a été incorporée (17) par la législature, et qui a plus contribué à elle seule aux progrès de l'agriculture que toutes les autres sociétés du même genre dans les États-Unis. Cette foire dure deux jours, et ne manque jamais d'attirer un grand concours de monde.

NORTHAMPTON, à 43 milles de Pittsfield, et l'une des plus jolies villes de la Nouvelle-Angleterre, est à un mille et demi ouest de la rivière de Connecticut. Elle contient une banque, une imprimerie, un palais de justice, une prison, et 250 maisons dont plusieurs sont très élégantes. L'église, bâtie en bois, est regardée comme l'un des plus beaux édifices de l'état. On y voit plusieurs manufactures, et le commerce y est très florissant.

De Northampton à Worcester, à la distance de 53 milles, le pays est riche et fertile; la vue est embellie par les jolis villages et les maisons de campagne qui s'offrent de tous côtés.

WORCESTER, l'une des plus anciennes villes de l'état du Massachussets, est composée de 2 à 300 maisons généralement bien bâties; elle possède aussi une banque, deux imprimeries, un palais de justice et une prison. Un journal commencé quelque temps avant la guerre de la révolution, et dont Isaïe Thomas était éditeur, a paru sans interruption, et se publie toujours à Worcester : c'est le plus ancien des papiers-nouvelles

de l'Union. M. Thomas, auteur d'un savant traité sur l'art typographique, réside en cette ville; il a été élu membre honoraire de plusieurs sociétés littéraires des États-Unis.

Pour se rendre de Worcester à Boston, à la distance de 40 milles, la route est très belle, et traverse une riche et fertile contrée parsemée de villages plus peuplés à mesure que l'on approche de la capitale de l'état

Relais et distance d'Albany à Boston.

	milles.		milles
Schodack	5	Belchertown	9
Nassau	12	Western	7
New-Lébanon	8	Broofield	7
Pittsfield	9	Spencer	7
Dalton	6	Leicester	5
Pérou	7	Worcester	6
Worthington	8	Framingham	20
Chesterfield	9	Weston	5
Northampton	13	Watertown	5
Hadley	12	Boston	10

Boston est la plus ancienne ville de commerce des États-Unis, et sa population excède 43,000 ames. Fondée en 1630 ou 1631, elle porta d'abord le nom de Trimont (Trimountain), à cause des trois montagnes de la péninsule; ensuite elle prit le nom de Boston, en l'honneur du révérend M. Cotton, né à Boston en Angleterre, qui fut ministre de la première église bâtie dans cette capitale du Massachussets. Elle est située sur une presqu'île de forme irrégulière, au fond de la baie de Massachussets. L'isthme ou langue de terre qui joint cette péninsule au continent se trouve à l'extrémité sud de la ville, et

conduit à Roxbury. Boston a près de 2 milles de long sur une largeur qui varie beaucoup : à l'entrée de la ville, en venant de Roxbury, l'espace est fort circonscrit; il s'élargit ensuite sensiblement, mais son plus grand diamètre n'est guère que d'un mille. Les maisons couvrent une superficie de 12 à 1,500 acres, et on en compte plus de 5,000. La maison d'état, le palais de justice, la prison, l'hôtel-de-ville, le théâtre et l'hôpital de charité, sont les principaux édifices publics. La première pierre de la maison d'état fut posée le 4 juillet 1795, dix-neuvième anniversaire de la déclaration de l'indépendance américaine, et cet édifice fut achevé en 1797; il est bâti en briques, et placé sur une éminence appelée Beacon-Hill, d'où l'on jouit d'une vue superbe sur la ville et ses environs. La place Franklin est fort belle; on y voit un monument élevé à la mémoire de l'homme illustre dont elle porte le nom.

Le plan de Boston est très irrégulier, en sorte que les étrangers ont souvent besoin de mettre à contribution la complaisance des habitans pour trouver le quartier où ils veulent se rendre. Dans la partie sud-ouest se trouve le mail, très belle promenade ornée d'arbres et ayant vue sur les communes de la ville, dont l'étendue est de 8 à 10 acres : c'est un endroit délicieux dans la saison des grandes chaleurs; aussi est-il alors très fréquenté.

L'hôtel Marlborough, dans la rue du même nom, et le café bâti sur l'emplacement de l'ancienne Bourse, sont les plus beaux édifices de Boston; tous deux vastes et élégans, sont vraiment *comfortables* *.

* En vérité le mot *comfortable* devrait être adopté par l'Académie

Cette ville se glorifie d'être le berceau de notre révolution et de notre indépendance. Là se manifestèrent les premiers symptômes de la résistance à l'oppression ; là parurent les premières étincelles de ce feu sacré du patriotisme qui, se communiquant de proche en proche, embrasa les cœurs et les esprits, dévora la tyrannie britannique, et fit briller de tout son éclat une nouvelle constellation dans le monde politique.

Le 19 avril 1775, les champs de Lexington, à 10 milles de Boston, furent arrosés du premier sang répandu pour la cause de notre liberté. Un dépôt d'armes et de munitions avait été établi à Concorde, situé à 8 milles de Lexington, et le général anglais Gage avait résolu de s'en emparer. Agissant avec circonspection et mystère, il devait faire garder la route par des officiers de son armée, chargés d'arrêter tous ceux qu'ils y rencontreraient, afin d'intercepter les communications; mais le docteur Warren, de Boston, eut des soupçons qui le conduisirent à la découverte du plan à la veille de s'exécuter. Aussitôt il expédie des affidés pour avertir les colons de se tenir sur leurs gardes ; et le lendemain matin, lorsque la troupe anglaise, forte

française ; nous aurions un adjectif de plus et des circonlocutions de moins. En traduisant ce petit écrit on s'est hasardé à l'employer deux fois; mais en anglais c'est l'expression favorite : on l'applique à toutes les circonstances, et toujours fort à propos. Ainsi, par exemple, un dîner dont on est satisfait est un dîner *comfortable* ; une femme jeune, jolie, pleine d'esprit, de graces, d'amabilité, qui fait le bonheur de son mari, est une femme *comfortable ;* une voiture à ressorts élastiques, qui vous berce mollement, est une voiture *comfortable*. Je pourrais multiplier les citations; mais je me hâte de terminer cette note en souhaitant que le lecteur trouve cet opuscule *comfortable*.

(*Note du Traducteur.*)

de 8 à 900 hommes, arriva à Lexington, 70 hommes formant la milice de ce village étaient sous les armes. Le major Pitcairn *, qui commandait le détachement anglais, cria à haute voix : « Séparez-vous, rebelles! bas les armes! » Les miliciens n'obéissant pas à cette sommation, on leur tira d'abord quelques coups de fusil, qui bientôt furent suivis d'un feu roulant jusqu'à ce qu'ils se fussent dispersés : 8 hommes restèrent sur la place et plusieurs furent blessés **.

Les soldats se portèrent ensuite sur Concorde; une partie d'entre eux s'empara des deux ponts en arrière de la ville, tandis que les autres détruisaient le dépôt d'armes et de munitions. Cependant des miliciens s'étaient rassemblés dans les environs, et après être convenus entre eux qu'ils ne tireraient pas les premiers, quelques uns se présentèrent comme voyageurs pour passer sur l'un des deux ponts. Le détachement fit feu et leur tua 2 hommes; ils ripostèrent, et il s'ensuivit une escarmouche où la troupe de ligne fut battue et lâcha pied dans le plus grand désordre. Cette échauffourée dura toute la journée; et quoique les Anglais reçussent des renforts, ils furent poursuivis dans leur retraite jusqu'à Bunker's-Hill, où ils se mirent sous la protection de leurs vaisseaux.

La perte des Anglais dans cette journée fut de 273 hommes; celle des provinciaux n'excéda pas 90 hommes.

* Le major Pitcairn fut tué peu de temps après, à l'affaire de Bunker's-Hill. (*Note du Traducteur.*)

** Un beau monument a été érigé sur le champ de bataille, dans l'endroit même où furent inhumés les Américains qui périrent dans l'action. (*Note de l'Éditeur.*)

Cette première action, prélude de grands événemens, fut bientôt suivie de la bataille de Breed's-Hill, plus connue sous le nom de bataille de Bunker's-Hill. Breed's-Hill est situé à un quart de mille nord-est du beau village de Charlestown *; de ces hauteurs on découvre Boston qui en est à 3 milles, ainsi que le port de cette ville, Cambridge, et une étendue de pays en pleine culture.

Dans le cours du mois de mai qui suivit le combat de Lexington, on s'aperçut, aux mouvemens de l'armée anglaise, que le général Gage avait l'intention de pénétrer dans le plat pays : il fut en conséquence décidé par le congrès de la province qu'on tenterait de mettre en état de défense l'isthme de Dorchester, et de s'emparer de Bunker's-Hill qui en est tout près, dans la presqu'île de Charlestown. Un détachement de 1,000 hommes, commandé par le colonel Prescott, se mit en marche pour l'exécution de ce projet; mais par un malentendu, au lieu de Bunker's-Hill on choisit pour s'y retrancher Breed's-Hill, à l'autre extrémité de la péninsule.

Les soldats, sous les ordres du colonel Prescott, poussèrent les travaux avec tant d'ardeur, qu'à la chute du jour ils avaient achevé une redoute d'environ 20 toises carrées. Le silence avait été si bien gardé, que les

* Charlestown, sur le bord septentrional de la rivière Charles, communique avec Boston par un très beau pont. Il contient cinq à six cents maisons, la prison de l'état de Massachussets, et il est très avantageusement situé pour la navigation, le commerce et les manufactures. On voit un chantier de marine, avec grand nombre d'édifices qui en dépendent, dans la partie sud-est de la ville, au confluent des rivières Mystick et Charles, formant le port de Boston.

(*Note de l'Editeur.*)

Anglais n'eurent aucun soupçon de ce qui se passait; ce ne fut que le lendemain au point du jour qu'ils s'en aperçurent, et commencèrent à faire jouer l'artillerie de leurs vaisseaux en station sur la rivière. Mais les Américains, sans s'effrayer de cette canonnade, continuèrent à travailler avec le même zèle, et fouillèrent un fossé qui s'étendait depuis la redoute jusqu'au revers de la montagne.

Le général Gage n'en pouvait croire le témoignage de ses yeux; cependant il jugea nécessaire de déloger les provinciaux de ce poste. Pour y parvenir il détacha le major général Howe et le brigadier général Pigot, à la tête de dix compagnies de grenadiers, autant de chasseurs, avec un nombre suffisant de pièces de campagne. Ces troupes, débarquées à Moreton-Point, se rangèrent aussitôt en bataille; mais s'apercevant que les Américains les attendaient de pied ferme, elles restèrent sous les armes jusqu'à ce que les renforts demandés par le général Howe fussent arrivés, afin de rendre les chances de l'entreprise moins incertaines. Sur ces entrefaites les Américains reçurent un renfort de miliciens, leurs compatriotes, conduits par les généraux Warren et Pommeroy, et profitèrent de ce délai pour accroître leurs moyens de défense : arrachant les pieux et clôtures en bois des champs voisins, ils en firent deux palissades parallèles, et remplirent de gazon l'espace compris entre l'une et l'autre, de manière à former un abri contre le feu de la mousqueterie.

Renforcées par leur second détachement, les troupes anglaises s'avancèrent lentement sur deux lignes, protégées par le feu de leurs canons et de leurs obusiers,

faisant halte par moment pour donner à leur artillerie le temps de battre en brèche les travaux des Américains avant l'assaut; en même temps ils mirent le feu à Charlestown, beau village contenant environ 500 maisons, d'où ils auraient pu être pris en flanc : comme les maisons étaient de bois, en un instant l'incendie fut général.

Il serait difficile de dépeindre l'aspect qui s'offrit alors aux regards : un vaste incendie dont les flammes excitées par un vent violent s'élevaient à une immense hauteur et s'étendaient à chaque instant de plus en plus; une foule innombrable accourant de toutes parts pour être témoin de cet effrayant spectacle et voir quelle serait l'issue de la lutte sanglante qui allait s'engager; les habitans de la ville, les soldats de la garnison qui n'étaient pas de service, montés sur les toits et sur les hauteurs; les collines et les campagnes circonvoisines d'où l'on pouvait contempler en sûreté cette scène d'effroi, couvertes d'une multitude de tout sexe, de toute condition, de tout âge, chacun agité par la crainte ou par l'espérance, selon le parti qu'il affectionnait.

Les Anglais étant arrivés à portée, les Américains firent pleuvoir sur eux une grêle de balles. Ce feu terrible était si bien nourri, si bien dirigé, que les rangs des assaillans furent bientôt éclaircis et rompus; ils reculèrent en désordre jusqu'au lieu du débarquement. On voyait les officiers courant çà et là, employant tour à tour les promesses, les exhortations, les menaces, pour ranimer leurs soldats et les conduire à un nouvel assaut. Les Américains les attendirent, comme la

première fois, à la portée du fusil, et les accueillirent par un feu non moins vif; les Anglais écrasés se débandèrent de nouveau en fuyant vers la mer. Le général Howe se vit, dit-on, presque seul sur le champ de bataille : ce qu'il y a de certain, c'est que tous les officiers qui l'entouraient furent tués ou blessés.

Les généraux anglais sentaient parfaitement de quelle importance était le succès pour l'honneur national et la suite des événemens; en conséquence ils firent de nouvelles tentatives pour ramener leurs soldats sur le champ de bataille. Enfin, après des efforts aussi pénibles que inouïs, ils reprirent leurs rangs, et marchèrent à une troisième attaque. Elle fut dirigée sur trois points à la fois contre la redoute; et tandis que leurs pièces de campagne découvraient et balayaient l'intérieur de la tranchée, qui était en même temps battue de front, l'artillerie des vaisseaux et des batteries flottantes, non seulement jouait sur la redoute, mais empêchait qu'il ne parvînt du renfort aux Américains par l'isthme de Charlestown. Les munitions commençaient à manquer aux insurgés, et ils ne pouvaient en espérer de nouvelles; il fallut ralentir ce feu roulant qui deux fois avait repoussé l'ennemi avec tant de succès. Les Anglais s'étant enfin avancés jusqu'au pied de la redoute, l'enlevèrent d'assaut : les troupes provinciales manquant de baïonnettes se défendirent vaillamment à coups de crosse; mais la redoute étant déja pleine d'ennemis, il fallut céder au nombre.

La perte de la redoute entraîna nécessairement celle des palissades et autres ouvrages avancés qui avaient été défendus avec la même valeur et le même achar-

nement. La retraite ne fut ni moins hardie ni moins étonnante que le combat. De simples milices levées à la hâte se retirèrent en bon ordre, et presque sans perte, par l'isthme de Charlestown, la seule voie qui restât aux Américains devant des troupes exercées, aguerries et victorieuses, sous le feu du vaisseau de guerre *le Glascow*, et de deux batteries flottantes, qui pendant le combat les avaient empêchés de recevoir les renforts et les munitions qui leur étaient destinés.

Les forces anglaises qui prirent part au combat étaient d'environ 3,000 hommes, et leur perte en tués, blessés ou manquant à l'appel fut de 1,050 hommes. On a beaucoup varié sur le nombre des combattans américains : les uns l'ont porté à 1,500, d'autres à 4,000 hommes; leur perte en tués, blessés ou prisonniers fut de 450 hommes (19). C'est dans cette affaire que le général Warren reçut le coup mortel : un monument a été élevé sur le lieu même où il expira *.

Cambridge, à 2 milles environ de Boston, est une grande et belle ville qui doit son plus grand lustre à l'université d'Harward, l'un des plus anciens et des plus célèbres établissemens littéraires des États-Unis. Le collége, qui est le siége de cette université, consiste en cinq corps de logis bâtis en briques, et dont

* Le terrain sur lequel se trouve ce monument vient d'être acheté par le docteur J. C. Warren de Boston, neveu du général qui a emporté dans la tombe les regrets de tous ses concitoyens. Il s'en est rendu propriétaire, afin, dit-on, de conserver à la postérité les derniers vestiges du fameux champ de bataille de 1775.

(*Note de l'Editeur.*)

voici les noms : Harvard-Hall, Massachussets-Hall, Hollis-Hall, Holden-Chapel et Stoughton-Hall. Ces divers corps de logis sont isolés, et chacun d'eux est au milieu d'une vaste cour carrée ornée d'un grand nombre d'arbres de toute espèce. Année commune, 300 élèves suivent leur cours d'études dans cette université; elle possède un beau cabinet de physique et une bibliothèque d'environ 17,000 volumes. Cambridge n'est séparé de Boston que par un pont ayant 800 toises de longueur.

Le fort de l'Indépendance a été construit sur une île longeant le goulet du port de Boston, à 3 milles de distance de cette ville et en face de l'Ile du Gouverneur, où se trouve un autre fort bâti pendant la guerre dernière (1812 à 1815). 7 ou 8 milles plus bas se trouve le phare, placé à l'extrémité nord-est du chenal; c'est là que les navires, après avoir quitté Boston, entrent dans l'Atlantique.

Routes du nord pour Boston.

On a déja dit que la route d'Albany à Boston était la plus fréquentée; cependant le voyageur, après avoir visité Quebec, se rend quelquefois directement de cette dernière ville à Boston par une route bien entretenue, dans la même direction, ou à peu près, que celle qui fut suivie en 1775 par Arnold, parti de Boston pour aller attaquer Quebec, à travers cette contrée, n'offrant alors qu'un vaste et affreux désert.

De Burlington, dans l'état de Vermont (20), où les bateaux à vapeur touchent en remontant et en descen-

dant le lac Champlain, les voitures publiques partent pour Boston trois fois la semaine, et sont rendues dans l'espace de trois jours, en passant par Montpellier et Windsor dans l'état de Vermont, par Claremont et Amherst dans l'état du New-Hampshire, et par Billérica et Medford dans l'état du Massachussets. Burlington est à 211 milles de Boston; en voici le détail:

	milles.		milles.
Montpellier	38	Amshert	15
Windsor	30	Billérica	35
Claremont	10	Medford	13
Washington	20	Boston	3
Francistown	15		

Rendu à Montpellier, siége du gouvernement de l'état de Vermont, le voyageur peut, s'il le désire, aller voir Hanovre, où se trouve le collége de Darmouth, et de là passer par Concorde, grande et belle ville, capitale du New-Hampshire. La maison d'état qui décore cette cité est un des plus beaux morceaux d'architecture qu'il y ait dans les États-Unis : cet édifice est bâti en pierre, et a coûté près de 80,000 piastres (400,000 francs). Dans le trajet d'Hanovre à Concorde, les yeux se reposent agréablement sur un paysage des plus pittoresques. Les hautes montagnes de Vermont et du New-Hampshire forment un contraste frappant avec le plat pays à l'ouest.

Une autre route pour se rendre à Boston, et qui ne laisse pas d'être fréquentée, est celle de Whitehall, située à la tête du lac Champlain, en passant par Castleton, Rutland, Chester et Bellows-Falls dans l'état de New-Hampshire, et par Groton, Concorde et Lexington.

Whitehall est à 170 milles de Boston; en voici le détail.

	milles.		milles.
Castleton	38	New-Ipswick	20
Rutland	10	Groton	36
Chester	37	Concorde	7
Bellows-Falls	13	Lexington	8
Walpole	5	Cambridge	7
Keene	10	Boston	3

Castleton est un joli village ayant une cinquantaine de maisons; on y voit l'école publique du comté de Rutland et une école de médecine : l'une et l'autre sont dotées avec munificence.

Rutland, chef-lieu du comté de même nom, est à 3 milles ouest des montagnes Grises (green mountains), en vue de Killington-Peak. Sous le rapport de la beauté et de la situation, Rutland n'a rien à envier aux autres villages des états du nord. On y compte plus de 100 maisons, indépendamment du palais de justice et de la geôle.

Chester est un petit village tout mignon situé au milieu d'une belle plaine; il s'y trouve une école publique en réputation.

Bellows-Falls est situé sur le bord occidental de la rivière Connecticut. Ce village, malgré son exiguité, contient quelques maisons de plaisance, plusieurs fabriques, et une belle église placée sur une éminence, et que l'on aperçoit à la distance de plusieurs milles.

Un canal ayant neuf péages et faisant tourner plu-

sieurs moulins a été fouillé autour des chutes, sur une étendue de 400 toises; la pente de la rivière sur cette étendue de terrain est d'environ 50 pieds, mais les eaux présentent l'aspect de ce qu'on appelle *des courans*, plutôt que d'une cataracte. Au dessus du point où la pente est la plus rapide et où le lit de la rivière est extrêmement resserré par des rochers, on a construit un pont à la hauteur de 50 pieds; et en payant une légère redevance, on peut s'y placer pour voir tout à son aise les eaux franchissant cet étroit passage avec la rapidité de l'éclair, et dans leur vélocité jaillissant avec fracas jusque par dessus les rochers : c'est vraiment une scène admirable. Du côté de New-Hampshire est une chaîne de montagnes escarpées qui ne laissent subsister qu'un passage fort étroit entre leur base et la rivière. Autour de l'une de ces menaçantes barrières on a pratiqué un chemin qui conduit au joli village de Walpole.

Walpole ne contient pas au delà de 60 maisons; mais dans ce nombre il y a plusieurs belles habitations.

Keene, bourg florissant, à 10 milles de Walpole, contient environ 120 maisons, une banque, une cour de justice et une geôle.

En continuant la route on ne rencontre, sur une étendue de 55 milles, aucun endroit qui mérite d'être cité; mais on y voit grand nombre de belles maisons de plaisance et de riches fermes.

Groton est un beau village contenant une centaine

de maisons et une école publique : 7 milles plus loin est la ville de Concorde.

CONCORDE est célèbre. Cette ville fut témoin de la première résistance opposée par les Américains aux troupes anglaises, en 1775 ; elle est bien peuplée, et dans le nombre des maisons il en est de fort élégantes.

LEXINGTON est à 8 milles de Concorde. Les maisons y sont en petit nombre ; en général elles sont fort simples et sans aucun ornement d'architecture. Mais ce lieu est fameux dans les annales des États-Unis pour avoir été arrosé du premier sang américain versé pour la cause de l'indépendance. Lexington est à 7 milles de Cambridge et 10 de Boston.

APPENDICE.

L'auteur de *la Tournée à la mode dans les États-Unis* s'étant borné à tracer le tableau des relais et distance de Charleston à Philadelphie, nous avons cru voir une lacune dans son travail, et nous avons essayé de la remplir, en donnant ici quelques détails sur les principales villes et autres lieux remarquables mentionnés dans cette partie de son itinéraire.

Charleston, capitale de la Caroline du sud, est au confluent des rivières Ashley et Cooper, dans une position à peu près semblable à celle de New-York; elle a deux milles d'étendue sur un mille de largeur. Les rues, ornées d'arbres et de trottoirs, sont larges, mais non pavées. Broad-street, allant est et ouest, et Meeting-street, nord et sud, méritent d'être citées, et leur point d'intersection indiqué par l'église neuve est du plus bel effet. Les temples y sont nombreux, et, comme dans le nord, environnés de cimetières. Sous une telle latitude, il est étonnant que cet usage nuisible à la salubrité publique se soit perpétué, et que depuis long-temps l'autorité n'ait pas fait transférer les lieux de sépulture hors de l'enceinte de la ville. Les maisons de bois y sont en grand nombre, les autres sont en briques, et les boutiques et magasins offrent en abondance les plus belles marchandises de l'Europe. On y voit beaucoup de voitures élégantes. La race des chevaux est belle et nombreuse.

Elle a un musée, une bibliothèque publique composée de 20 à 25,000 volumes, un palais de justice, une banque, une salle de spectacle et un Wauxhall.

Dans les quartiers qui avoisinent les dehors de la ville se trouvent les maisons de plus belle apparence, non par leur architecture, car en général elles sont fort simples, mais par l'agrément de longues galeries couvertes à chaque étage, et par de très jolis jardins. Ces jardins sont d'un heureux effet, particulièrement à l'époque où la verdure a toute sa fraîcheur. Quelques uns offrent de très beaux tapis de gazon, d'autres sont des potagers; mais généralement ils sont embellis de myrtes, d'orangers, de citronniers, de figuiers, de lilas du pays et de pêchers en fleurs, dans tout l'éclat de leur parure.

Charleston est le port principal des deux Carolines et de toute la partie méridionale des États-Unis, depuis la baie de Chésapeak jusqu'à la frontière de la Floride. La population est évaluée à 40,000 ames. Le siége du gouvernement de l'état a été transféré à *Columbia*, qui doit cet avantage à sa position centrale; c'est une ville nouvelle sur *la Congarée*, à 50 lieues de Charleston, et qui a de beaux édifices publics.

Charleston est entourée de marais au nord-est et à l'ouest; mais dans la saison des chaleurs les habitans aisés se retirent sur l'île de Sullivan, située à l'entrée du port, à deux petites lieues de la ville, pour y jouir de la brise du large et éviter les fièvres et autres maladies qui règnent en été. Les habitations voisines de Charleston ne fournissent guère que des fruits et légumes pour l'approvisionnement du marché : ce n'est

qu'au loin que l'on peut cultiver le riz, le maïs et le coton, productions du pays.

Magnanimité des femmes de la Caroline.

Durant la guerre de l'indépendance, Charleston, après avoir soutenu un siége de quarante jours, fut forcée de se rendre aux Anglais. Les habitans qui ne voulurent pas manquer à leur parole, en renonçant à la cause commune, furent en butte à mille vexations; ils virent bientôt une soldatesque effrénée se partager leurs dépouilles : les uns furent jetés dans des cachots pestilentiels; les autres, moins malheureux ou plus prudens, se condamnèrent à un exil volontaire.

Au milieu de la désolation générale, les femmes de la Caroline donnèrent l'exemple d'un courage plus que mâle. Elles firent éclater pour leur patrie un amour si vif, si rare, qu'à peine trouverait-on dans l'histoire ancienne et moderne un trait plus digne de surprise et d'admiration. Au lieu de se montrer dans les assemblées où régnaient les plaisirs et la joie, elles couraient à bord des vaisseaux, elles descendaient dans les prisons où étaient détenus leurs époux, leurs enfans, leurs amis; elles y portaient des consolations et des encouragemens. « Rassemblez vos forces, leur disaient-elles; ne cédez pas à la fureur des tyrans; sachez préférer la prison à l'infamie, la mort à la servitude. L'Amérique a les yeux fixés sur ses défenseurs chéris; vous recueillerez, n'en doutez pas, le fruit de vos maux; ils enfanteront la liberté, objet de tous nos vœux; ils la mettront à jamais à l'abri des attentats des brigands d'Angleterre. Vous êtes des martyrs d'une

cause agréable à Dieu et sacrée pour les hommes. » C'est par de telles paroles que ces généreuses femmes adoucissaient les souffrances des malheureux prisonniers. Jamais elles ne voulurent paraître aux fêtes, aux bals que donnèrent les vainqueurs : celles qui consentirent à s'y montrer furent aussitôt méprisées et rejetées par toutes les autres. Dès qu'un officier américain arrivait à Charleston comme prisonnier de guerre, elles le recherchaient et le comblaient de prévenances. Souvent elles s'assemblaient dans les parties les plus secrètes de leurs maisons, pour y déplorer librement l'infortune de leur patrie. Plusieurs d'entre elles inspirèrent leur courage à leurs maris incertains et chancelans; elles les déterminèrent à préférer un rigoureux exil à leur intérêt et aux douceurs de la vie. Irrités de leur constance, les Anglais prononcèrent contre les plus animées le bannissement et la confiscation. Arrachées des bras de leurs pères, de leurs enfans, de leurs frères, de leurs époux, ces héroïnes, loin de laisser éclater devant eux le moindre signe d'une faiblesse dont les hommes eux-mêmes n'eussent pu se défendre, les exhortaient à s'armer d'intrépidité. Elles les conjuraient de ne point se laisser abattre par l'infortune, de ne point souffrir que l'amour qu'ils portaient à leurs familles pût leur faire oublier tout ce qu'ils devaient à la patrie. Bientôt après, comprises dans l'arrêt général qui bannissait les partisans de la liberté, elles abandonnèrent avec la même fermeté leur sol natal. Une allégresse surnaturelle semblait les animer, lorsqu'elles accompagnèrent leurs maris dans des contrées lointaines, lors même qu'elles s'ensevelirent

avec eux dans les vaisseaux fétides où ils étaient inhumainement entassés. Réduites à la plus affreuse indigence, on les vit mendier du pain pour elles et leurs familles. Parmi celles qui étaient nées au sein de l'opulence, plusieurs passèrent tout à coup de la vie la plus délicate et la plus recherchée aux travaux les plus grossiers, aux services les plus bas; mais l'humiliation ne put dompter leur courage : il servit d'exemple et de soutien à leurs compagnons d'infortune. C'est à l'héroïsme des femmes de la Caroline que l'amour et le nom même de la liberté durent de n'être pas entièrement éteints dans les provinces méridionales. Les Anglais sentirent que leur triomphe était loin encore d'être assuré. En effet, dans toute affaire d'intérêt public, l'opinion générale ne se manifeste jamais avec plus d'énergie que lorsque les femmes y prennent part avec toute la vivacité de leur imagination. Moins forte, moins stable que celle des hommes dans les temps de calme, elle est beaucoup plus véhémente, plus opiniâtre quand elle est enflammée.

GEORGETOWN, l'un des ports de mer de la Caroline du sud, est à 59 milles de Charleston. La population est de 1,000 à 1,200 ames.

On s'embarque à Georgetown pour remonter Grand-Pedee-River jusqu'à *Stage-House*, où l'on prend la diligence qui correspond avec d'autres voitures publiques sur la route à parcourir.

FAYETTEVILLE, ainsi nommée en l'honneur du général La Fayette, est une ville nouvelle située dans

l'intérieur de la Caroline du nord, sur Cap-Fear-River. Elle est peuplée de 3,000 ames, très commerçante et régulièrement bâtie.

Raleigh, regardée comme capitale de la Caroline du nord, en ce qu'elle est le siége du gouvernement de l'état, fut fondée en 1792, et ne contient guère au delà de 15 à 1,600 habitans; elle est sur la rivière de Nusel.

Pétersburgh, port de commerce, en Virginie, d'où il s'exporte une grande quantité de tabac et de farine, compte 6,000 habitans. Des courses de chevaux y attirent un grand concours chaque année.

Richmond, capitale de la Virginie, est située sur le bord septentrional de la rivière de *James*, immédiatement au dessous des chutes ou cascades de cette rivière, qui, vis-à-vis de la ville, a 1,200 pieds de large, et que traversent deux ponts sur une même ligne, et séparés par une île qui se trouve presque à égale distance de l'un et l'autre bord. Quoiqu'il n'y ait pas plus de 1,000 à 1,100 maisons à Richmond, ces maisons occupent un espace de près d'un mille et demi sur le bord de la rivière. La partie la plus basse est bâtie très près de l'eau, et la rade se trouve en face. Une longue rue, parallèle à la rivière, mais dont elle est éloignée d'environ 150 pieds, joint cette sorte de faubourg à la partie supérieure de la ville. Celle-ci est très agréablement située sur un terrain élevé, d'où l'on jouit de l'aspect des cascades et de la vue de la cam-

pagne. C'est là que se trouvent les plus beaux bâtimens et la maison de l'état.

Les chutes de la rivière, ou plutôt les courans, car c'est ainsi qu'on devrait les nommer, commencent à 6 milles au dessus de la ville, et le plan d'inclinaison est d'environ 80 pieds. La rivière est remplie de gros rochers, sur lesquels, en quelques endroits, l'eau se précipite avec une force extrême. Un canal creusé au nord de ces chutes va jusqu'aux montagnes Bleues; et à certains temps de l'année, des barques modérément chargées peuvent remonter encore plus loin. Vis-à-vis de la ville, la rivière n'a pas plus de 7 pieds de profondeur, mais à 10 milles au dessous elle a 10 pieds. Arrivés à cet endroit, la plupart des navires déposent une grande partie de leurs cargaisons dans de petits bateaux, puis ils s'avancent vers la ville. Richmond compte environ 10,000 habitans.

Frédéricksburg, en Virginie, est sur le Rappahanock, dans une situation agréable. Une grande allée de peupliers, bordée de maisons, en forme la rue principale, qui s'étend parallèlement au Rappahanock, à 100 toises de distance de ce fleuve; de là le terrain s'élève graduellement vers l'ouest, où se trouve un fort beau plateau, sur lequel sont tracés les alignemens des rues. On y voit quelques maisons isolées d'assez belle apparence, quoique bâties en bois; elles sont embellies de jardins. Le Rappahanock est navigable jusqu'à Frédéricksburg. La marée ne monte pas au delà de 5 ou 6 milles au dessus de cette ville : il n'y reste que 7 pieds d'eau à marée basse.

La diligence part de Frédéricksburg à 5 heures du matin, et à 10 heures elle est rendue à Acquia-Creek, où l'on s'embarque à bord du bateau à vapeur pour Washington-City : à 8 heures du soir on arrive dans cette métropole. Le prix de la place dans la diligence et du passage sur le bateau à vapeur est de 6 piastres 25 *cents*, nourriture comprise.

Chemin faisant on passe devant *Mont-Vernon*, ancienne résidence de l'illustre Washington : c'est là qu'il choisit sa retraite, après la paix de 1783, qui assura l'indépendance des États-Unis. Ce nouveau Cincinnatus avait posé l'épée pour cultiver son champ, lorsqu'il fut nommé membre de la Convention chargée de rédiger la constitution fédérale, et ce fut lui qui présida cette assemblée. Peu après, la reconnaissance nationale lui conféra la magistrature suprême de son pays ; mais il ne voulut l'occuper que pendant huit années, pour se retirer dans sa campagne de Mont-Vernon, où il termina sa glorieuse carrière, âgé de 68 ans. Sa dépouille mortelle est dans un caveau pratiqué sous une petite élévation de la pièce de verdure qui entoure la maison, et sans aucune épitaphe. Le juge Washington, son neveu, aujourd'hui propriétaire de Mont-Vernon, reçoit avec hospitalité ceux que la curiosité ou le respect attirent vers la tombe du grand homme.

Alexandrie, où le bateau à vapeur s'arrête quelques instans avant d'arriver à Washington, est à 8 milles de cette métropole, sur la rive droite du Potomack. C'est une des plus jolies villes des États-Unis : la plupart des maisons y sont en briques, et l'on en

voit plusieurs très agréablement bâties. Les rues qui se croisent à angles droits sont commodes et bien pavées, et la population monte à 9,000 ames. Alexandrie fait partie du district de Columbia, sous la juridiction spéciale du Congrès.

WASHINGTON-CITY, connue également sous le nom de *Ville fédérale*, fut fondée en 1792, par suite d'un événement imprévu qui en fit sentir la nécessité.

La guerre de l'indépendance était à peine terminée, lorsqu'un rassemblement de troupes de ligne, ou milices de la Pensylvanie, entoura, les armes à la main, la salle où le Congrès était rassemblé à Philadelphie. Ces troupes lui demandèrent d'un ton menaçant d'assigner sans délai les fonds nécessaires pour acquitter les arrérages considérables de solde qui leur étaient dus. Les membres du Congrès, alarmés de cet acte d'insubordination, résolurent de s'éloigner d'un état où ils se voyaient exposés aux insultes, au lieu d'y être protégés. Ils s'ajournèrent sur-le-champ à New-York, où la session fut terminée. Peu de temps après cette translation, on délibéra vivement dans le Congrès sur la nécessité de choisir un lieu particulier où la législature s'assemblerait, et qui serait en même temps le siége du gouvernement général des États-Unis. On ne reconnaîtrait là que les lois et règlemens du Congrès, et par ce moyen la sûreté personnelle de ses membres, ainsi que la liberté de ses délibérations, ne dépendrait plus de la bonne ou mauvaise police d'aucun des états de l'Union. D'un autre côté il convenait de ne point faire naître un esprit de rivalité entre les états. Si l'un

d'eux obtenait l'avantage d'être le siége du gouvernement général, il acquerrait par là une sorte de prééminence sur les autres et deviendrait l'objet d'une jalousie universelle, et chacun sentit combien un tel levain de discorde serait nuisible à l'intérêt général. Enfin il était indispensable de rendre fixe le siége du gouvernement pour obvier aux inconvéniens multipliés qu'entraîne le déplacement des bureaux et des archives.

On confia au jugement éclairé du général Washington, alors président des États-Unis, le soin de choisir le lieu le plus convenable pour bâtir la ville fédérale. Après une mûre délibération, il se décida pour un emplacement situé sur les bords du Potomack, et qui paraît indiqué par la nature, non seulement pour y placer une grande ville, mais encore pour y créer la métropole des États-Unis. D'abord ce lieu est aussi central qu'il soit possible, relativement aux divers états de l'Union, et de plus il est avantageusement situé pour le commerce, sans lequel aucune ville ne saurait s'élever à un haut degré de splendeur et de population.

Washington-City est à l'extrémité d'une pointe de terre, au confluent des deux branches du Potomack, dont l'une est connue sous le nom d'*Eastern-Branch*. L'espace que cette ville occupe et le territoire adjacent, dans une étendue de 10 milles, ont été cédés au Congrès par les états de Maryland et de Virginie. Ce territoire forme ce qu'on appelle le district de Columbia; il est immédiatement sous la direction du Congrès, et ne fait partie d'aucun état de la confédération américaine. Les bords d'*Eastern-Branch* sont un peu élevés et formés en talus; le coteau présente une variété

d'objets agréables à la vue, d'heureux sites, des maisons de campagne environnées de bois, des champs, des prairies, en un mot un paysage très varié.

Le plan de Washington est l'ouvrage d'un ingénieur français nommé L'Enfant; il lui a donné l'étendue qui convient à la métropole d'une grande nation. L'enceinte a 14 milles de circonférence; les rues se coupent à angles droits, et sont toutes dans la direction du nord au sud et de l'est à l'ouest : une telle disposition rend toutes les parties de la ville si ressemblantes les unes aux autres, qu'il serait difficile de les distinguer, si des avenues ouvertes en ligne diagonale ne la traversaient de toutes parts. Aux endroits où elles se croisent, il y a des places publiques spacieuses. La largeur des rues est depuis 90 jusqu'à 100 pieds, et celle des avenues de 160. Chacune de ces dernières porte le nom de l'un des États-Unis, et une vaste place est réservée à chacun d'eux, comme un lieu convenable pour y ériger des statues, des colonnes, etc., en l'honneur des hommes qui ont illustré leur patrie.

Parmi les édifices publics, le Capitole et l'hôtel du président occupent le premier rang. Le Capitole, où les deux chambres du Congrès tiennent leurs séances depuis l'année 1800, est construit sur le point le plus élevé de la ville, dont il occupe le centre. De ce lieu on la découvre tout entière, et la vue s'étend sur la contrée adjacente. Le Capitole se compose d'un grand corps de bâtiment principal et de deux ailes : la façade du côté de l'est offre une belle colonnade avec chapiteaux d'ordre corinthien.

La maison du président est simple et de bon goût;

les colonnes et pilastres sont de l'ordre dorique : elle est au milieu d'une place, et entourée d'arbres. Quatre bâtimens en brique, placés deux à deux de chaque côté de cette résidence du premier magistrat des États-Unis, sont occupés par les bureaux des quatre ministères.

La place du Capitole termine la vaste avenue de Pensylvanie, qui forme la principale rue de Washington, et dont l'extrémité opposée aboutit à la maison du président. La pierre de taille qui a servi à construire ces deux édifices est susceptible de recevoir un poli aussi beau que celui du marbre, et n'est jamais endommagée ni par le froid, ni par la pluie. Il y a sur les bords du Potomack d'inépuisables carrières de cette pierre.

On sait qu'en 1814 les Anglais prirent cette ville, et incendièrent le capitole, la maison du président, la trésorerie, la bibliothèque et l'arsenal. Les dégâts sont réparés; mais cet acte de vandalisme restera consigné en caractères indélébiles dans les pages de l'histoire.

Malgré tous les avantages de sa situation, Washington ne compte encore qu'un petit nombre de maisons et une population qui n'excède pas 9,000 ames. Au nord, et sur la limite de cette ville, on voit une hauteur couverte de bois, d'où la vue s'étend au loin sur le Potomack. On y a bâti quelques maisons de plaisance, d'autres sont en construction; le site est heureux : ce sera un jour *la Chaussée d'Antin* de Washington.

GEORGETOWN n'est séparée de Washington que par

un ruisseau très rapide appelée *Rock-Creek.* Dans quelques années, cette petite ville ne fera qu'un avec la métropole; elle est bien bâtie et fort propre. Les coteaux auxquels Georgetown se trouve adossée sont charmans et couverts de jolies maisons de campagne. Elle contient 9,000 habitans, et renferme un collége en réputation, cinq églises, dont deux sont épiscopales, et une belle fonderie de canons placée sur le bord du Potomack, à un mille, à l'ouest.

Pour se rendre de Washington à Baltimore, on prend la diligence qui part à 6 heures du matin, et dans ce trajet on traverse, à peu de distance l'une de l'autre, deux rivières, le Patuxent et le Potapsco, qui se jettent dans la baie de Chésapeak.

La campagne est peu fertile entre Washington et Baltimore. La qualité de la terre se détériore à mesure qu'on approche de la mer; la couche végétale est extrêmement légère et sablonneuse; les arbres sont moins élevés, les champs de maigre apparence.

Baltimore. Cette ville est la plus considérable et la plus commerçante du Maryland. Les rues, bien alignées et ornées de trottoirs fort commodes, se coupent à angles droits; Baltimore-street et Charles-street sont très belles, et ont l'une et l'autre 80 pieds de large; les autres ont depuis 40 jusqu'à 60 pieds. Il y a au midi de la ville un havre qu'on appelle le Bassin, où l'eau est profonde de 9 pieds, et dont l'étendue suffit pour recevoir 200 voiles marchandes. On a construit des quais et des magasins sur la rive dans toute la longueur de la ville; mais comme les navires ne peuvent

sortir de ce bassin qu'à l'aide d'une direction de vent particulière, le plus grand nombre de ceux qui entrent dans le port de Baltimore ne dépassent pas le havre formé par une pointe de terre, près de l'entrée du bassin.

Cette pointe de terre connue sous le nom de *Fell's-Point*, autrefois séparée de la ville de Baltimore proprement dite, dont elle est éloignée de plus d'un mille, en fait aujourd'hui partie, et en forme l'extrémité orientale. On y a construit des quais, le long desquels des navires de 600 tonneaux peuvent se tenir à l'abri de tout danger. L'on y a disposé une place spacieuse pour les marchés, et les rues sont belles et régulières.

Le plus grand nombre des maisons de Baltimore est bâti en briques; mais beaucoup d'autres, surtout aux extrémités de la ville, sont en bois. La population est évaluée à 70,000 ames.

L'hôtel-de-ville est un bel édifice avec pilastres à l'extérieur; le centre est occupé par une coupole, d'où l'on domine la ville et les environs.

La salle de spectacle n'a rien de remarquable; elle est petite et sans aucun ornement d'architecture.

La prison et le *penitentiary* (maison de correction) sont placés hors la ville. Tous ces édifices sont en briques.

Dans le muséum de *Rembrandt-Peak*, on voit grand nombre de productions de la nature et des arts, entre autres un squelette de *Mammoth*.

Le local des bains est illuminé deux fois par semaine; l'enclos contient un jardin, dont le milieu est occupé par une salle de concert et de bal. En dehors,

et à l'entrée du jardin, on a formé des cabinets où l'on sert les rafraîchissemens.

L'hôtel de Gadsby est très achalandé : la table est de 60 couverts; le prix de la pension est de deux dollars par jour.

En 1814, les Anglais débarquèrent près de *North-Point*, dans la vue de s'emparer de Baltimore. Le général Ross qui les commandait fut tué lorsqu'il marchait sur la ville, et les troupes regagnèrent leurs vaisseaux.

On a élevé un monument destiné à perpétuer le souvenir des citoyens qui sont morts dans cette escarmouche. Leur nombre ne se montait pas à plus de 30 ou 40; mais des circonstances particulières ajoutaient à la reconnaissance qui leur était due par leurs concitoyens.

On voit pareillement dans cette ville un monument érigé à la mémoire de Washington. C'est une colonne en pierre, située sur une éminence, dont on se propose de faire une grande place publique.

Pour se rendre de Baltimore à Philadelphie, on s'embarque à bord du bateau à vapeur et à voile *la Chesapeak*, qui part à 5 heures de l'après-midi et arrive le lendemain à 6 heures du matin à Frenchtown, où l'on prend la diligence; on est rendu, à 10 heures, à New-Castle, sur la Délaware, où l'on s'embarque de nouveau à bord d'un bateau à vapeur qui va en trois heures à Philadelphie.

FIN DE LA TOURNÉE A LA MODE DANS LES ÉTATS-UNIS.

NOTES DU TRADUCTEUR.

(1) *Ville incorporée.* Aux États-Unis on appelle *cité* ou *ville incorporée*, toute communauté d'habitans qui a obtenu une charte de la législature, c'est-à-dire le droit d'élire ses magistrats municipaux et de régler tout ce qui concerne sa police et son administration, d'après le mode fixé par la loi.

(2) *Ilet.* Dans les villes d'Amérique, tirées au cordeau, on appelle ainsi tout emplacement borné de tous côtés par une rue. La face d'un îlet est quelquefois de vingt-cinq toises, tandis que telle autre sera de cinquante, et même plus; cette différence provient de ce que les rues coupant ces emplacemens à angles droits, ne sont pas toujours à égale distance les unes des autres. En traçant le plan des villes les plus modernes, on s'est attaché cependant à leur donner, autant que possible, les mêmes dimensions. A la Nouvelle-Orléans, par exemple, dont la fondation ne date que de 1718, chacun des îlets, ou carrés, a généralement cinquante toises de face. A Philadelphie et à New-York, cette régularité n'a pas été si scrupuleusement observée; on peut s'en convaincre par l'inspection du plan de ces deux villes.

(3) *West-Point.* Ce fort était d'une extrême importance, en ce qu'il défendait le passage des montagnes dans la partie supérieure de l'Hudson. Aussi les Américains avaient-ils mis tant de soins à rendre ce fort inexpugnable, qu'on l'appelait avec raison *le Gibraltar de l'Amérique.*

(4) *Arnold.* C'est une chose inexprimable que l'horreur qu'on avait dans l'armée pour le nom d'Arnold, et l'idée d'infamie qu'on y attachait. Dans une des lettres du général Washington au marquis de La Fayette, qui furent interceptées, puis imprimées avec les écrits du général Clinton et du lord Cornwallis, où ils cherchent à s'attribuer réciproquement leurs fautes, on voit que le général Washington félicite son ami *d'avoir refusé toute espèce de correspondance avec le traître Arnold.* A cette époque, la mort du général Philips avait fait passer à ce dernier le commandement de l'armée anglaise en Virginie, qu'il garda jusqu'à l'arrivée de Cornwallis. Dans cet intervalle, un officier de milice lui envoya un sergent en qualité de parlementaire, auquel Arnold demanda ce qu'ils feraient de lui s'il tombait dans leurs mains. Il est bon de savoir qu'Arnold était boiteux d'une blessure qu'il avait reçue avant sa trahison. Le sergent répondit : *La jambe qui a été blessée en combattant pour la liberté serait enterrée avec honneur, le reste de votre corps serait pendu.*

(5) *Le major André.* L'intérêt qu'inspire le major André nous engage à ajouter quelques détails à ceux qui ont été donnés par l'auteur de cet ouvrage, sur le caractère et la fin tragique de cet officier.

« Lorsque le major André eut calculé que le général Arnold devait être en sûreté, il révéla son nom et son grade. Il parut moins occupé de son salut que de prouver qu'il n'était ni un espion ni un fourbe. Il s'appliqua à démentir toutes les apparences qui semblaient déposer contre lui. Il affirma que son intention avait été seulement de venir s'aboucher sur territoire neutre avec la personne qui lui avait été indiquée par son général; mais que de là il avait été entraîné à son insu jusque dans les lignes des Américains. De ce moment, ajoutait-il, on ne

pouvait plus lui imputer à crime aucune de ses démarches, puisqu'il se trouvait en puissance d'autrui.

« Washington créa une cour martiale : il voulut que le marquis de La Fayette et le baron de Steuben y prissent place parmi les officiers américains. Le major André parut devant ses juges ; ils étaient spécialement chargés de rechercher et de définir la nature du délit, et la peine qu'il pouvait mériter selon les lois de la guerre. Le jeune Anglais se montra également éloigné de l'arrogance et de la bassesse. Son âge, la noblesse de ses traits, l'élégance et la douceur de ses manières lui avaient concilié l'intérêt général.

« Le colonel Robinson écrivit aussitôt à Washington une lettre datée à bord de la corvette *le Vautour*. Il demandait instamment que le major André fût relâché, faisant valoir pour sa défense les motifs suivans : Qu'il était descendu à terre pour affaires de son service, et accompagné d'un trompette, tant sur la demande d'Arnold que sur l'ordre de son propre général ; qu'il était porteur de passe-ports en bonne forme pour retourner à New-York ; que toutes ses démarches, pendant le temps qu'il avait passé au milieu des Américains, et spécialement son travestissement et son changement de nom, n'avaient eu lieu que par la volonté expresse d'Arnold. Le colonel terminait en alléguant qu'on ne pouvait retenir plus longtemps le major sans attenter à l'inviolabilité des parlementaires, et sans déroger à toutes les lois de la guerre, telles qu'elles sont reconnues et pratiquées par toutes les nations.

« Le général Clinton écrivit à peu près dans le même style en faveur d'André. La lettre de ce général en contenait une d'Arnold ; celle-ci était conçue en des termes on ne saurait moins réservés : il y soutenait qu'en sa qualité de général américain il avait eu le droit d'accorder

à un officier anglais la franchise dont jouissent tous les parlementaires, afin qu'il pût venir s'aboucher avec lui; et que, pour le renvoyer, il avait été pareillement le maître de choisir les voies qui lui avaient paru les plus convenables.

« Mais le major André témoignait moins d'inquiétude sur son sort que ses compatriotes et ses amis n'en faisaient paraître. Naturellement ennemi de tout mensonge, de tout subterfuge; voulant, s'il fallait renoncer à la vie, la conserver du moins pure et sans tache jusqu'à sa dernière heure, il avoua ingénûment qu'il ne s'était jamais considéré comme parlementaire, et que, s'il était venu accompagné d'un trompette, il serait certainement reparti sous la même escorte. Ses discours annonçaient une extrême attention à n'inculper personne; abjurant, au contraire, toute dissimulation pour ce qui le concernait personnellement, il dit souvent plus qu'on ne lui demandait. Tant de générosité et de constance était universellement admiré. Le sort de cet infortuné arrachait des larmes à ses juges mêmes. Tous auraient voulu le sauver; mais le fait était trop notoire, et il fut condamné à la peine capitale.

« Le jeune Anglais ne fit pas éclater à l'approche de la mort ce mépris qui n'est souvent que dissimulation ou abrutissement, ou cette faiblesse qui est le propre des hommes efféminés ou coupables; mais il montra cette noble fermeté que l'on doit attendre de l'homme vertueux et fort. Il regrettait la vie, mais il gémissait bien plus sur la manière dont il fallait la perdre. Il eût voulu mourir en militaire, c'est-à-dire être fusillé; mais on lui destinait la peine des espions et des malfaiteurs, l'infame supplice de la corde. Cette idée le pénétrait d'horreur; il la peignit avec force à la cour martiale : celle-ci ne lui fit point de réponse, ne voulant point ac-

céder à sa demande, et regardant comme une cruauté de lui signifier un refus formel. Deux autres causes de désespoir ajoutaient aux angoisses de l'infortuné jeune homme. L'une était la crainte que sa mort ne livrât à la misère une mère et trois sœurs qu'il aimait tendrement; l'autre, que la voix publique n'accusât le général Clinton de l'avoir précipité, par ses ordres, dans l'affreuse situation où il était réduit. Il ne pouvait songer, sans les regrets les plus amers, que l'on pourrait imputer sa mort à l'homme qu'il aimait et respectait le plus. Il obtint la permission de lui écrire; il n'en fit usage que pour lui recommander sa malheureuse mère et ses sœurs, et pour attester que c'était non seulement contre ses intentions, mais même contre ses ordres positifs, qu'il s'était introduit dans le camp des Américains, et avait pris un déguisement.

« Le 2 octobre devait être le dernier de son existence. Conduit au pied du gibet, il dit : « Est-ce donc ainsi que je dois mourir? » On lui répondit que l'on n'avait pu faire autrement. Il ne dissimula point sa profonde douleur. Enfin, après avoir prié quelques instans, il prononça ces paroles, qui furent les dernières : *Soyez témoins que je meurs comme un homme de cœur doit mourir.* Telle fut la fin, juste peut-être, mais trop affreuse, d'un jeune homme digne, à tant de titres, d'une meilleure destinée. Amis, ennemis, tous ressentirent une tristesse profonde. » (*Histoire de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis*, par M. Botta, traduite par M. de Sévelinges.)

ROMANCE DU MAJOR ANDRÉ.

Ciel! ô ciel! quel supplice infame;
Ciel! ô ciel! relève mon ame.
O vous, guerriers, amans, vrais juges de l'honneur,
J'ai voulu servir ma patrie;

Et j'aspirais, par la valeur,
A mériter ma Sophie.
Donnez des pleurs à mon malheur,
Rendez l'éclat à ma vie.

Hélas! un jour me dit son père,
On t'aime, et ta flamme m'est chère;
Mais mon sang est illustre et tu n'as point d'aïeux.
Fends les mers, vole à la victoire,
Reviens chargé d'un nom fameux,
J'accorde tout à la gloire.
Sophie ajoute : Sois heureux
Et fidèle à ma mémoire.

Plein d'amour, brûlant de courage,
Imprudent (on l'est à mon âge),
J'apprends que dans le camp on demande un guerrier
Que la mort, que rien n'intimide.
Le succès, d'un nouveau laurier,
Ornerait sa tête intrépide.
J'aimais..... Peut-on trop cher payer
Ce dont le cœur est avide.

Devant moi, ma chère Sophie,
Marchait ton image chérie,
D'un fantôme brillant j'avançais entouré;
L'amour, la gloire et la patrie
Me guidaient à l'autel sacré
Où tu m'allais être unie.
Dieux! quel voile affreux s'est tiré
Sur une si belle vie.

Un gibet!.... Tout mon sang se glace;
Je tremble! il n'est plus là d'audace;
Mon cœur à tant d'horreur n'était point préparé.
Cruels! sauvez-moi l'infamie,
Ah! je meurs assez déchiré.
Je meurs en aimant Sophie,
Je meurs de Sophie adoré,
C'est perdre trois fois la vie.

Ose me pleurer, ma Sophie,
Non, je ne crains plus l'infamie;
En signant mon arrêt, généreux Washington,
Des pleurs ont baigné ton visage.
La Fayette à sa nation
Fera plaindre mon courage.
De tout cœur plein de passion
J'aurai des pleurs pour hommage.

Mais j'entends... on vient... l'heure frappe;
C'en est fait, tout fuit, tout m'échappe.
Braves Américains, si je pleurs sur mon sort,
Si je montre une ame attendrie,
Hélas! je ne crains point la mort,
Mais mon cœur aimait Sophie.
O toi que j'aime avec transport,
Adieu tout, adieu Sophie.

(6) *Canal du Nord.* Ce canal est achevé, et c'est l'un des plus longs qui existent : il a 360 milles (120 lieues), et joint l'Océan à l'Érié, par New-York, à l'aide de l'Hudson. Il est d'un avantage immense pour le commerce de cette métropole des États-Unis.

On s'occupe d'un autre canal parallèle au premier, qui, à l'aide du Potomak et de l'Ohio, joindrait la Chésapeak au Mississipi, traversant la capitale de l'Union, et dont une branche perpendiculaire conduirait à l'Érié par Pittsburg. Un troisième canal intermédiaire de Philadelphie à Pittsburg unirait la Délaware à l'Érié ; il exigerait un passage sous les Alleghanys de 5 milles.

Un autre projet excite non moins d'ardeur ; le littoral du Nord est découpé de baies très profondes et de péninsules très saillantes, tandis que celui du Midi est bordé de lacs et de marais. Mettant à profit ces accidens naturels, il s'agirait de créer une ceinture de navigation intérieure à l'aide de laquelle le cabotage et le commerce de l'Union s'exerceraient en sûreté, trompant désormais

pour toujours et les embûches de l'ennemi, et le fléau des tempêtes. Déja les isthmes de Boston, New-York, Délaware, sont coupés ou vont l'être, et l'on parle d'attaquer celui de la Floride.

Quand on considère que l'Océan baigne l'est et le midi des États-Unis; que le Mississipi, dans l'ouest, en prolonge intérieurement toute la longueur, et qu'une ligne de lacs forme sa frontière septentrionale, on conçoit sans peine et la possibilité et l'importance de ce grand système de canalisation.

Cette belle conception, qui a pour objet l'accroissement de la prospérité publique, est déja réalisée en partie; et avec un peuple actif et entreprenant comme celui des États-Unis, il y a tout lieu de croire qu'elle s'exécutera pleinement dans un petit nombre d'années.

Aux États-Unis, les entreprises d'utilité publique qui exigent un grand emploi d'argent, sont toujours exécutées par des compagnies de capitalistes, avec l'autorisation préalable de la législature; mais le gouvernement n'intervient que pour octroyer à cet effet une charte qui devient un contrat synallagmatique entre l'état et la compagnie qui l'a sollicitée et obtenue. S'il s'agit d'une route, d'un pont, d'un canal, on stipule le nombre et le montant des actions, le terme où les travaux doivent être commencés et parachevés, la manière dont il sera procédé à leur examen et réception, les dommages et intérêts en cas de malfaçons ou de non-exécution, le taux du péage à percevoir, et autres clauses jugées nécessaires. On stipule aussi la durée de la charte elle-même, car les actes législatifs de cette nature sont essentiellement temporaires, et à l'expiration du privilége accordé à des particuliers par l'état, celui-ci devient propriétaire du chemin, du pont, du canal, et en règle l'administration ultérieure comme bon lui semble. Du reste, et

pendant toute la durée de son incorporation, la compagnie décide seule du choix des ingénieurs, architectes, ouvriers et age[illegible] de toute espèce. Le gouvernement ne s'immisce dans aucun de ces détails; il s'en rapporte à l'intérêt particulier pour la célérité et l'économie dans les travaux et pour le recouvrement des deniers. C'est ainsi que l'on a creusé le canal du Nord et exécuté tant d'autres entreprises de la plus haute importance, et c'est ainsi que l'on parviendra successivement à compléter le système général de canalisation dans cette vaste et florissante contrée.

(7) *Sir William Johnson* fut pendant long-temps intendant général des affaires indiennes pour les colonies anglaises de l'Amérique. Il avait épousé une femme indienne de la nation Mohawk.

(8) *Bataille de Saratoga.* Wilkinson, alors colonel, fut chargé de porter au Congrès l'heureuse nouvelle de cette victoire. Introduit dans la salle, il dit : « Toute l'armée britannique a mis bas les armes à Saratoga; la nôtre, pleine de vigueur et d'audace, attend vos ordres; c'est à votre sagesse à décider où la patrie peut encore avoir besoin de nos services. » Le Congrès vota des remercîmens au général Gates et à son armée. Il décréta qu'il lui serait présenté une médaille d'or, qui serait frappée exprès pour éterniser le souvenir d'un fait si glorieux. L'on voyait d'un côté le buste du général avec ces paroles à l'entour : *Horatio Gates, duci strenuo;* et au bas : *Comitia americana.* Sur le revers paraissait Burgoyne en attitude de rendre son épée; et dans le fond, d'un côté et de l'autre, l'on apercevait les deux armées d'Angleterre et d'Amérique. La légende portait ces mots : *Salus regionum septentrion.* Et sur l'exergue on lisait : *Hoste ad Saratogam in deditione accepto. Die* XVII *oct.* MDCCLXXVII.

(9) *La baronne de Reidsell* était l'épouse d'un général brunswickois. Après la reddition de l'armée de Burgoyne, et au moment où les Américains se partageaient les officiers anglais qu'ils voulaient traiter, on vint demander où il fallait conduire madame la baronne. M. Schuyler, qui avait suivi l'armée comme volontaire depuis qu'il n'en avait plus le commandement, ordonna qu'on la menât dans sa tente. Il s'y rendit bientôt après, et la trouva interdite et tremblante, croyant voir dans chaque Américain un sauvage semblable à ceux qui avaient suivi l'armée anglaise. Elle avait avec elle deux petites filles charmantes, âgées de six ou sept ans. Le général Schuyler les caressa beaucoup; ce spectacle attendrit madame de Reidsell et la rassura en un instant: *Vous êtes tendre et sensible*, lui dit-elle; *vous êtes donc généreux, et je suis heureuse d'être tombée entre vos mains.*

(10) *Settlers.* Voici ce que dit M. de Chastellux sur cette classe d'hommes toute particulière à l'Amérique:

« Celui qui a pu se procurer un capital de 6 ou 700 fr., et qui se sent la force et la volonté de travailler, peut aller dans les bois et y acheter un morceau de terre, communément de 150 à 200 acres *, qui ne lui revient guère qu'à un dollar ou 5 fr. l'acre, et dont il ne paye qu'une petite partie en argent comptant. Là, il conduit une vache à lait, quelques cochons, ou seulement une truie pleine, et deux chevaux médiocres qui ne lui coûtent pas plus de 100 fr. chacun. A ces précautions il joint celle d'avoir quelques provisions en farine et en cidre. Muni de ce premier capital, il commence par abattre tous les petits arbres et quelques fortes branches des plus gros; il s'en sert pour faire les *fences* ou clôtures, en forme de bar-

* L'acre est de trois arpens.

rières, du premier champ qu'il veut défricher; ensuite il attaque hardiment ces chênes ou ces pins immenses qu'on prendrait pour les anciens seigneurs du terrain qu'il vient usurper; il les dépouille de leur écorce, ou les cerne tout autour avec la hache. Ces arbres, blessés mortellement, se voient au printemps suivant privés de leurs honneurs; leurs feuilles ne poussant plus, leurs branches tombent, et bientôt leur tige n'est plus qu'un squelette hideux. Cette tige semble encore braver les efforts du nouveau colon; mais pour peu qu'elle offre quelques crevasses, quelques fentes, on l'entoure de feu, et la flamme consume ce que le fer n'a pu détruire. Mais il suffit que les petits arbres soient abattus, et que les grands aient perdu leur sève; lorsque cet objet est rempli, le terrain est éclairci, *cleared*; l'air et le soleil commencent à entrer en commerce avec cette terre toute formée de végétaux détruits, cette terre féconde qui ne demande qu'à produire. L'herbe croît avec rapidité; dès la première année, les bestiaux ont de quoi vivre : on les laisse se multiplier, ou même on en achète de nouveaux, et on les emploie à labourer une portion de terrain, dans laquelle on sème du grain qui rend vingt et trente pour un. L'année d'après, nouveaux abatis, nouvelles *fences*, nouveaux progrès : enfin, au bout de deux ans, le colon a de quoi vivre, et même de quoi envoyer des denrées au marché; et au bout de quatre ou cinq ans il achève de payer son terrain, et se trouve un cultivateur aisé. Alors l'habitation, qui n'était d'abord qu'une grande hutte formée par un carré de troncs d'arbres qu'on avait placés les uns sur les autres, et dont les intervalles avaient été remplis avec de la terre pétrie dans l'eau, se change en une jolie maison de bois, où l'on se ménage des appartemens plus commodes et certainement plus propres que ceux de la plupart de nos petites

villes : c'est l'ouvrage d'un mois ou de trois semaines. La première habitation a été l'affaire de deux fois vingt-quatre heures. On me demandera peut-être comment un seul homme, ou un seul ménage, peut se loger si promptement. A cela je répondrai qu'en Amérique un homme n'est jamais seul, jamais un être isolé. Les voisins, car on en trouve partout, se font une partie de plaisir d'aider le nouveau venu : une pièce de cidre bue en commun et gaiement, ou bien un gallon de rum, sont la seule récompense dont ces services soient payés. Tels sont les moyens par lesquels l'Amérique septentrionale, qui n'était il y a cent ans qu'une vaste forêt, s'est peuplée de trois millions d'habitans. Il y a quatre ans, on aurait fait 10 milles dans les bois que j'ai traversés, sans voir une seule habitation. »

M. de Chastellux a voyagé en Amérique dans les années 1780, 1781 et 1782. Depuis cette époque, la population des États-Unis a pris un degré d'accroissement extraordinaire; on y compte aujourd'hui plus de dix millions d'habitans. La superficie de cette république fédérative, y compris les nouvelles acquisitions de territoire, est de 280,000 à 300,000 lieues carrées, neuf à dix fois l'étendue de la France.

(11) *Block-House.* C'est une maison ou un corps de garde fortifié, garni de meurtrières, et dont l'étage supérieur est à machicoulis, afin d'en défendre l'approche et de protéger la garnison contre une attaque soudaine.

(12) *Le général Montgommery.* La perte de cet excellent officier fut amèrement et justement pleurée par tout son parti. Ayant épousé une Américaine, et étant devenu propriétaire dans la province de New-York, il était regardé et se regardait lui-même comme Américain. Sa

veuve, qui était l'objet de toute sa tendresse, vit encore et n'a jamais voulu se remarier, par respect pour la mémoire de son époux, dont elle s'énorgueillit à juste titre de porter le nom; cette dame appartient à l'une des familles les plus anciennes et les plus distinguées de l'état de New-York. Elle est sœur de MM. Robert et Édward Livingston; celui-ci, habile jurisconsulte, est aujourd'hui membre du Congrès; et l'autre a rempli pendant plusieurs années les fonctions d'ambassadeur des États-Unis en France.

(13) *Les généraux Wolfe et Montcalm.* Le corps du général Wolfe fut transporté en Angleterre, et un monument fut élevé en son honneur à Westminster.

M. Grosley, qui a fait un voyage à Londres en 1765, parle de ce monument, et observe que le moribond a pour tapis de pied un grand drapeau jeté au hasard, portant trois fleurs de lis du plus grand relief. Il parle aussi de quatre grands tableaux nouvellement exécutés à cette époque, et représentant les conquêtes faites par la Grande-Bretagne sur la France, dans les quatre parties du monde, notamment le siége et la prise de Québec; puis il ajoute que du moment où des Français s'arrêtaient pour jeter un coup d'œil sur ces divers monumens, il se trouvait toujours de charitables Anglais très empressés de leur en donner l'explication avec tous ses détails et tous ses agrémens. Il était impossible, comme l'on voit, de pousser plus loin la courtoisie et le sentiment des convenances. Les Romains, malgré toute leur fierté, dit encore le même écrivain, pensaient et agissaient bien différemment; par respect pour l'humanité, les trophées de leurs victoires n'étaient que des monumens très passagers : ce ne fut que dans les guerres civiles qu'ils les consacrèrent à l'éternité.

Le trou d'une bombe fut le tombeau du marquis de Montcalm, et cette sépulture est digne d'un brave militaire qui avait résolu de défendre le Canada ou de s'ensevelir sous ses ruines. Dans ces contrées lointaines, il eut souvent à supporter le froid et la faim avec ses soldats, et à suppléer par son activité, son courage et les efforts de son génie, à l'insuffisance des moyens mis à sa disposition pour conserver le pays dont la défense lui était confiée. Louis XVI, voulant perpétuer la mémoire d'un si noble dévouement, avait dès les premières années de son règne fait ériger une statue à ce modèle de l'héroïsme guerrier.

(14) *Les chutes de Montmorency et de la Chaudière.* De loin, la chute de Montmorency ressemble à une avalanche de neige, tant la couleur des eaux est blanche. Après s'être reposées dans un vaste bassin environné de rochers inaccessibles, elles coulent tranquillement dans le fleuve. Pour jouir plus commodément des beautés de cette cataracte, le général Haldiman, lorsqu'il était gouverneur du Canada, fit construire sur les bords de l'escarpement oriental un pavillon soutenu par le moyen d'une charpente qui a plus de deux cents pieds de hauteur, et est appuyée contre les rochers.

Quoique la chute de la Chaudière soit moins haute que celle de Montmorency, sa largeur, qui est considérable, les groupes d'arbres, la forme des rochers, les différens accessoires très pittoresques, la rendent plus intéressante que la première.

(15) *Bataille de la Nouvelle-Orléans.* Puisque dans cet opuscule il est question de la guerre de 1812 à 1815, on nous reprocherait sans doute de passer sous silence la bataille de la Nouvelle-Orléans, ce glorieux événement

pour les armes américaines, le plus mémorable de cette guerre, et qui en fut aussi le dernier. Nous en donnons un récit abrégé, mais exact.

Le 5 décembre 1814, le gouverneur de la Louisiane, M. Claiborne, fut averti qu'une flotte anglaise, forte au moins de soixante voiles, avait paru sur la côte, à l'est du Mississipi. Peu après nous fûmes informés que cette flotte était réunie dans le lac Borgne, et qu'à la suite d'un combat opiniâtre l'ennemi venait de s'emparer de nos chaloupes canonnières qui avaient été placées en vigie dans ces parages. Plusieurs passes, ou *bayoux*, comme on les appelle à la Louisiane, ont leur embouchure dans le lac Borgne; et parmi ces bayoux, ceux-là seuls qui étaient regardés comme pouvant fournir facilement à l'ennemi l'entrée du pays avaient été mis en état de défense par des abatis et autres moyens usités en pareil cas : le reste du littoral est composé de marécages, ou prairies tremblantes couvertes de joncs, de roseaux et autres plantes aquatiques; ensuite viennent les cyprières dont le sol est pareillement marécageux. La terre habitable, dans la Basse-Louisiane, se trouve entre ces mêmes cyprières et le Mississipi; c'est une plaine qui n'a guère au delà de quarante arpens en profondeur.

Dans cette position, nous nous attendions à être attaqués d'un jour à l'autre; mais l'esquisse topographique ci-dessus tracée suffit pour démontrer qu'il nous était impossible de prévoir sur quel point l'ennemi tenterait de débarquer. Le major-général Jackson, commandant en chef le 7e district militaire, dont la Louisiane fait partie, était arrivé depuis quelques semaines à la Nouvelle-Orléans, et nous avait amené du Ténessy un renfort de trois mille hommes. Soudain ce général fait proclamer la loi martiale *, et donne ses ordres pour que

* Cette proclamation de la loi martiale équivaut à peu près à ce

toutes nos forces disponibles se tiennent prêtes à marcher au premier signal. La presque totalité de ces forces n'était composée que de miliciens dont la plupart, suivant l'expression consacrée à la Louisiane, n'avaient pas encore reçu le *baptême du feu*, et l'on y comptait à peine deux ou trois détachemens de troupes de ligne; car le gouvernement général des États-Unis, dans la pénurie où il se trouvait d'hommes et d'argent, avait été forcé d'abandonner la Louisiane, comme tant d'autres parties de l'Union, à ses propres ressources. Toutefois, depuis le commencement de la guerre, la population de la Nouvelle-Orléans avait mis le plus grand zèle à se rendre capable de repousser l'ennemi dans le cas où il se présenterait; chaque homme en état de porter les armes était devenu soldat, et rarement on vit des volontaires mieux disciplinés et d'une plus belle tenue. La vocation étonnante des Français pour le métier des armes se fit parfaitement remarquer : en outre des habitans originaires de France, il y avait à la Nouvelle-Orléans grand nombre d'individus qui avaient servi dans les armées françaises, et qui étaient les guides et les instructeurs des autres. Des corsaires de la même nation avaient fait un commerce interlope sur nos côtes, et avaient encouru les peines portées par les lois; le gouverneur conçut l'heureuse idée de les rattacher à notre cause en leur promettant d'intercéder pour eux auprès du président des États-Unis : ils acceptèrent la proposition avec joie, et par ce moyen nous eûmes d'excellens artilleurs. Les hommes de couleur libres, la plupart réfugiés de Saint-Domingue, obtinrent comme une faveur dont ils étaient fiers de se former en compagnies et d'endosser l'uniforme. Enfin les habitans français et américains, entre lesquels il naissait

que l'on appelle en France déclarer une ville, un département, une province, en état de siége.

souvent des contestations, s'unissaient de tout cœur dans l'intention bien prononcée de recevoir chaudement les Anglais s'ils osaient se présenter sur leur territoire.

Tout à coup nous sommes tirés d'incertitude par la nouvelle qui se répand avec la rapidité de l'éclair, dans l'après-midi du 23 décembre, qu'un fort détachement de l'armée ennemie a débarqué à deux petites lieues au dessous de la Nouvelle-Orléans. Cette nouvelle étonnante, cette nouvelle incroyable, n'était que trop vraie: l'ennemi avait précisément pénétré par un de ces bayoux que l'on regardait comme *impénétrables*. On s'était contenté d'établir à proximité de son embouchure une garde peu nombreuse, et cette petite troupe s'était logée dans les cabanes de quelques pêcheurs de profession qui se trouvaient là; ces misérables, composés de la lie des nations espagnole et portugaise étaient, comme on le sut plus tard, d'intelligence avec les Anglais, et les guidèrent jusqu'au lieu où se trouvait notre détachement, qui, attaqué à l'improviste, fut fait prisonnier; de sorte que les Anglais arrivèrent sur la rive gauche du Mississipi avant qu'on sût qu'ils eussent effectué leur descente. Aussitôt le canon d'alarme se fait entendre; et le général Jackson, avec cette présence d'esprit qui ne l'abandonnait jamais, prend sans hésiter le seul parti convenable: il se met en marche à la tête d'une poignée d'hommes avant que l'ennemi soit préparé au combat. Notre petite armée sortit de la Nouvelle-Orléans vers les six heures du soir, et elle fit une telle diligence qu'avant sept heures elle était sur le champ de bataille. Malgré toutes les difficultés d'un terrain inégal, coupé par un nombre infini de bas-fonds et de clôtures, nos braves coururent à l'ennemi avec une intrépidité annonçant qu'ils étaient décidés à vaincre ou à périr. Leur feu fut vif et bien nourri, et comme il était soutenu par celui de deux pièces de campagnes et de l'artillerie à bord d'une

goëlette qui secondait nos mouvemens, il fit bientôt taire celui de l'ennemi, qui se replia du côté des bois. Les Américains eurent vingt-quatre hommes tués et cent quinze blessés : parmi les premiers se trouva le colonel Lauderdale, brave militaire qui fut généralement regretté. La perte des Anglais fut de quatre cents hommes tués, blessés ou faits prisonniers.

Il est fort heureux pour nous que cette première action, qui décida peut-être du sort de la Louisiane, ait eu lieu pendant la nuit. A la vérité, la lune était sur l'horizon : elle nous fut même très utile; mais la lumière qui en provenait était trop faible pour que l'ennemi pût voir à quel petit nombre d'hommes il avait affaire. Il crut, au contraire, qu'il avait à combattre une armée nombreuse, ce qui nous fut affirmé depuis par les prisonniers. Il est certain que les Anglais n'étaient pas ce jour-là dans l'intention de nous attaquer, parce qu'ils n'avaient pas encore débarqué une seule pièce de canon, et ils n'eurent à nous opposer qu'un feu de mousqueterie. Mais si, au lieu de venir bivouaquer en plein jour à proximité du fleuve, comme si leur tâche la plus difficile était déja remplie, ils se fussent tenus cachés dans les bois, et qu'ils eussent profité des ombres de la nuit pour marcher sur la Nouvelle-Orléans, la ville se trouvait prise au dépourvu, et c'en était fait de la Louisiane; car au moment où l'alarme fut donnée, nos divers corps de troupes étaient stationnés à quelque distance de la Nouvelle-Orléans et répartis sur plusieurs points, et cette ville n'était gardée que par la compagnie des pompiers et des vétérans. A quoi tient souvent le sort des peuples !

L'ennemi reçut un renfort pendant la nuit, et s'il nous eût attaqués le lendemain, il est fort douteux que la chance eût été en notre faveur : voilà ce qui était le plus à redouter, puisque nous n'étions pas encore en mesure

de lui opposer nos moyens de résistance; mais il ne fit pour le moment aucune démonstration hostile, et il employa plusieurs jours à effectuer en totalité le débarquement de son armée, de son artillerie, de ses munitions, et à établir plusieurs batteries. De notre côté, nous profitâmes de ce délai pour prendre position et pour former une ligne de retranchement qui se prolongeait depuis la cyprière jusqu'au fleuve. Cette ligne était hérissée, de distance en distance, d'une artillerie formidable; il y avait en avant un large fossé plein d'eau, appelé *le canal Rodriguez*, et notre général, ainsi préparé à recevoir l'ennemi, se tint sur la défensive. Des renforts nous étaient annoncés et arrivèrent successivement au camp, et pendant onze à douze jours il y eut des affaires d'avant-postes, des escarmouches et des canonnades presque continuelles de part et d'autre : les Anglais nous lancèrent aussi une grande quantité de javelots à la Congrève, qui blessèrent quelques uns de nos braves, mais ne tuèrent personne. Le feu d'un bâtiment d'état qui nous protégeait, et surtout celui d'une de nos batteries placée sur la rive droite du Mississipi, et qui prenait l'ennemi en flanc, nous furent du plus grand secours, en détruisant ses travaux, en démontant plusieurs de ses canons et en lui tuant beaucoup de monde.

Enfin la grande affaire, l'affaire décisive, eut lieu le 8 janvier 1815, époque à jamais mémorable dans les fastes de l'Amérique. Dès la pointe du jour, et à la faveur d'un épais brouillard, le général Packenham, commandant en chef de l'armée anglaise, fit passer le colonel Thornton et des forces considérables sur la rive droite du Mississipi pour attaquer les ouvrages défendus par le général Morgan; et lui-même, avec le reste de ses troupes, s'avança sur la rive gauche du fleuve contre les retranchemens de Jackson. Cette partie de l'armée anglaise, forte

de 12,000 hommes, avait été formée en trois divisions, sous les ordres respectifs des majors-généraux Gibbs, Keane et Lambert : ce dernier commandait le corps de réserve.

Les Anglais marchèrent en colonnes serrées dans la plaine en avant des retranchemens américains : chaque soldat portait, outre ses armes, des fascines et des échelles. Il régna un silence solennel jusqu'au moment où l'armée ennemie se trouva à portée du canon : à ce silence succède la plus épouvantable canonnade. Les Anglais continuent cependant d'avancer en assez bon ordre, serrant leurs rangs à mesure que les boulets et la mitraille les éclaircissent; ensuite la mousqueterie se joignant à l'artillerie fait un dégât si terrible, que le plus grand désordre se met dans leurs colonnes. Jamais feu ne fut plus nourri et plus meurtrier que celui des Américains; les hommes placés en seconde et troisième ligne chargeaient les fusils et les passaient à ceux qui se trouvaient au premier rang.

Les officiers anglais eurent la plus grande peine à rallier leurs troupes qui fuyaient dans toutes les directions, et le général en chef sir Edward Packenham est tué en cherchant à les ramener au combat. Les généraux Gibbs et Keane parviennent cependant à réunir un assez grand nombre d'hommes et à les faire avancer de nouveau; mais cette seconde tentative leur devient encore plus funeste que la première, et il leur est impossible de soutenir le feu continu des Américains : tous ceux qui le purent cherchèrent leur salut dans la fuite, et quelques pelotons seulement parvinrent jusqu'au bord du fossé, où périrent tous les hommes qui les composaient. Les officiers veulent encore essayer de ranimer le courage de leurs soldats, mais tous leurs efforts sont vains; et peu après les généraux Gibbs et Keane sont emportés du

champ de bataille, le premier mortellement et le second grièvement blessé.

Ceux des habitans de la Nouvelle-Orléans que leur âge, leur sexe, leurs infirmités ou leurs emplois retenaient en cette ville, entendaient le bruit effrayant du canon et de la fusillade aussi distinctement que s'ils eussent été sur le champ de bataille. Des mères, des épouses éplorées tremblaient pour la vie de leurs fils et de leurs maris, d'autres pour des amis, des parens, des frères; mais cet état d'incertitude, d'anxiété, d'angoisses, ne fut pas de longue durée, et ne tarda pas à faire place à la joie la plus vive. Bientôt ils furent informés que nos lignes n'avaient pas été forcées, que l'armée anglaise était en pleine déroute, et que nos canons continuaient à balayer tout ce qui se trouvait à leur portée. Une circonstance digne de remarque peint la fermeté du caractère des dames de la Nouvelle-Orléans, fermeté qui se concilie fort bien avec la sensibilité du cœur, ce précieux apanage du beau sexe; pas une ne songea un instant à s'éloigner de la ville lorsque l'ennemi en était si voisin, et que le sort des armes pouvait l'en rendre maître d'un jour à l'autre. On leur en avait donné le conseil, mais ce conseil fut constamment rejeté; et cependant la perte d'une bataille, d'une seule bataille, nous aurait enlevé tout moyen de défense, et la soldatesque ennemie serait entrée immédiatement en ville comme dans une place prise d'assaut!

Heureusement l'ennemi fut vaincu, et jamais, peut-être, vu le peu de durée de l'action et le nombre des combattans, il n'y eut une perte aussi énorme : plus de 2,000 morts, sans compter ceux que des blessures graves avaient empêché de se sauver, jonchaient la plaine. Le général Lambert, seul des généraux anglais qui fût encore en état de commander, voyant l'impossibilité de

rallier ses soldats, se retira en toute hâte vers la position qu'il avait quittée le matin. Dans ce combat si désastreux pour l'ennemi, les Américains, grace aux parapets qui les couvraient, n'eurent que 7 hommes tués et 6 blessés.

Tandis que ces choses se passaient à la gauche du fleuve, le colonel Thornton avait débarqué sur l'autre rive, et avait immédiatement attaqué les retranchemens du général Morgan. Les troupes qui se trouvaient à la droite de la ligne américaine croyant que l'ennemi les avait tournées, abandonnèrent leur position; de sorte que celles de gauche eurent à soutenir à elles seules le choc des Anglais. Ce combat trop inégal ne pouvait durer long-temps; et le général Morgan voyant que tous ses efforts seraient vains pour défendre ses batteries en fit enclouer les canons, et donna le signal de la retraite. Le colonel Thornton avait été dangereusement blessé; et le colonel Gobbins, qui lui succéda dans le commandement, ne jouit pas long-temps de l'avantage qu'il avait remporté; car, aussitôt après la défaite de ses compatriotes sur l'autre rive, il reçut l'ordre de repasser le fleuve et de venir se réunir au général Lambert. Ce dernier, après avoir un peu rétabli l'ordre dans son camp, eut une conférence avec l'amiral Cochrane, dans laquelle ils reconnurent tous deux que le but de l'expédition était manqué, et que le seul parti qui restait était de rembarquer les débris de l'armée aussi promptement que possible. On s'occupa de suite de cet objet, qui demanda du temps; et, dans la nuit du 17 au 18 janvier, les Anglais abandonnèrent leur camp, laissant derrière eux quelques blessés et quatorze pièces d'artillerie. La nature du terrain ne permit pas de les poursuivre; cependant cinq chaloupes, commandées par le trésorier Shields, parvinrent à s'emparer de plusieurs embarcations chargées de soldats.

L'amiral Cochrane avait, le 9 janvier, fait remonter le

Missisipi par plusieurs corvettes et galiotes à bombes pour aller attaquer le fort Saint-Philippe de Plaquemine, construit peu loin de l'embouchure du fleuve. Cette expédition n'eut aucun succès; et après un bombardement de plusieurs heures, auquel le major Overton qui commandait au fort riposta chaudement, les vaisseaux anglais très endommagés dans leurs grémens et leurs mâtures furent forcés de quitter la partie et de redescendre le fleuve.

Ainsi s'est vérifiée la prédiction d'un journaliste de la Nouvelle-Orléans, qui, plusieurs mois avant l'invasion, avait dit en plaisantant : *John Bull* fumera, mais sans notre tabac; il ne fera pas de punch avec notre rhum et notre sucre, et il n'alimentera pas ses fabriques avec notre coton, à moins qu'il ne l'achète. Ainsi ce formidable armement, préparé à grands frais par l'Angleterre, vint échouer devant la bravoure et la persévérance d'une petite armée composée de milices levées à la hâte, et commandée par un général dont la carrière militaire, quoique très brillante, ne datait que de deux ans. On estime que cette malencontreuse expédition a coûté aux Anglais plus de cinq mille hommes.

A l'exemple de notre général en chef, les officiers et soldats qu'il commandait se sont montrés dignes de la belle et noble cause qu'ils avaient à défendre, et dont le souvenir ne s'effacera jamais. Ne pouvant les nommer tous, nous nous bornerons à citer les généraux Coffée, Carrol, Adair et Villeré; le colonel Livingston, aide-de-camp du général en chef; les majors Plauché et Daquin, les capitaines Roche, Sainte-Gème, Joshua Lewis, Beale, Chauveau et Vignié. Le commodore Patterson et le général Labatut méritent également une mention honorable; le premier, pour avoir puissamment secondé les mouvemens de notre armée, et le second pour la manière dont il a

su maintenir l'ordre dans la ville dont la garde lui était confiée.

Avec les débris de son armée, l'ennemi fit une tentative sur la limite qui sépare la Louisiane de la Floride occidentale; déja il s'était emparé d'un fortin sur une pointe de terre située dans ces parages, et il menaçait le fort de la Mobile, lorsque la paix conclue à Gand fut proclamée; et d'un bout à l'autre de l'Union les mêmes réjouissances, les mêmes feux de joie célébrèrent le triomphe de nos armes et la cessation des hostilités.

Nous terminerons cet article en transcrivant ici la lettre adressée par le général Jackson au maire de la Nouvelle-Orléans, dès que l'on eut acquis la certitude que l'armée anglaise se disposait à évacuer le sol de la Louisiane. En voici la traduction :

A l'honorable Nicolas GIROD, *maire de la ville de la Nouvelle-Orléans.*

Quartiers-généraux, 7e district militaire,
27 janvier 1815.

« MONSIEUR,

« Depuis mon arrivée à la Nouvelle-Orléans, je suis pénétré d'admiration pour le zèle et la conformité de sentimens que les citoyens dont vous êtes le digne magistrat ont manifesté d'une manière si éclatante; et je serais inexcusable si toute autre occupation que celle de pourvoir à leur défense m'eût fait différer jusqu'ici de rendre publiquement hommage à leur caractère et à leurs qualités.

« Je vous prie donc, monsieur, de faire connaître à vos estimables concitoyens l'opinion que je me suis formée de leur patriotisme, de leur amour de l'ordre et de leur attachement aux principes de notre excellente constitution. Le courage qu'ils ont montré au moment du danger, et le

stoïcisme avec lequel ils ont repoussé les sinistres pensées que le voisinage de l'ennemi était fait pour inspirer, ne sont pas moins admirables que cette attention touchante avec laquelle ils ont prodigué indistinctement des secours et à nos soldats malades ou blessés, et à ceux des prisonniers de guerre qui se trouvaient dans la même situation. La générosité avec laquelle leurs représentans au conseil de ville ont secouru plusieurs familles de ceux qui combattaient au champ de l'honneur est un acte d'humanité dicté par une sagesse éclairée, et qui a produit les plus heureux effets. Dans aucun pays on a rarement eu autant de motifs de donner des éloges si vrais et si mérités. Tandis qu'une vaillante jeunesse était au champ de bataille et qu'elle arrêtait les progrès de l'ennemi, les hommes d'un âge avancé gardaient la ville et y maintenaient le bon ordre, et les femmes elles-mêmes encourageaient leurs époux et leurs frères à rester au poste du danger où le devoir les appelait. Non contentes d'exercer dans cette circonstance cette puissante influence qui leur est départie par la nature, et qui devient irrésistible lorsqu'elle est accompagnée des graces et des perfections qui distinguent le beau sexe de la Louisiane, elles se sont montrées capables des plus grands efforts, et, guidées par l'humanité et le patriotisme, elles ont travaillé de leurs propres mains aux vêtemens de nos défenseurs, et par ce moyen elles ont mis à l'abri des rigueurs de la saison les hommes qui sont accourus d'un pays lointain pour les garantir des insultes de l'ennemi. Au nom de ces braves, je vous prie, monsieur, de leur offrir le tribut de notre admiration et l'assurance de nos remerciemens les plus sincères. Ne leur laissez pas ignorer que les femmes et les filles de ceux qu'elles ont secourus avec tant de générosité les combleront de bénédictions, et adresseront au ciel les vœux les plus ardens pour leur bonheur. En mon particulier, rien dans cette

importante campagne ne fait éprouver à mon cœur une sensation plus délicieuse que d'avoir été assez heureux pour ramener au milieu d'elles, et presque sans exception, leurs maris, leurs frères et leurs autres parens, qu'elles seules sont dignes de posséder.

« J'éprouve le plus vif plaisir lorsque j'envisage par anticipation le moment fortuné où le départ définitif de l'ennemi vous permettra de reprendre les fonctions ordinaires de votre place, et rendra les citoyens à leurs occupations accoutumées. Ils méritent de jouir des douceurs de la paix après avoir affronté avec tant de bravoure les dangers de la guerre.

« Je serais à juste titre accusé d'insensibilité et d'ingratitude, si je n'étais reconnaissant des témoignages de confiance et d'attachement dont vos concitoyens m'ont honoré. Cette confiance m'a mis à même de réussir sans difficulté dans les mesures que j'ai cru devoir adopter pour leur défense; et en retour de leur attachement pour ma personne, dont je conserverai le souvenir jusqu'au tombeau, je les prie de recevoir l'assurance que le mien leur est dévolu tout entier.

« Quant à ce qui vous concerne personnellement, monsieur le maire, veuillez accepter mes remerciemens pour le zèle et l'exactitude avec lesquels vous avez, dans cette circonstance difficile, exercé les fonctions de police qui vous sont confiées, et pour la célérité que vous avez déployée en assurant l'effet des diverses réquisitions qu'exigeait le service public.

« Incorporée dans les états de l'Union, la Nouvelle-Orléans est destinée à devenir un jour la ville de commerce la plus florissante qui ait jamais été connue. Sous tout autre gouvernement, la Louisiane ne serait qu'une colonie pauvre et languissante. Puissent vos concitoyens sentir toujours cette grande et importante vérité avec autant de

force qu'ils paraissent en être pénétrés dans ce moment! Puissent-ils toujours continuer à faire les mêmes efforts pour maintenir des liens aussi sacrés; et puissiez-vous, monsieur, vivre assez long-temps pour être témoin de la prospérité, de la richesse et du bonheur qui se trouveront un jour réunis dans ce vaste entrepôt de la partie occidentale des États-Unis d'Amérique !

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« ANDREW JACKSON,
Major-général, commandant.

Un trait de caractère prouve que le héros de la Louisiane ne met point en balance la gloire militaire avec la vie des hommes.

Peu après l'affaire du 8 janvier, les capitaines Roche, Sainte-Gème, et autres officiers supérieurs du bataillon d'Orléans, jugèrent, par les mouvemens de l'armée ennemie, que les Anglais se disposaient à évacuer leur camp. Ils s'empressèrent d'en prévenir le général Jackson, et dans leur noble ardeur lui demandèrent à franchir la ligne à la tête du bataillon, pour fondre à l'improviste sur l'ennemi, persuadés que le succès était infaillible et qu'ils feraient un nombre considérable de prisonniers. — « Combien prendra-t-on d'Anglais? demanda le général, après un moment de réflexion. — Six cents. — Combien en tuera-t-on? — Autant. — Combien perdrons-nous de braves? — Cinquante, tout au plus. — Non, messieurs, j'aime mieux cinquante Américains que douze cents Anglais. L'armée que j'ai l'honneur de commander est composée de citoyens et de pères de famille; et dix mille prisonniers en ma possession ne me consoleraient pas de la perte d'un seul d'entre eux. » Et la proposition n'eut pas de suite.

Ce dialogue vint à la connaissance des dames de la

Nouvelle-Orléans, et l'on pense bien qu'il ne fut pas oublié. Aussi, lorsque notre armée rentra dans les murs de cette ville, ces vertueuses épouses, ces tendres mères, les yeux baignés de larmes, firent éclater, à l'apparition du général, la joie qui les animait et la reconnaissance dont leurs cœurs étaient pénétrés. Un arc de triomphe avait été dressé sur la place publique, et le général, accompagné de son état-major, le traversa au bruit des salves d'artillerie, et aux cris de *vive Jackson! vive notre libérateur!* mille fois répétés par la foule immense qui remplissait cette même place, les rues adjacentes, les fenêtres et balcons des maisons voisines. Le général dirigea ses pas vers la cathédrale; les autorités s'y étaient rendues d'avance, et le clergé l'attendait à l'entrée de l'église: il y fut harangué par M. Dubourg, alors grand-vicaire du diocèse *; et lorsqu'il eut pris place, un *Te Deum* solennel fut chanté en actions de grace. Après la cérémonie, des banquets, des danses, des illuminations terminèrent cette heureuse journée.

Par un acte de la législature, il a été décidé que le 8 janvier de chaque année, un *Te Deum* serait chanté dans l'église cathédrale de la Nouvelle-Orléans, en présence des autorités civiles et militaires.

(16) *Nouvelle-Angleterre.* Dans le temps colonial, on connaissait sous ce nom ce qu'on appelle aujourd'hui les six états septentrionaux, savoir: Le Maine, New-Hampshire, Vermont, Massachussets, Rhode-Island et Connecticut. On se sert quelquefois encore de la même expression pour désigner collectivement ces six états.

(17) *Société incorporée.* Indépendamment des chartes d'incorporation municipale dont nous avons parlé, la Lé-

* M. Dubourg est aujourd'hui évêque de Montauban.

gislature en accorde à des associations particulières, telles que colléges de médecine, sociétés littéraires, philosophiques ou d'agriculture, chambres de commerce, chambres d'assurances, banques, compagnies pour la construction des canaux, ponts, grandes routes; compagnies de navigation intérieure, etc. etc. C'est un acte qui, sous un nom indicatif, réunit en corps politique un nombre quelconque de personnes, et consacre l'exécution du projet, ou l'institution de la chose qu'elles ont sollicitée.

(18) *Les cinq grands lacs.* Voici, d'après M. de Las-Cases, quelle est leur superficie relative, calculée en lieues carrées: Ontario, 3,300; Érié, 4,000; Michigan, 5,500; Huron, 7,000; Supérieur, 13,000.

(19) *Bataille de Bunker's-Hill.* Le 17 juin 1825, les Américains ont célébré, de la manière la plus solennelle, l'anniversaire de ce mémorable événement. Cinquante ans s'étaient écoulés depuis que les *Yankees*, au début de leur carrière militaire, avaient tenu tête aux bataillons anglais; et les Bostoniens, ayant voulu élever une colonne de granit pour perpétuer le souvenir des efforts qui ont illustré cette journée, improvisèrent cette fête semi-séculaire, pour l'inauguration du monument.

Près de dix mille spectateurs étaient réunis sur la montagne, et M. Webster, citoyen distingué de Boston, placé sur une estrade élevée, prononça un discours qui pouvait être entendu de toute la multitude.

L'hôte de la nation (le général La Fayette) assistait à cette pieuse et touchante cérémonie, entouré de quelques vétérans à cheveux gris qui, cinquante ans auparavant, avaient combattu sur ce même lieu; et lorsque l'orateur parla des grands services qu'il avait rendus aux Américains, l'émotion des auditeurs prouva au général que leur

compatriote était l'interprète des sentimens de toute l'assemblée.

La cérémonie se termina par un banquet de quatre mille couverts, dans une salle construite à cet effet sur Bunker's-Hill, et qui occupait une surface de quarante mille pieds carrés.

(20) *État de Vermont.* Sous le gouvernement colonial, les habitans de cette contrée n'avaient eu d'autre nom que celui de *green-mountain's-boys*, enfans de la montagne verte; mais ne le trouvant pas assez noble pour leurs nouvelles destinées, ils le traduisirent en français, ce qui fit Verd-Mont, et par corruption Vermont.

NOTICE

SUR

LES INSTITUTIONS DES ÉTATS-UNIS.

Nature de la Confédération. Avant la révolution survenue dans les treize provinces composant les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, chacune d'elles était entièrement séparée et indépendante des autres, excepté dans les relations générales entre les habitans de ces contrées, comme sujets du même empire. Ces différentes provinces unirent leurs efforts pour secouer le joug de la métropole, et former ensuite une alliance intime et indissoluble. Les articles de la confédération, signés en 1778, à Philadelphie, par leurs délégués, formaient un traité d'alliance non limité dans sa durée, et embrassant les matières d'un intérêt général entre treize gouvernemens distincts et souverains. L'argent fourni pour les besoins communs était plutôt un subside qu'un impôt : chaque état percevait le produit des taxes qu'il avait décrétées ; et presque toutes ses obligations envers la confédération se trouvaient remplies, lorsqu'il avait payé sa quote-part et envoyé ses délégués au congrès.

Une telle organisation politique, improvisée au milieu de circonstances graves et difficiles, était imparfaite ; mais le peuple des États-Unis avait la même origine, le même esprit général, et une communauté d'intérêts qui l'invitait constamment à resserrer les liens de la confédération et à en améliorer le système.

A peine le pays fut-il délivré du poids de la guerre, et son indépendance assurée par la paix de 1783, que ses

plus sages citoyens avisèrent aux moyens de parvenir à ce but ; et en 1787 une assemblée conventionnelle, nommée à cet effet, rédigea une constitution pour les États-Unis, ou plutôt perfectionna un contrat déja existant. On agita d'abord la question de savoir si l'on devait maintenir ou anéantir le gouvernement particulier de chaque état. Plusieurs se prononcèrent en faveur du dernier parti ; mais l'influence de ceux qui soutenaient l'autorité des états l'emporta. En conséquence, un gouvernement mixte et compliqué fut établi, et l'on admit en principe que tout ce qui concernait le bien général serait abandonné à un gouvernement central, tandis que les états conserveraient le reste de leur autorité.

Constitution fédérale. La constitution des États-Unis investit des droits de haute souveraineté, c'est-à-dire de la puissance suprême législative en matière d'intérêt général, des représentans du peuple formant un corps appelé *Congrès*, et un premier fonctionnaire nommé le *président*.

Le Congrès se partage en deux chambres : celle des représentans, dont les membres doivent avoir atteint l'âge de vingt-quatre ans, et sont nommés par les mêmes électeurs qui choisissent l'assemblée législative de chaque état, c'est-à-dire par l'universalité des citoyens ; et celle du sénat, composée de deux sénateurs par état, et élus par la législature. On n'est pas éligible à cette dignité avant l'âge de trente ans. Chaque sénateur a un vote comme chaque représentant ; le nombre des derniers est fixé, d'après la population, à raison d'un député par quarante mille habitans. Tous les deux ans, la chambre des représentans est renouvelée intégralement, et celle du sénat, par tiers.

Le sénat est la représentation du pouvoir souverain des

états : il sanctionne les traités, les nominations aux emplois, et constitue la haute cour de justice. La chambre des représentans concourt à la formation des lois, et, comme grande commission d'enquête, peut mettre en accusation tous les fonctionnaires publics.

Le président est nommé par des électeurs choisis dans chaque état, en la manière prescrite par la législature *, et en nombre égal à celui des sénateurs et des représentans envoyés par l'état au Congrès. Les électeurs votent dans leurs états respectifs par le ballottage entre deux individus, dont un au moins n'est point habitant du même état qu'eux. Les deux chambres du Congrès réunies procèdent au dépouillement des scrutins qui leur sont envoyés scellés. Le candidat qui a obtenu le plus grand nombre de voix est proclamé président, si ce nombre forme la majorité des électeurs. Si plusieurs candidats ont obtenu cette majorité, et que deux ou plusieurs réunissent le même nombre de suffrages, la chambre des représentans

* L'Amérique du nord compte aujourd'hui 24 états. Ils envoient en tout au Congrès 261 sénateurs et représentans. Ils ont donc aujourd'hui pareil nombre de mandataires à nommer, pour l'élection du président.

New-York en nomme 36; la Pensylvanie, 28; la Virginie, 24; l'Ohio, 16; le Massachussets, 15; la Caroline du nord, 15; le Kentucky, 14; le Maryland, 11; le Tenessee, 11; la Caroline du sud, 11; la Géorgie, 9; le Maine, 9; le Connecticut, 8; le New-Jersey, 8; le New-Hampshire, 8; le Vermont, 7; l'Indiana, 5; la Louisiane, 5; l'Alabama, 5; le Rhode-Island, 4; le Mississipi, 3; l'Illinois, 3; le Missouri, 3; la Délaware, 3.

Dix-huit états votent par bulletin général; c'est-à-dire que chaque électeur fait un bulletin composé d'autant de noms que l'état peut élire de mandataires, et que ceux dont les noms réunissent le plus grand nombre de votes sont choisis électeurs pour la nomination du président. Quatre états, New-York, Maryland, le Maine et Tenessee, votent par districts. Dans deux états, la Caroline du sud et la Délaware, les électeurs sont nommés par la législature.

en choisit un pour président, par voie de ballottage. Si nul n'a obtenu cette majorité, la chambre choisit parmi les trois candidats qui en ont approché de plus près; mais alors elle vote par état, la représentation de chaque état ayant un vote. Après le choix du président, le candidat qui a réuni le plus grand nombre de voix est proclamé vice-président des États-Unis.

Pour être élu président, il faut avoir atteint l'âge de trente-cinq ans, être né dans les États-Unis, ou en avoir été citoyen lors de l'adoption de la constitution actuelle.

Le président est nommé pour quatre ans, mais il est indéfiniment rééligible. Il est le chef du pouvoir exécutif, nomme aux emplois, peut faire grace de tous les délits, excepté ceux dont le sénat prend connaissance; conduit les négociations, surveille l'exécution des lois, commande les armées de terre et de mer, et peut convoquer extraordinairement les deux chambres du Congrès, ou l'une d'elles.

Tout projet de loi adopté par les deux chambres est adressé au président, qui peut exercer son *veto* suspensif: dans ce cas il renvoie le projet avec ses observations; mais si les chambres l'adoptent de nouveau à une majorité des deux tiers, l'approbation du président n'est plus nécessaire. Le vice-président des États-Unis supplée le président, en cas de vacance, et préside d'office le sénat, excepté dans le cas où cette assemblée remplit les fonctions judiciaires qui lui sont dévolues; alors elle est présidée par le grand-juge.

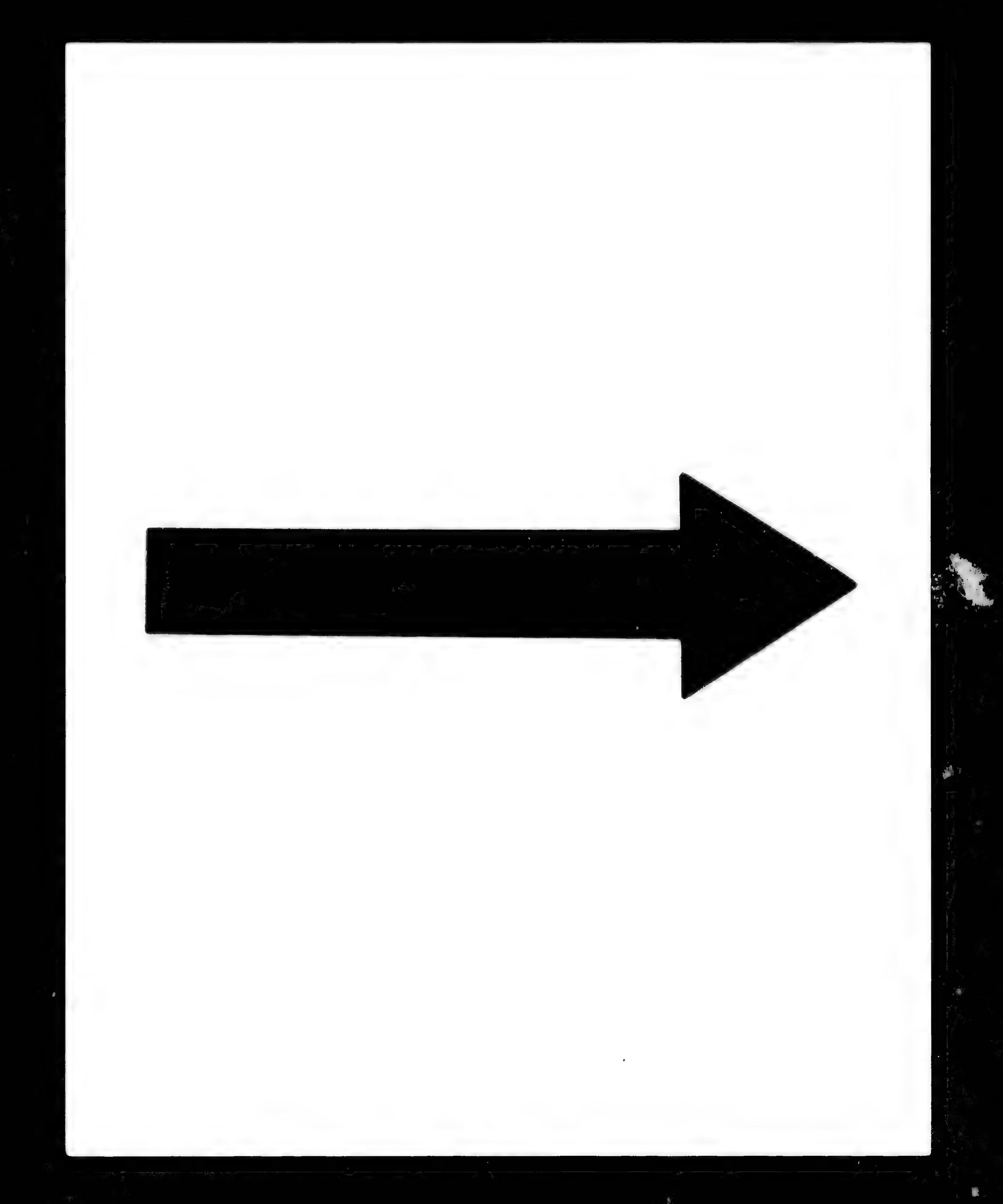
Le pouvoir judiciaire des États-Unis est exercé par une cour suprême siégeant à Washington, et par tel nombre de cours inférieures que le Congrès peut établir de temps à autre. Le tribunal le moins important établi par les États-Unis est celui des cours de *district*, dont on appelle aux cours de *circuit*, desquelles on remonte à la cour *su-*

prême. Il y a sept cours de circuit et vingt-huit de district; chaque état compose un district, excepté New-York, Virginie, Pensylvanie et Ténessee : chacun de ces quatre états est divisé en deux districts. Les juges nommés par le président, avec le concours ou la confirmation du sénat, sont inamovibles.

Ces cours prononcent dans toutes les causes où l'on invoque la loi et *le droit d'équité*, dérivant de la constitution des États-Unis, des traités faits en vertu de leur autorité, et des actes du Congrès.

Telles sont les bases constitutives du gouvernement central des États-Unis : le suffrage universel et direct pour l'élection des représentans; l'élection à deux degrés pour le sénat, qui représente les intérêts locaux des divers états; et l'élection à trois degrés pour le pouvoir exécutif. Il est inutile d'ajouter que la charte américaine consacre dans toute leur intégrité, leur étendue et leur pureté, ces grands axiomes qui sont de rigueur aujourd'hui dans ce qu'on appelle une constitution libérale, et qui ne sont au fond que les simples élémens du code de la raison : l'inviolabilité des propriétés, l'égalité des droits, le jugement par jury, la liberté individuelle, la liberté religieuse et la liberté de la presse. Tous ces principes qui, lors de leur apparition, semblaient autant de découvertes hardies, ne sont plus aujourd'hui pour nous que des vérités triviales.

M. Cooper observe avec raison que la grande difficulté de faire comprendre à un étranger le mécanisme du gouvernement des États-Unis provient de ce qu'il se compose de deux administrations différentes. Ni le président, ni le Congrès, n'ont le droit de se mêler du gouvernement au delà des limites que leur ont assignées les états. Ils peuvent faire la guerre, lever des troupes, des impôts, armer des flottes, et ne peuvent pas punir un voleur, à moins



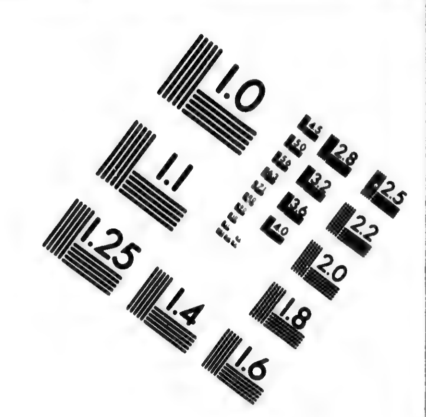
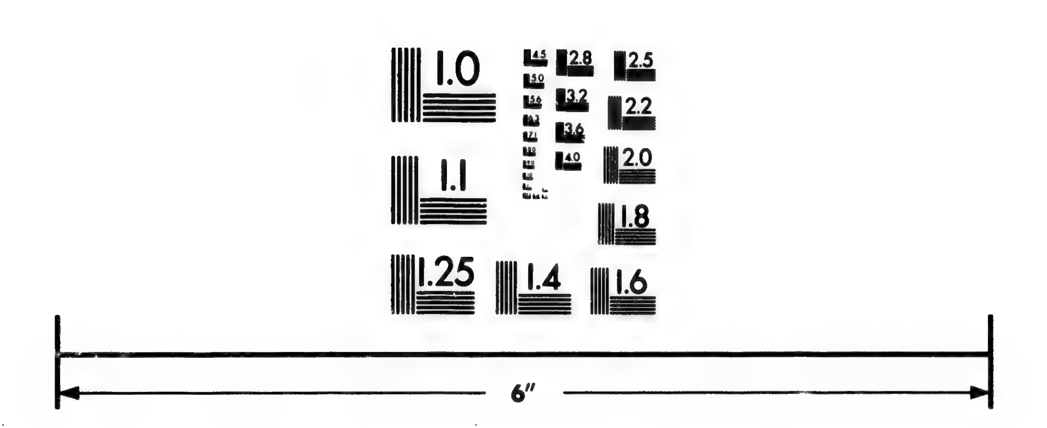
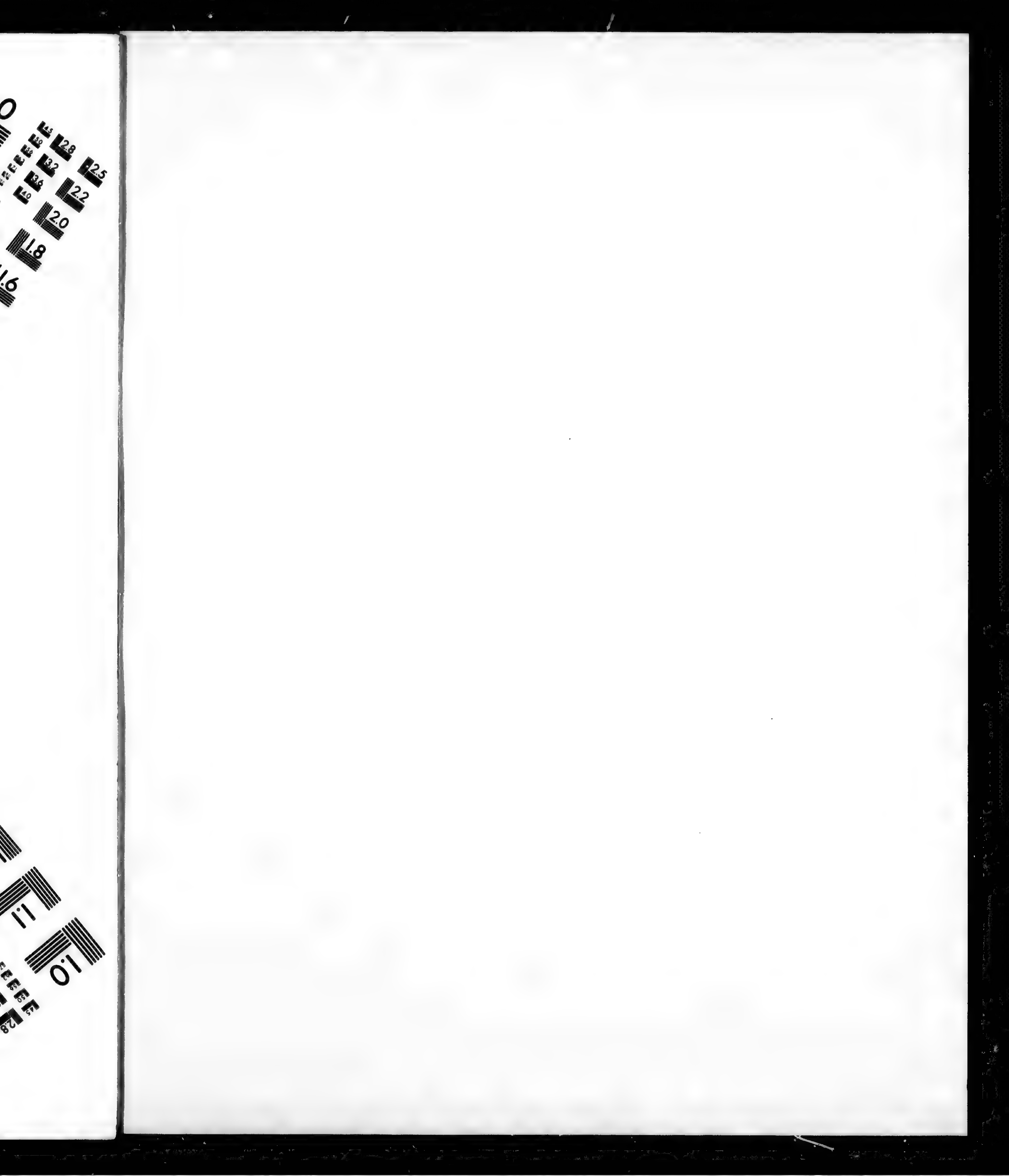


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

que ce ne soit un voleur de haute mer, ou de quelque autre lieu où s'étend leur juridiction. Ainsi, le président peut faire grace à un voleur qui aurait attaqué la malle-poste, lors même qu'il eût commis son délit dans la rue la plus peuplée de New-York, ou sur tout autre point des États-Unis, parce que la poste étant un objet d'utilité pour toute l'Union, rentre dans le domaine de l'administration générale; mais si une autre voiture est arrêtée dans une forêt, les voleurs seront punis par les lois de l'état dans lequel le crime a été commis. Cette confédération diffère de toutes celles que nous avons vues jusqu'à présent, par l'action et la réaction continuelles qui existent entre le peuple et le gouvernement. Elle ressemble assez à un royaume constitutionnel qui aurait octroyé des chartes à certaines villes, à la faveur desquelles elles auraient le pouvoir de se gouverner d'après leurs propres lois, tandis que dans les affaires publiques elles seraient soumises aux lois générales du royaume. Il y a cependant une grande différence; car ici le pouvoir du gouvernement central est une concession des états particuliers, tandis que, dans l'autre cas, le pouvoir exercé par les communes serait une concession du gouvernement. Cependant la comparaison est assez juste pour faire comprendre à un étranger la nature des deux autorités qui gouvernent un état de cette république.

Souvent en Europe on confond la dignité de *président des États-Unis* avec l'ancienne dénomination de *président du Congrès;* ceci demande une courte explication. Le Congrès central formé en 1774, et qui continua d'exister jusqu'en 1789, époque de la mise en activité de la constitution actuelle, exerçait les pouvoirs législatif et exécutif, était composé d'une seule chambre, et avait un *président*. Aujourd'hui cet emploi n'existe plus; le Congrès se divise en deux branches, et il y a un *président du sénat* qui est

toujours le vice-président des États-Unis, et un *speaker* (orateur) de la chambre des représentans.

Gouvernement d'état. Chaque état de la confédération s'est donné une constitution particulière, et exerce dans ses limites les droits de souveraineté.

Le pouvoir exécutif est confié à un *gouverneur*, le pouvoir législatif à un sénat et à une chambre des représentans, et le pouvoir judiciaire à une cour suprême, à des cours inférieures et à des juges de paix. Le gouverneur et les membres de la législature sont élus par le peuple, suivant le mode prescrit par la constitution; et quant aux juges, ils sont généralement nommés par le gouverneur, avec l'avis et le consentement du sénat. Je dis *généralement*, parce que certains états ont établi des modifications à cet égard, de même que relativement à l'ordre judiciaire. Mais, en principe, chaque état a le pouvoir d'établir et de percevoir des impôts pour subvenir à ses dépenses, de faire ses lois locales, et de nommer des magistrats et autres officiers publics pour en assurer l'exécution, et, comme on l'a déja dit, il y a aussi des juges pour les cours des États-Unis. La juridiction des premiers ne s'étend pas au delà des limites de chaque état, celle des seconds se borne à la connaissance des faits qui intéressent la république en général, ou des contestations qui s'élèvent entre des habitans de deux états différens.

Parmi ses attributions, le gouverneur a le titre de commandant en chef des milices de l'état; mais, en cas de guerre, le gouvernement général a le droit d'y envoyer des troupes de terre et de mer, et de conférer le commandement suprême de toutes les forces à un officier de son choix: il détermine aussi le contingent des milices de chaque état, et peut le faire marcher sur les points menacés ou attaqués.

Gouvernement territorial. Les états proprement dits composent seuls la confédération; mais ils possèdent de vastes pays qui ne se trouvent enclavés dans aucun. On les a divisés en plusieurs parties, et ils sont gouvernés par l'autorité du président des États-Unis ou du Congrès, ou par des lois faites spécialement pour eux. On les appelle *territoires*, excepté la *Colombie*, qui est distinguée par le nom de district. Ainsi, outre les vingt-quatre états, il y a quatre territoires, le Nord-Ouest, le Michigan, l'Arkansas et la Floride. On a accordé quelque autorité administrative à ceux de ces territoires dont la population est assez nombreuse. Le district de la Colombie n'en a encore obtenu aucune. Quelques uns envoient au Congrès des *délégués* qui peuvent prendre part aux discussions, mais n'ont pas le droit de voter. Lorsque des territoires contiennent le nombre d'habitans fixé par la loi, ils sont admis comme états dans la confédération. Il est probable que lors du prochain recensement*, le Michigan, la Floride et l'Arkansas obtiendront ce titre honorable. Le Congrès seul peut le conférer par une loi spéciale; et les habitans des territoires ne l'obtiennent que sous la condition expresse qu'ils adopteront une forme de gouvernement en harmonie avec la constitution fédérale.

Régime municipal. Ce régime est établi et fixé par la charte que la législature de l'état octroie à chaque communauté d'habitans comprise dans une ville, un bourg, un arrondissement, dont l'étendue est différente suivant les localités, mais dont les limites sont toujours tracées dans la charte elle-même.

Une charte, ou acte d'incorporation, est la constitution de l'état *au petit pied*, si je puis m'exprimer ainsi. Le pou-

* Tous les dix ans on procède au recensement de la population des États-Unis; le prochain recensement aura lieu en 1830.

voir législatif appartient au conseil de ville, dont les membres, ordinairement nommés *aldermen*, sont élus par les citoyens aux époques fixées par l'acte d'incorporation, qui détermine aussi les conditions d'éligibilité; et le pouvoir exécutif est confié à un magistrat revêtu du titre de *maire*, excepté à Charleston, la seule ville, je crois, dans les États-Unis, où le chef de la corporation ait un nom différent. On l'appelle *intendant;* c'est le titre qu'il portait sous le régime colonial, et qui lui a été conservé. Le maire est pareillement nommé par les citoyens, et il a pour adjoint un autre magistrat appelé *recorder*, élu de la même manière et pour le même espace de temps, et qui est le président du conseil de ville. Le maire et le recorder sont d'office juges de paix, et tenus de veiller à ce que les lois de la corporation soient dûment exécutées. Dans les grandes villes, ils sont investis d'une compétence judiciaire beaucoup plus étendue.

La corporation règle la police et l'administration de la cité, nomme ses officiers et agens, établit et perçoit des taxes, peut acheter, vendre, plaider et transiger, le tout sans l'intervention d'aucune autorité supérieure.

Toute délibération du conseil de ville doit être soumise à l'examen du maire; s'il ne l'approuve pas, il est tenu de la renvoyer, avec ses observations, dans les cinq jours; mais si le conseil de ville persiste, à la majorité des deux tiers, elle a force de loi.

Ces chartes municipales ne sont pas calquées les unes sur les autres : en les comparant, on y trouve des différences; mais ces modifications ne concernent guère que le personnel de l'administration, ou la division du conseil de ville en deux branches; les communes considérées comme corps politique ont généralement les mêmes attributions.

Instruction publique. Les colléges et les universités (noms qu'ils reçurent avant de les avoir mérités) datent d'assez loin dans la courte histoire de ce pays. Ce simple fait ajoute encore à l'opinion que l'on doit avoir de l'activité intellectuelle et de l'ambition bien dirigée de ce peuple. *Harvard*, collége nommé aujourd'hui l'université de *Cambridge*, et qui mérite ce titre, fut fondé en 1638, c'est-à-dire *vingt ans seulement* après l'arrivée des premiers colons qui se fixèrent à la Nouvelle-Angleterre; *Yale*, dans le Connecticut, fut fondé en 1701; *Columbia*, dans la ville de New-York, le fut en 1754; *Nassau-Hall*, dans le New-Jersey, et *William and Mary*, dans la Virginie, remontent à l'année 1691. Ce sont les plus anciennes institutions littéraires des États-Unis; et toutes, à l'exception de la dernière, sont aujourd'hui très florissantes. Le collége de Harvard a délivré des diplômes à environ cinq mille gradués : il a rarement eu moins de trois ou quatre cents élèves. Yale en compte à peu près autant; les autres ont de cent cinquante à deux cents sous-gradués. Les états les plus nouveaux sont les seuls qui ne possèdent pas au moins un ou deux colléges. Dans certains états il s'en trouve jusqu'à trois.

La grande université de Charlotteville, fondée depuis peu par l'illustre Thomas Jefferson, est en plein exercice, et s'annonce comme la digne rivale des universités de Cambridge et de Massachussets.

En rentrant dans la vie privée, Jefferson, retiré à Monticello, maison de campagne au centre de la Virginie, mais toujours dévoué à son pays, voulut encore lui être utile comme citoyen. Par sa générosité, il excita celle de la législature; l'université de Charlotteville s'est élevée, et son auguste fondateur eut le bonheur de voir ses efforts couronnés du succès.

Cette fondation fut le charme de sa vieillesse; il jouis-

sait d'avance de l'effet que produirait sur la Virginie et sur l'Union en général, l'entrée annuelle dans la société des jeunes gens sortis de cette école. Il était un des membres du conseil régulateur, et y remplissait le premier rôle par la déférence de ses collègues et par le voisinage de Charlotteville, à trois lieues de sa maison de campagne; aussi les jeunes gens accourus pour profiter de ce foyer de lumières, venaient-ils passer leurs heures de loisir sous les portiques de Monticello, et écouter les leçons paternelles que l'auteur de la déclaration de l'indépendance se plaisait à leur donner dans des conversations pleines de grace, de bienveillance et d'intérêt.

Northampton, Massachussets, Litchfield, Connecticut et Baltimore, possèdent toutes une école de droit; il y a en outre une chaire de jurisprudence dans plusieurs colléges et universités; les écoles de médecine de Maryland et de la Pensylvanie sont au niveau des institutions européennes, pour les progrès et les découvertes dans l'art de guérir.

L'école militaire de West-Point contient deux cent cinquante élèves qui consacrent quatre années aux études spéciales de cet établissement, et subissent ensuite les examens d'usage. Ceux d'entre eux qui ont mal employé leur temps sont renvoyés, sans qu'il leur soit jamais fait la moindre faveur; et ceux qui dans leurs examens font preuve de capacité obtiennent un grade dans l'armée de la confédération.

Quant à l'instruction primaire, elle est générale et gratuite; et par des actes législatifs, les divers états de l'Union ont pourvu aux moyens d'établir dans les comtés, paroisses, ou autres divisions territoriales, un nombre suffisant d'écoles où les enfans vont puiser ces notions élémentaires, ces notions indispensables, sans lesquelles l'homme n'est guère qu'un agent aveugle et dépendant de

tout ce qui l'environne. « Il faut, dit M. de Châteaubriand, que les enfans du pauvre, comme ceux du riche, sachent lire, écrire et compter. L'ouvrier, pouvant par la lecture s'instruire des méthodes qui rendent ses travaux plus parfaits et plus faciles, sort des routines de la tradition orale, afin d'accroître son aisance; en augmentant son aisance, il multiplie les richesses de l'état : à ce premier anneau de la chaîne se rattache une longue suite d'améliorations et de prospérités. » L'exemple des États-Unis dépose en faveur de cette assertion du noble pair.

Finances. Le revenu net que les États Unis tirent actuellement (1828) des droits de douane, est d'environ 20,000,000 de dollars*. Comme ce revenu fournit un grand excédant sur les dépenses, le gouvernement central n'impose aucunes taxes directes sur le peuple. A la fin de la dernière guerre (1815), la dette nationale était d'environ 120,000,000 de dollars. Au 1er octobre 1827, elle était réduite à 68,913,541 dollars; mais attendu que sur cette somme 7,000,000 ont été employés à former le capital de la banque des États-Unis, dont les actions sont négociables à volonté, la dette véritable n'est que de 61,913,541 dollars. La liquidation entière aura lieu aussi promptement que le permettront les emprunts, et l'on commencera par liquider les sommes qui paient les plus gros intérêts. Il est *possible* que tout soit payé en 1835, et il est *probable* que dans douze ans la liquidation sera complète, à moins que quelque cause nouvelle ne force à faire de nouveaux emprunts. Il faut aussi se rappeler que les sommes payant 3 pour cent d'intérêt sont toujours au dessous du pair; par conséquent, si l'on peut racheter les 13,296,247 dollars au prix de 80 pour cent, cette partie de la dette se réduit à 10,596,968 dollars; de sorte qu'à

* Le dollar vaut un peu plus de cinq francs.

tout prendre, la dette actuelle des États-Unis ne se monte guère à plus de 52,714,098 dollars, ou à quelque chose de moins que 12,000,000 de livres sterling d'Angleterre.

Le total des dépenses annuelles du gouvernement des États-Unis est d'environ 13,000,000 de dollars. Sur cette somme, plus de 3 millions et demi servent à payer les intérêts de la dette nationale. Donc les dépenses courantes du gouvernement, y compris les constructions des routes, des canaux, et les perfectionnemens divers, ne sont pas tout-à-fait de 10,000,000 de dollars. Il suffit de 180,103 dollars pour entretenir des envoyés auprès de vingt cours étrangères en Europe, en Afrique et en Amérique.

C'est ainsi que M. Cooper a dressé le budget des États-Unis; mais j'observerai que les taxes directes et indirectes établies et perçues par les corporations municipales, les comtés et territoires, et les vingt-quatre états de l'Union, ainsi que le montant de leur dépense annuelle, ne figurent point dans ce tableau; que l'objet le plus onéreux pour les puissances du continent européen, je veux dire la solde et l'entretien d'une armée nombreuse, est presque nul pour les Etats-Unis, et que leur plus forte dépense est circonscrite dans l'entretien et l'accroissement de la marine militaire.

Le président des Etats-Unis reçoit un traitement annuel de 25,000 dollars: ce premier magistrat d'une république riche et puissante, sans étaler le faste des cours, est tenu cependant à une représentation dispendieuse; par conséquent cette rétribution est insuffisante. Washington, Jefferson et Monroë, ont dépensé une partie de leur fortune au service de leur pays: le second est mort insolvable; et le troisième est, dit-on, à la merci de ses créanciers. Les ministres d'état ont chacun 6,000 dollars; ce n'est pas assez, et l'exiguité de ce traitement est d'autant plus sensible, qu'ils sont obligés de se loger à leurs frais, et qu'il

fait très cher vivre à Washington-City. Un ambassadeur a 9,000 dollars; c'est trop peu pour les ambassades de Paris et de Londres. Je me permettrai donc de dire au Congrès : Il est beau, sans doute, d'être économe des deniers publics, mais il faut l'être sans parcimonie.

Armée. En temps de paix, l'armée régulière, ou troupe de ligne, au service des États-Unis, est de six mille hommes, et en temps de guerre on l'augmente de quelques régimens composés de nouvelles recrues. Il s'agit pourtant d'un pays qui a neuf ou dix fois l'étendue de la France, et tout son état militaire ne vaut pas la garnison de Paris. « Mais, disent les Américains à ceux qui en paraissent surpris, nous sommes particulièrement favorisés par notre position géographique, et nous sommes trop jaloux de notre liberté, de notre indépendance, pour jamais entretenir des armées nombreuses ; nous aimons mieux nous confier au zèle et au patriotisme de la nation. » En conséquence, on a formé dans chaque état des compagnies de milice : tout homme en âge de porter les armes est soldat, et au moment du danger il doit marcher contre l'ennemi.

Je sais que les Américains n'ont point l'ambition des conquêtes, et ne s'armeront jamais pour troubler le repos des peuples; mais leur pays n'est pas à l'abri d'une invasion, et tout récemment ils en ont eu la preuve. Or, en supposant même que les milices soient en état de se mesurer avec des troupes disciplinées, aguerries et formées à la tactique européenne, n'est-il pas évident que cette organisation militaire a pour résultat d'exposer aux plus grands dangers des citoyens, des pères de famille, en un mot, les hommes les plus utiles, les plus recommandables, les plus précieux de la société? Et ces pères de famille, frappés à mort sur le champ de bataille, laissent après eux des

veuves et des orphelins, et souvent encore ils ont la douleur, en expirant, de voir l'ennemi victorieux et leurs foyers envahis! La guerre de 1812 en a fourni malheureusement plus d'un exemple.

Tels sont les inconvéniens et les dangers de ce système; le gouvernement les a sentis, et a trouvé, je crois, le moyen d'en atténuer les fâcheuses conséquences. Dès que la paix de 1815 fut conclue, il s'occupa de faire fortifier les points vulnérables sur toute l'étendue des côtes et frontières de l'Union : en même temps il porta ses vues et son activité sur l'accroissement de la marine militaire; et chaque année il multiplie ces sentinelles avancées, ces citadelles flottantes destinées à devenir un jour l'orgueil, la gloire et la sauve-garde du pays.

Marine. En 1812, la marine des États-Unis se composait des bâtimens suivans : trois frégates de 54 canons, trois de 50, une de 42, deux de 24, et huit ou dix chaloupes et goëlettes portant de 10 à 20 canons. Il y avait trois ou quatre autres frégates de moindre dimension, mais elles étaient hors d'état de servir. La marine entière comptait tout au plus vingt bâtimens de guerre de toutes dimensions.

Voici la liste actuelle des bâtimens dans le cas de tenir la mer : un bâtiment de premier rang; huit de la première classe et du second rang, et trois de la seconde classe; neuf de la première classe, du troisième rang; trois de seconde classe, du même rang; de plus, seize corvettes et chaloupes de guerre, auxquelles il faut joindre encore quelques goëlettes et vaisseaux légers, dont le nombre varie constamment. On peut évaluer à cinquante voiles la force navale réellement en activité, et composée de vaisseaux de toutes dimensions.

La force navale des États-unis, comparée à ce qu'elle

était en 1812, s'est accrue dans la proportion de vingt pour un, non par le nombre de ses vaisseaux, mais en considérant leur dimension et leurs moyens d'attaque et de défense. En 1812, les Américains n'avaient que sept frégates, dont trois seulement étaient de grande dimension, tandis qu'à présent ils pourraient mettre en mer trente-sept bâtimens de cette espèce. Le plus petit de ces vaisseaux est égal au plus grand qu'ils possédaient alors, et le plus grand est six fois plus fort.

La guerre de 1812 à 1815 a démontré aux Américains que ni leur commerce ni leurs côtes ne sont en sûreté, en pareille circonstance, sans une force navale. Le grand et rapide accroissement de leur marine est dû à cette seule conviction, et annonce que la nation est bien décidée à se faire respecter.

Sur la foi de l'oracle de Delphes, un peuple de l'antiquité trouva son salut dans des *murailles de bois*. En suivant cet exemple, les Américains prouveront que l'oracle fut toujours infaillible.

Commerce. Le génie maritime que les Américains ont manifesté dès les premiers temps de la colonisation doit sans aucun doute être attribué originairement au caractère de leurs ancêtres; et leur commerce a toujours été, proportion gardée avec la population et les ressources du pays, plus considérable que celui d'aucun autre peuple.

La population actuelle des États-Unis peut être évaluée à 12,000,000 d'habitans, et dans ce calcul on comprend les nouveaux états, dont les établissemens sont à peine formés, et ne leur permettent pas encore de déployer leur activité au dehors. Le montant des chargemens annuels excède de beaucoup 1,400,000 tonneaux; et ce montant, supposé exact, serait dans la proportion d'un à huit et

demi. Le tonnage des Anglais est à peu près de 2,500,000; ainsi, sur 23,000,000 d'habitans que renferme l'empire britannique, y compris le Canada, les Indes occidentales et tous les pays tributaires de cette puissance, ce serait un tonneau pour neuf individus. Il résulte de cet aperçu que les Américains, comparés aux habitans de la Grande-Bretagne, apportent à la navigation un penchant qui est dans la proportion de sept à cinq.

En 1790, sur 606,000 tonneaux de marchandises, plus de 251,000 tonneaux étaient frétés sur des navires étrangers. En 1794, sur 611,000 tonneaux, 84,000 appartenaient à d'autres nations; mais en 1820, année où le commerce fut très languissant, on employa cependant 880,000 tonneaux, dont 79,000 seulement n'appartenaient pas aux Américains. Dans cette évaluation sont compris les échanges avec toutes les nations plus ou moins commerçantes.

Le commerce entre les États-Unis et l'Angleterre, le plus important de tous quant au tonnage, est dans le rapport de trois à un en faveur des premiers. Avec les autres pays, il varie selon le caractère plus ou moins maritime des peuples; mais, en définitive, la balance se trouve être en faveur des Américains.

Le commerce intérieur se fait avec la plus grande facilité, au moyen des rivières qui parcourent le pays dans toutes les directions. Une permission de navigation ne coûte que deux dollars, à ce que je crois; et lorsqu'un navire l'a obtenue, rien ne peut s'opposer à son passage sur tous les fleuves de l'Union. La plus parfaite harmonie règne dans la confédération sur tous les objets relatifs au commerce. Il est facile aussi d'établir, sur un développement de quinze cents lieues, un commerce intérieur, par le moyen des lacs ou mers d'eau douce; et comme si tous ces avantages étaient insuffisans, la nature a placé les

sources du Mississipi si près des lacs Michigan, Érié et Supérieur, qu'il n'y a rien de chimérique dans l'espérance de les voir bientôt réunis par les travaux des hommes.

Dans le système de canalisation, on a conçu l'idée de ne se servir des rivières que comme de simples réservoirs pour alimenter les canaux. On commença par en creuser deux : l'un part du lac Champlain, l'autre du lac Érié, et tous deux se rencontrent au confluent du Mohawk avec l'Hudson; de là ils se dirigent sur Albany, et se jettent dans l'Hudson. Le premier, nommé canal de l'Ouest, parcourt un espace de 60 milles, le second un espace de 360. Celui-ci, nommé le canal du Nord, ou le grand canal, surpasse en étendue tout ce qui existe dans ce genre en Europe. Les travaux furent commencés en 1817, et sont entièrement achevés.

Les avantages immenses qui en résultent ont fait construire une multitude de canaux semblables. L'un réunit l'Ohio avec le lac Érié, et établira une communication entre New-York et la Nouvelle-Orléans, qui sont à 200 milles de distance : il est déja très avancé. Les droits de péage sur le canal du Nord montaient l'année dernière (1827) à 850,000 dollars; et après avoir payé l'intérêt des fonds souscrits pour l'entreprise, il restait encore une somme considérable pour les frais d'entretien et de réparation.

En réfléchissant à la prospérité actuelle et aux destinées futures des États-Unis, l'homme le moins enthousiaste ne peut se défendre d'un sentiment de surprise et d'admiration.

FIN DES NOTES.

RÉCAPITULATION

DE L'ITINÉRAIRE.

Distance de Charleston à Philadelphie.

	milles.		milles.
Greenwich	3	Avérisboro'	25
Wapetaw-Church	14	Raleigh	35
Tweden-Cottons	17	Louisbourg	31
Santee-River	10	Warrenton	25
Georgetown	15	North-Carolina	16
Black-River	14	Harrisville	33
China-Grove	7	Billing's Tavern	23
Lynch's Creek	15	Petersburgh	9
G. Pedee-River	4	Manchester	22
Stage-House	14	Richmond	2
South-Carolina	25	Fredericksburg	54
Rowland's Tavern	6	Alexandrie	48
Lumberton	13	Washington	7
Counsell's Tavern	17	Baltimore	39
Fayetteville	15	Philadelphie	93

De Philadelphie à New-York.

Frankfort	4	Princeton	12
Holmesburgh	6	New-Brunswick	18
Bristol	10	Amboy	12
Trenton	10	New-York	24

De New-York à Albany.

Kingsbridge	12	Poughkeepsie	14
Philipsburgh	4	Rhinebeck	16
Tarry-Town	11	Livingston's Manor	20
Croton	8	Catskill	4
Verplank's Point	5	Hudson	5
Peekskill-Landing	4	Kinderhook	13
Fort Montgommery	6	Baltimore	3
West-Point	3	Albany	10
Newburgh	9		

D'Albany à Saratoga-Springs.

	milles.		milles.
Troy	6	Taylor's	7
Lansingburgh	3	Ballston-Spa	5
Waterford	1	Saratoga-Springs	7
Borough	8		

D'Albany à Utique.

Schénectady	16	Little-Falls	10
Amsterdam	15	Herkimer	7
Canghuawagua	8	Schuyler	6
Palatin	15	Utique	8
Manheim	10		

D'Utique à Niagara.

New-Hartford	4	Geneva	6
West-Moreland	7	Seneca	7
Vernon	6	Gorham	5
Sullivan	9	Canandaigua	4
Manlius	12	Bloomfield	12
Derne	3	Lima	5
Onondaga	7	Avon	5
Auburn	24	Rochester	4
Cayuga	9	Lewiston	82
Junius	8	Cataracte de Niagara	8

De Buffalo au fort Niagara.

Black-Rock	2	Niagara-Falls	½
Tonnewanta-Creek	10	Lewiston	7 ½
Schlosser	6	Fort Niagara	7 »
Manchester	2		

Du côté du Canada.

Black-Rock	2	Chippeway	9
Ferry below fort Érié (Bac au-dessous du fort Érié)	1	Stamford (aux chutes)	3
		Queenston	7
Palmer's	6	Fort-George	7

De Lewiston à Mont-Réal.

	milles.		milles.
Fort Niagara.	7	Ogdensburgh.	12
Genessee-River.	74	Gallop Islands.	5
Great Sodus Bay.	35	Hamilton.	19
Oswego-River.	28	Saint-Regis.	35
Sacket's-Harbour.	40	La Chine.	53
Cap Vincent.	20	Mont-Réal.	7
Morristown.	50		

De Mont-Réal à Québec.

William Henry ou Sorel.	45	Richelieu Rapides.	52
Three-Rivers (Trois-Rivières).	45	Québec.	28

De Mont-Réal à Albany.

Longueville.	2	Whitehall.	30
Chambly.	13	Fort Sainte-Anne.	12
Saint-Jean.	12	Sandy-Hill.	10
Ile aux noix.	14	Fort-Édouard.	3
Wind-mill-Point.	12	Schuylersville.	13
Plattsbourg.	17	Borough.	16
Burlington.	18	Waterford.	8
Crown-Point.	30	Troy.	4
Ticondéroga.	15	Albany.	6

D'Albany à Boston.

Schodack.	5	Belchertown.	9
Nassau.	12	Western.	7
New-Lébanon.	8	Brookfield.	7
Pittsfield.	9	Spencer.	7
Dalton.	6	Leicester.	5
Pérou.	7	Worcester.	6
Worthington.	8	Framingham.	20
Chesterfield.	9	Weston.	5
Northampton.	13	Watertown.	5
Hadley.	12	Boston.	10

ROUTES DU NORD POUR BOSTON.

De Burlington à Boston.

	milles.		milles.
Montpellier.	38	Amherst.	15
Windsor.	30	Billérica.	35
Claremont.	10	Medford.	13
Washington.	20	Boston.	5
Francistown.	15		

De Whitehall à Boston.

Castleton.	14	New-Ipswick.	20
Rutland.	10	Groton.	36
Chester.	37	Concorde.	7
Bellows-Falls.	13	Lexington.	8
Walpole.	5	Cambridge.	7
Keene.	10	Boston.	3

FIN DE L'ITINÉRAIRE.

TABLE.

Philadelphie.................................. Page 1
Trenton.................................. 2
Princeton.................................. 3
New-Brunswick.................................. *Ibid.*
Perth-Amboy.................................. 4
New-York.................................. *Ibid.*
Navigation sur l'Hudson.................................. 5
High-lands ou Fishkill mountains.................................. 6
West-Point.................................. 7
Le major John André.................................. 8
Newburgh.................................. 15
Poughkeepsie.................................. 16
Catskill.................................. 17
Athènes.................................. *Ibid.*
Hudson.................................. *Ibid.*
Albany.................................. 19
Troy.................................. 21
Lansingburgh.................................. 22
Waterford.................................. *Ibid.*
Cohoz ou chute du Mohawk.................................. 23
Ile de Van-Schaick.................................. *Ibid.*
Ballston-Spa.................................. 25
Description des sources d'eaux minérales.................................. 26
Lac de Ballston.................................. 29
Saratoga-Spring.................................. *Ibid.*
Congress-Spring.................................. 30
Le grand Rocher.................................. 31
Analyse et propriétés des eaux minérales du comté de Saratoga.................................. 32
Lac Saratoga.................................. 44
Schuylersville.................................. 46
Bémus' Heights.................................. *Ibid.*

Bataille de Saratoga .... Page 46
Reddition de l'armée anglaise commandée par le général Burgoyne 60
Mort du général Frazer 62
Sandy-Hill 65
Glen's Falls 66
Lac George .... *Ibid.*
Schénectady 70
Little-Falls 71
Herkimer 73
Utique .... *Ibid.*
Canal de l'ouest 74
Auburn 75
Canandaigua 76
Sources brûlantes .... *Ibid.*
Rochester 77
Carthage 78
Léwiston 79
Chute du Niagara 80
Bataille de Chippeway 83
——— de Brigdewater 86
Lac Ontario 89
Ogdensburgh 90
Fleuve Saint-Laurent 91
Mont-Réal 92
William Henry ou Sorel 94
Trois Rivières (ville des) 95
Québec 96
Mort du général Montgommery 99
Plaines d'Abraham 101
Bataille de 1759, et mort des généraux Wolfe et Montcalm. 102
Chambly 105
Saint-Jean .... *Ibid.*
Lac Champlain 106
Rouse's-Point .... *Ibid.*
Bataille de Plattsbourg 107

Burlington.................................. Page 108
Ticondéroga.................................. 109
Whitehall.................................. 110
Route d'Albany à Boston.................................. 111
New-Lébanon (eaux minérales de).................................. Ibid.
Village des Quakers.................................. 112
Pittsfield.................................. Ibid.
Northampton.................................. 113
Worcester.................................. Ibid.
Boston.................................. 114
Combat de Lexington.................................. 116
Charlestown (Massachussetts).................................. 118
Bataille de Bunkers'-Hill.................................. Ibid.
Cambridge.................................. 122
Routes du nord pour Boston.................................. 123
Castleton.................................. 125
Rutland.................................. Ibid.
Chester.................................. Ibid.
Bellows-Falls.................................. Ibid.
Walpole.................................. 126
Keene.................................. Ibid.
Groton.................................. Ibid.
Concorde.................................. 127
Lexington.................................. Ibid.

Appendice.

Charleston (Caroline du Sud).................................. 128
Magnanimité des femmes de la Caroline.................................. 130
Georgetown.................................. 132
Fayetteville.................................. Ibid.
Raleigh.................................. 133
Pétersburgh.................................. Ibid.
Richmond.................................. Ibid.
Frédéricksburgh.................................. 134
Mont-Vernon.................................. 135

Alexandrie........................ Page 135
Washington........................ 136
Georgetown (Columbia)........................ 139
Baltimore........................ 140

Notes du Traducteur.

Ville incorporée........................ 143
Ilet........................ *Ibid.*
West-Point........................ *Ibid.*
Arnold........................ 144
Le major André........................ *Ibid.*
Romance du même........................ 147
Canal du Nord et système de canalisation dans les États-Unis........................ 149
Sir William Johnson........................ 151
Bataille de Saratoga........................ *Ibid.*
La baronne de Reidsell........................ 152
Settlers (défricheurs)........................ *Ibid.*
Block-House........................ 154
Le général Montgommery........................ *Ibid.*
Les généraux Wolfe et Montcalm........................ 155
Chutes de Montmorency et de la Chaudière........................ 156
Bataille de la Nouvelle-Orléans........................ *Ibid.*
Lettre du général Jackson........................ 166
Anecdote concernant ce général........................ 169
Nouvelle-Angleterre........................ 170
Société incorporée........................ *Ibid.*
Les cinq grands lacs........................ 171
Bataille de Bunker's-Hill........................ *Ibid.*
État de Vermont........................ 172

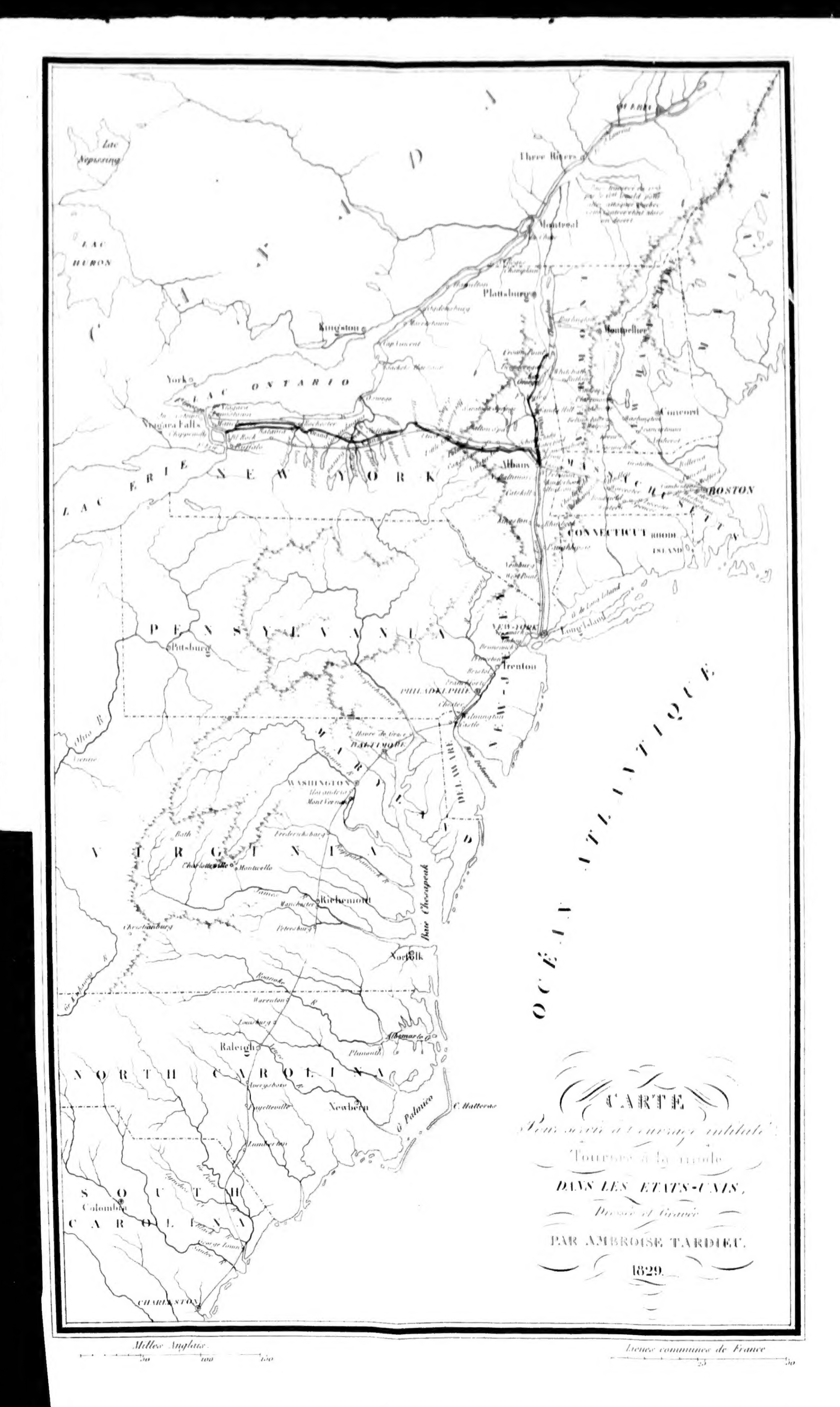
Notice sur les institutions des États-Unis.

Nature de la confédération........................ 173
Constitution fédérale........................ 174

Gouvernement d'état .... Page 179
——————— territorial 180
Régime municipal .... Ibid.
Instruction publique 182
Finances 184
Armée 186
Marine 187
Commerce 188
Récapitulation de l'Itinéraire 191

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, N° 8.



CARTE
Pour servir à l'ouvrage intitulé
Tournée à la mode
DANS LES ETATS-UNIS,
Dressée et Gravée
PAR AMBROISE TARDIEU.
1829.
OCÉAN ATLANTIQUE
LAC ONTARIO
LAC ERIE
LAC HURON
Lac Nepissing
NEW YORK
PENNSYLVANIA
MARYLAND
VIRGINIA
NORTH CAROLINA
SOUTH CAROLINA
CONNECTICUT
RHODE ISLAND
DELAWARE
NEW JERSEY
BOSTON
NEW YORK
PHILADELPHIE
BALTIMORE
WASHINGTON
CHARLESTON
Three Rivers
Montreal
Plattsburg
Kingston
Montpellier
Concord
York
Niagara Falls
Albany
Trenton
Pitsburg
Richemond
Norfolk
Raleigh
Newbern
Columbia
Charlottesville
Long Island
Baie Chesapeak
C. Hatteras
Milles Anglais
50
100
150
Lieues communes de France
25
50